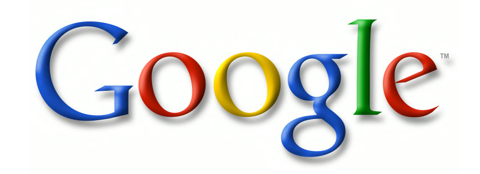
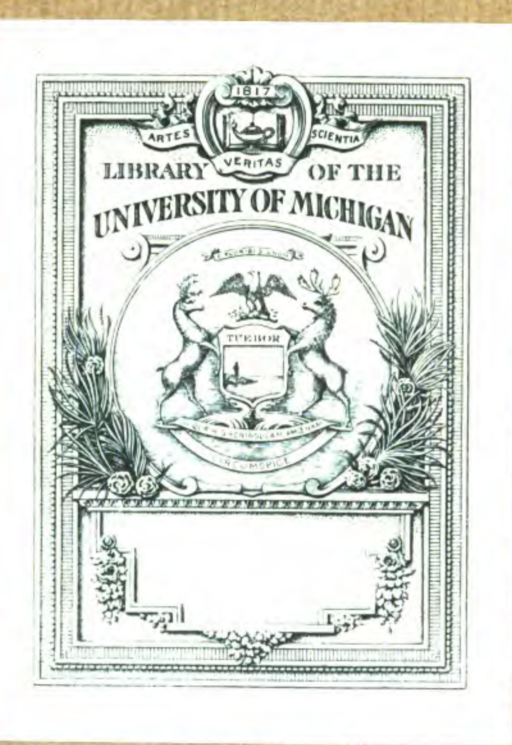



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


Digitized by Google



Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 10

Visages de femmes

DU MÊME AUTEUR :

Les Dupont-Leterrier, roman (1900).......... 1 vol
Notes sur la Russie (1901).................. —
Bonshommes de Paris (1902)................ —
La Poésie nouvelle (1902).................... —
Les Trois Legrand, roman (1903)............. —
Picrate et Siméon, roman (1904)............. —
Le Roi Tobol, roman (1905).................... —
Les Souvenirs d'un peintre (1906).......... —
L'Art de regarder les tableaux (1906)...... —
Éloges (1909).................................. —
Contre la réforme de l'orthographe (1909). —
La Fille de Polichinelle, roman (1909)........ —
Trois amies de Chateaubriand (1910)....... —
Les Limites du cœur, comédie (1910)......... —
Visages d'hier et d'aujourd'hui (1911)....... —
Le Sourire d'Athèna (1911)................... —
L'Homme qui a perdu son moi, roman (1911). —
Les plus détestables bonshommes (1912)... —
Chateaubriand, notices et extraits (1912)........ 2 vol.
La Grèce et nous (1912)...................... 1 broch.
La Crise, comédie (en collaboration avec Paul Bourget) (1912).. 1 vol.
Visages de femmes (1913).................... —

PARIS.— TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 19307.

ANDRÉ BEAUNIER

Visages de Femmes

JACQUELINE PASCAL. — Mlle DE ROANNEZ. — Mlle MAGDELON.
Mme DE SABRAN. — LUCILE DE CHATEAUBRIAND.
Mmes DE STAËL ET DE BEAUMONT.
RAHEL. — MARCELINE DESBORDES-VALMORE.
OHÉ. — ADÈLE. — Mlle SCHOPENHAUER.
MARIE DE LA MORVONNAIS. — EUGÉNIE DE GUÉRIN.
LA MODE SOUS LE DEUXIÈME EMPIRE.

Cinquième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1913

Dans les vieilles demeures où le passé habite encore et continue sa vie rêveuse, il y a des chambres dont les murs sont tout pleins d'anciens portraits. Ils résument, avec bien du hasard, la durée de plus d'un siècle. Quelques-uns viennent de loin dans l'espace ou le temps. Leur réunion, c'est le caprice de la destinée qui l'a faite. Leur variété est aussi attrayante que leurs analogies. Plusieurs sont des tableaux où l'on a essayé de composer le long détail des existences; d'autres sont des croquis, rapides et aventureux, où apparaît pourtant le jeu mobile des physionomies; et d'autres, à demi effacés, ne gardent qu'un sourire. J'espérais donner à ce recueil de visages féminins ce charme si plaisant et si touchant. Et, ces visages, j'aurais voulu les entourer d'une telle atmosphère, si tranquille, et d'un silence où, malheureusement, les mots font un peu trop de bruit.

VISAGES DE FEMMES

JACQUELINE PASCAL

Dans le petit musée qu'on a installé — peut-être inopportunément — sur la dévastation du monastère, à Port-Royal-des-Champs, un portrait séduit nos regards et les retient. Le portrait d'une religieuse. Elle a le costume des Bernardines de l'ordre de Cîteaux, la robe de laine beige, aux amples et lourdes manches. Sur la poitrine, plate comme celle d'un garçon, tombe le scapulaire où est cousue la croix, rigide et rouge : un cœur saignant qui a la forme d'une croix. La guimpe de toile blanche engonce le cou, monte aux oreilles et aux tempes, ceint le front. Le voile noir coiffe la tête et pend sur les épaules. La religieuse est assise dans un fauteuil et garde la pose que le peintre lui indiqua. La main droite tient le rosaire, et la main gauche, un livre de prières.

On connaît beaucoup de ces portraits de nonnes. Quand ils sont de Philippe de Cham-

paigne, la parfaite beauté de l'art se joint à la beauté religieuse des physionomies pour composer une admirable image. Celui-ci n'est pas de Philippe de Champaigne. Le peintre : anonyme, et d'un talent modeste. Aucune virtuosité; peu d'habileté, même : la simple et attentive copie d'un visage.

Mais, pour nous alarmer, ce visage a le plus émouvant caractère : il ressemble à celui de Pascal.

Le même nez, en bec d'aigle; des yeux pareils, grands et noirs, peut-être moins vifs; une bouche pareille, aux lèvres larges et dont le dessin fait une courbe fine et compliquée; le même ovale de la figure. Et je n'ose dire la même expression, car le génie de Pascal est un feu qui n'a pas éclairé un autre visage que le sien; mais un air analogue, une évidente parenté. Cette religieuse est la sœur de Sainte-Euphémie, Jacqueline Pascal.

Et, aussitôt, ne sommes-nous pas touchés de voir en elle le reflet de lui? Plus encore que son reflet : son double. On dirait parfois que la nature crée les âmes deux par deux, l'une plus forte et qui aura tout le génie, l'une et l'autre du même type et de la même étoffe : Maurice de Guérin et sa sœur Eugénie, Chateaubriand et sa sœur Lucile, Pascal et sa sœur Jacqueline.

J'ai pitié de ces pauvres filles. Les frères suffisaient; et ils ont la gloire. Elles n'ont guère été

qu'à la souffrance, à l'inutile souffrance d'une intelligence et d'une sensibilité que seuls les frères ont fait amplement rayonner. Douleur perdue!

Mais, en vérité, ces héroïnes malheureuses avaient ici-bas leur rôle; et elles accomplissaient leur destinée. Qui analysera l'influence que durent exercer Eugénie de Guérin, Lucile de Chateaubriand, Jacqueline Pascal sur leurs frères étonnants? Puis, eux morts, elles aussi, elles ont leur rôle encore; et leur sacrifice obligeant continue leur dévouement. Plus proches de nous que leurs frères étonnants, elles nous accordent, pour aller à eux, leur entremise et comme leur intercession. Elles nous conduisent à eux; et alors, eux, nous les abordons plus facilement.

Il y a, dans Pascal, de quoi nous déconcerter. Je ne fais pas allusion seulement à l'extraordinaire prodige de sa pensée; mais sa vie même, les circonstances de sa vie et le détail de son activité nous déroutent plus d'une fois. Je le suis d'année en année; soudain, je le perds et je m'égare : Jacqueline me ramène à lui. Cette petite servante — servante par la tendresse et par l'humilité — sait où est son maître.

***

Elle naquit le 5 octobre 1625, la plus jeune des enfants d'Étienne Pascal et d'Antoinette Bé-

gon. Gilberte, l'aînée, avait cinq ans; et Blaise était dans sa troisième année. Antoinette Bégon, femme Pascal, avait vingt-neuf ans. Elle mourut l'année suivante. C'est tout ce que nous savons d'elle. Gilberte l'avait un peu oubliée, probablement, à l'époque où elle composa la *Vie de M. Pascal*, son frère : Gilberte la nomme et dit qu'elle mourut en 1626. Voilà tout; et l'on regrette, il me semble, de tant ignorer cette femme qui fut la mère de Pascal. Nous nous prenons à rêver autour d'elle et à nous dire qu'elle eût peut-être été, pour sa jeune famille, la raison calme et la douceur tranquillisante.

M. Pascal le père, excellent homme, était, à Clermont-Ferrand, conseiller pour le roi en l'élection du Bas-Auvergne. Il avait le goût des mathématiques et la renommée d'un savant. Il résolut de gouverner sa maison et donna tout son zèle à bien élever ses enfants.

Le petit Blaise, dès qu'il sut parler, montra une singulière vivacité d'esprit. M. Pascal le père, émerveillé, voulut se consacrer entièrement à lui. Donc, il vendit sa charge de président à la cour des aides, qu'il avait récemment acquise; et, l'année 1631, l'on vint à Paris.

Blaise Pascal, jeune garçon qu'il fallait ménager et à qui son père cachait les mathématiques, les inventa. Il s'avança tout seul jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide. Son père, un jour, s'en aperçut et fut épouvanté.

Charmante anecdote! M. Pascal le père, épouvanté du génie de son fils, ne peut garder pour lui tant d'émoi. Il ne dit pas un mot à son fils; et il sort. Il va trouver son bon ami, l'intelligent et gai M. Le Pailleur. Il verse quelques larmes; ensuite, il avoue qu'il pleure de joie. M. Le Pailleur admire l'aventure et conseille de ne pas « captiver » davantage une âme si magnifiquement curieuse : le petit Pascal eut des livres; et, à seize ans, il écrivait un *Traité des Coniques,* si remarquable qu'on disait « que, depuis Archimède, on n'avait rien vu de cette force ».

Pendant ce temps, que devient Jacqueline? Elle est douce et gentille; elle est « parfaitement belle ». Ses qualités « la font souhaiter partout », de sorte qu'elle ne demeure pas beaucoup à la maison. Elle a sept ans; et il s'agit d'apprendre à lire. Gilberte, qui a douze ans, lui enseignera cet art difficile. Mais Gilberte, là-dessus, a mille ennuis, Jacqueline affichant, à l'égard de la lecture, une grande aversion. Or, un jour, Gilberte lisait à haute voix un poème. Jacqueline fut enchantée de ce rythme qui balançait les mots et annonça :

— Faites-moi lire dans un livre de vers; je dirai ma leçon tant que vous voudrez!

A huit ans, elle ne savait pas lire; mais elle improvisait de petits poèmes, « qui n'étaient point mauvais », au dire indulgent de sa sœur. Elle avait pour amies les deux filles de Mme Saintot.

En 1636, quand Jacqueline était âgée de neuf ans, M. Pascal dut faire un voyage en Auvergne : il emmena Gilberte et Blaise; et il confia Jacqueline à Mme Saintot. Mme Saintot, ne manquons pas de le noter, était une aimable femme, sœur du poète Dalibray et plus célèbre comme la maîtresse éperdue de Voiture. On le voit, M. Pascal le père n'était pas un homme de terrible austérité; l'enfance des petits Pascal ne fut pas sombre, morose et telle que la feraient imaginer d'autres signes.

Chez Mme Saintot, pendant le voyage de M. Pascal, de Gilberte et de Blaise, les trois petites filles, ayant réuni leurs talents, composèrent une comédie en cinq actes et en vers, « divisée par scènes et où tout était observé ». Elles la jouèrent, avec d'autres acteurs et actrices de leur âge. Il y eut grande compagnie; et ce devint, si l'on en croit Gilberte, l'entretien de tout Paris durant un long temps.

La comédie est perdue. Mais nous avons plusieurs poèmes de la douzième année de Jacqueline. Ce sont des rondeaux, une chanson sur l'air d'une sarabande; ce sont des stances, des acrostiches, des sonnets. Et l'on s'attend à de bien jolies choses, de la part de cette petite fille si spontanée, si ardente, si aimablement capricieuse; et l'on s'attend à de jolies choses un peu imparfaites, un peu maladroites, où se révèle une exquise puérilité. Pas du tout! Jacqueline, à

douze ans, connaît son métier; voire, elle a toute la dextérité, la rouerie d'un vieux poète fort malin. Et, quant aux idées, ce n'est rien : les idées de Voiture ou d'un autre; enfin, des idées de madrigal et de galanterie fieffée. Cette petite fille! Et, sans nulle difficulté, elle se met à la place du poète amoureux et badin qui soupire élégamment pour Mélite, puis (songeant à la rime) pour Crisolite. Elle dit à Mélite :

Mais, auprez de votre beauté,
La douceur de la nouveauté
Ne peut rien avoir qui m'excite...

La douceur de la nouveauté!... Cette petite fille connaît le cœur mol et changeant des hommes? Non : tout simplement, elle écrit selon l'usage des rondeaux et des madrigaux.

Elle a trouvé, une fois, ce doux vers que voici :

Pour vous j'abandonnay mon cœur...

Et puis, c'est un rondeau pareil à d'autres. Je crois qu'on éprouve un peu de tristesse à constater qu'une petite fille, émue de poésie prématurée, écrit de ces vieux poèmes. Hélas! à douze ans, l'on n'est pas simple encore; on le devient plus tard, beaucoup plus tard, à force d'art et d'attentive étude : on arrive à la spontanéité quand on n'est plus jeune et quand on a bien travaillé. Aussi la littérature est-elle, habituellement, si dépourvue de fraîcheur.

Au mois de mai 1638, la reine étant grosse, Jacqueline écrivit un sonnet « sur le sujet de la grossesse de la reine ». Je veux bien y remarquer une certaine fermeté de style. Jacqueline prie Dieu de prendre la reine en sa protection,

Puisque la conserver, c'est conserver la France!

Bonne coupe du vers. Et, même ainsi, le sonnet ne vaut quasi rien. Le sujet dit « de la grossesse de la reine » ne convenait pas très bien à cette petite fille, sans doute. Mais Jacqueline fut menée à Saint-Germain, pour être présentée à la reine. Pendant l'attente, Mademoiselle, qui sera la Grande Mademoiselle et qui est toute petite encore, — elle a onze ans, — lui demanda :

— Puisque vous faites si bien des vers, faites-en pour moi!

Jacqueline se retira dans un coin; et elle fit une épigramme sur le commandement que lui avait adressé Mademoiselle.

— Faites-en aussi pour Mme de Hautefort!

Et Jacqueline fit, pour Mme de Hautefort, une épigramme. Elle fut présentée à la reine et admirée de tout le monde. « Depuis ce jour-là, dit Gilberte, elle fut souvent à la cour, et toujours caressée du roi, de la reine, de Mademoiselle et de tous ceux qui la voyaient. Elle eut même l'honneur de servir la reine quand la reine mangeait en particulier, Mademoiselle tenant la place de premier maître d'hôtel. »

Voilà une petite fille qui n'est pas sotte et qui fait son chemin. Et l'on croit qu'elle fait son chemin : personne assurément ne devine où la conduit ce chemin de futilité mondaine et de vanité ; ce chemin la conduit, sans qu'elle-même s'en doute, au couvent le plus rigoureux, à l'ascétisme et au cilice. Elle ne le sait pas. Je la compare à la jeune Camille, de Virgile, guerrière charmante qui, toute à l'ardeur du combat, ne voit pas un trait dans l'air, un trait dont elle sera percée et tuée. Jacqueline, pareillement, ne voit pas qu'approche le trait de la grâce, qui la fera mourir au monde : elle s'amuse, fait de petits vers et joue à la poupée.

Au mois de mars de cette année 1638, où Jacqueline est si bien en cour, M. Pascal le père commit une fâcheuse imprudence. On avait réduit le taux de la rente, à l'hôtel de ville. Or, M. Pascal avait placé là son argent et il détesta de voir diminuer ses revenus. Avec plusieurs rentiers, il prononça des paroles très véhémentes ; même il y eut, avoue Gilberte, « quelques actions un peu violentes et séditieuses » . Le cardinal, homme d'ordre, fit loger à la Bastille deux ou trois amis de M. Pascal ; et M. Pascal sentit, avec beaucoup de discernement, que le plus sûr était de s'en aller. Il se cacha et l'on ne sut le découvrir. Les trois enfants, gardés par une bonne femme, demeurèrent sans lui pendant des mois.

Vers l'automne, Jacqueline eut la petite vérole. On parvint à la guérir; mais son joli visage fut « tout gâté ». Jacqueline de quatorze ans ne sera plus belle; Jacqueline qu'on admirait et en qui nous aimions cette beauté qui, plus tard, a pris le voile. Or, elle avait, écrit sa sœur, « l'esprit assez avancé pour aimer la beauté et être fâchée de l'avoir perdue ». Comment prit-elle ce désastre? Eh! bien, elle n'en fut pas « touchée » le moins du monde. « Au contraire, dit Gilberte, elle le considéra comme une faveur et fit des vers pour en remercier Dieu, où elle disait, entre autres choses, qu'elle regardait ses creux comme les gardiens de son innocence et pour des marques indubitables que Dieu la lui vouloit conserver; et tout cela venoit de son propre mouvement. Elle passa tout l'hiver sans sortir de la maison, n'étant pas en état d'aller parmi le monde. Elle ne s'ennuya pas du tout, en s'occupant fort de ses poupées et de ses bijoux. »

Voilà une singulière petite fille, si singulière qu'on peut, un instant, se demander si Gilberte, écrivant tout cela beaucoup plus tard, ne teinte pas de jansénisme ultérieur une anecdote ancienne. Mais non. Gilberte est scrupuleusement exacte dans ses récits. D'ailleurs, si singulière que soit cette petite fille, ne la voyons-nous pas en vérité comme nous la montre Gilberte, s'occupant fort de ses poupées, de ses bijoux, divertissant ainsi quelque regret de coquetterie anodine,

refusant de sortir et, quand elle a une fois mis en vers le paradoxe de son remerciement à Dieu, observant assidûment l'attitude qu'elle a vite adoptée par piété, je n'en doute pas, et par enfantine fierté, par poésie aussi : car il y a, chez elle, de la littérature.

Mais elle a treize ans; et elle parle, en prose et en vers, de son innocence. Cela est drôle et presque un peu choquant : il semblerait si naturel que la vraie innocence ne dût pas s'apercevoir d'elle-même! Et la précocité de Jacqueline, la voilà. On peut admirer la précocité; on peut aussi, tout en l'admirant, ne l'aimer guère. Un enfant très avancé pour son âge me fait penser à ces images de l'Enfant Jésus que tiennent dans leurs bras les Vierges des peintres et des sculpteurs archaïques. Les Vierges sont sublimes; les Enfants Jésus, tout petits et, avec cela, rabougris, ne sont pas des enfants, mais de vieux hommes et des nains. Je sais bien que les sculpteurs et les peintres ont ainsi voulu représenter les contrastes que suppose un enfant divin, le bébé qui est le sauveur du monde. Ils l'ont voulu. Mais leurs Enfants Jésus sont laids et comme un peu désagréables.

Revenons à Jacqueline. En cette année 1638, quand elle a treize ans, on imprime un mince volume in-quarto, intitulé *Vers de la Petite Pascal;* et il commence par une belle épître dédicatoire de Jacqueline à Sa Majesté la reine. Le volume

est perdu. A la même époque, Blaise Pascal, âgé de quinze ou seize ans, a déjà le renom d'un mathématicien : les sociétés de savants tiennent compte de ses idées. Ces deux enfants, le frère et la sœur, luttent de génie. Gilberte, qui a dix-huit ans, est plus raisonnable; elle veille à la maison, elle est une simple jeune fille : elle se mariera.

Du reste, Jacqueline est charmante, malgré toute la jeune littérature qui la pourrait accabler. A quinze ans, elle jouait avec ses poupées, les habillait et les déshabillait tout le jour; elle « badinait comme un petit enfant ». On lui en faisait reproche, hélas! et elle préférait ce divertissement « aux plus grandes compagnies de la ville, quoiqu'elle y eût un applaudissement général ». Quand elle arrivait « en quelque compagnie où on ne l'attendait pas, on voyait tout le monde se réjouir de sa venue, un petit murmure s'élevait et elle satisfaisait toujours ceux qui s'attendaient de lui voir dire quelque chose de beau ». Mais elle n'avait « nul attachement pour la gloire ». Les poupées de Jacqueline Pascal plaisent à l'imagination, la reposent de concevoir une trop extraordinaire singularité de l'esprit; et elles font pitié : quand Jacqueline eut quinze ans, ne sut-on pas la détourner de cet amusement gracieux?

Avant cela, au mois de février 1639, les petits Pascal étaient à Paris sans leur père : celui-ci, à

cause de la Bastille inquiétante, se tenait éloigné. M. le cardinal, qui aux heures de relâche aimait les chats, le spectacle et une fine gaminerie, souhaita que lui fût donnée une comédie par des enfants. L'on s'adressa donc à Mme Saintot, pour ses filles, et à Gilberte Pascal pour Jacqueline. Mais, au gentilhomme qu'avait envoyé Mme d'Aiguillon, Gilberte répondit que Jacqueline « était à Paris sans père ni mère, avec son frère et sa sœur, bien affligée de l'absence de son père et qu'ils n'avaient pas assez de joie ni de gaieté pour donner du plaisir à M. le cardinal, ni les uns ni les autres ». Voilà une réponse toute pleine de dignité, de liberté mesurée, de sage désinvolture et qui (avec bien d'autres anecdotes) nous engage à considérer comme une fable républicaine cet asservissement des caractères causé par la monarchie absolue. L'ancienne monarchie n'était pas une tyrannie : et, si elle abaissa des caractères, ces caractères étaient bas, premièrement. Les autres et, par exemple, dans ces bonnes familles parlementaires à l'une desquelles appartenaient les petits Pascal, avaient la plus élégante fierté; même, ils l'avaient avec une simplicité que la rhétorique républicaine ne vaut pas.

Mme d'Aiguillon reçut la réponse de Gilberte Pascal. Et elle insista. Elle envoya de nouveau le gentilhomme dire qu'on avait tort, que l'occasion serait excellente de faire revenir M. Pascal le père : M. le cardinal, si Jacqueline lui donnait

du plaisir, accorderait assurément ce qu'on lui demanderait. Gilberte consentit alors ; et Jacqueline apprit son rôle.

Le jour de la représentation, la petite Pascal « fit son personnage d'une manière si surprenante qu'elle eut un applaudissement extraordinaire ». On la vit « paraître tout d'un coup sur le théâtre, essoufflée, saisie et effrayée comme venant d'apprendre une mauvaise nouvelle qui la surprenait, d'autres fois pleurant et affligée et se plaignant d'un malheur ; enfin c'était la meilleure actrice de toute cette pièce ». La pièce finie, M. le cardinal se levait de son fauteuil ; et l'on négligeait de lui présenter la petite Pascal. Mais alors la petite Pascal descendit du théâtre et se présenta elle-même. M. le cardinal la prit sur ses genoux, la caressa et lui dit mille choses obligeantes. Elle écouta et commença de jouer « un autre personnage ». Cet autre personnage, c'était à la vérité elle-même, la petite Pascal. Elle pleura et dit la désolation où était sa famille de n'avoir pas auprès d'elle son père. M. le cardinal n'entendait pas trop ce qu'elle racontait, parce qu'elle sanglotait pour de bon : et voilà très exactement la différence de l'art et de la vérité. Jacqueline répéta ce qu'elle avait dit. M. le cardinal répondit que M. Pascal le père pouvait revenir en toute assurance. Jacqueline voulait demander encore une grâce... « Demande-moi tout ce que tu voudras, dit M. le cardinal ; tu es trop

jolie, je ne saurais te rien refuser! » Elle priait que M. le cardinal consentît à recevoir M. Pascal le père... « Mandez-lui qu'il vienne me voir et m'amène toute sa famille! » La petite Pascal avait gagné son procès.

Blaise Pascal était là. Et c'est l'année de son adolescence où il écrivait le *Traité des Coniques*. Il était là, et Jacqueline, et Richelieu; ajoutons Mme d'Aiguillon et l'acteur Mondory; ajoutons une société la plus délicate de la plus belle époque. Et il y a de ces journées, dans l'histoire que nous lisons, de ces journées si poignantes et jolies que nous donnerions beaucoup de notre courte durée pour les rattraper, au milieu de l'oubli perdu, et les voir un peu.

A la suite de la gentille manigance que Jacqueline avait organisée, M. Pascal le père fut adjoint à M. de Paris, lequel était, à Rouen, l'intendant de la Normandie. Et voici la famille Pascal installée à Rouen, ville savante et mondaine; installée en très bonne place dans une société qui, sans imiter la capitale, rivalisait heureusement avec elle. C'est peut-être la période la plus singulière de l'existence des Pascal.

M. Pascal le père avait, pour la répartition des taxes, de grands et difficiles calculs à faire. Blaise Pascal inventa la machine à calculer. Il l'inventa, sans doute aisément, d'un coup d'esprit ingénieux; mais il eut beaucoup de peine à la réaliser, combina plus de cinquante modèles,

dirigeant les ouvriers et, pour parer à des inconvénients pratiques, trouvant de malins systèmes.

Jacqueline composait maints poèmes. Et l'on recevait familièrement à la maison le jeune M. Corneille, « avocat du roi dans les juridictions des eaux et forêts et de l'amirauté, à la table de marbre de Rouen », le jeune M. Corneille, auteur de ravissantes comédies, *Mélite*, *la Veuve, la Galerie du Palais, la Place Royale*, et d'une tragicomédie que les uns avaient dénigrée et les autres portée aux nues, où elle demeura, *le Cid*. M. Corneille apprécia le talent de Jacqueline et l'encouragea, la conseilla peut-être. Aux Palinods de 1640, Jacqueline eut le prix de la poésie : elle avait célébré la Conception de la Vierge. Or, le jour de la distribution des récompenses, elle n'était pas là : pour remercier en son nom, qui se leva et fit, en vers, un compliment de gratitude? M. Corneille. Pourquoi, nous demandons-nous, Jacqueline ne fut-elle pas à la cérémonie? Il est difficile de le dire précisément. On le devine tout de même. Après la cérémonie, en grande pompe, avec des trompettes et des tambours, on lui apporta le prix qu'elle avait mérité. Mme Perier note qu' « elle reçut cela avec une indifférence admirable » . Laissons *admirable* : c'est, plus tard, l'opinion de la janséniste Gilberte. Mais le fait subsiste, et à sa date de 1640, où Jacqueline a quinze ans : le fait de l'indifférence est, avec la véracité de Gilberte, certifié encore par cet autre

fait que Jacqueline ne soit pas allée recevoir, aux Palinods, sa récompense de gloire. La drôle de petite fille!... Si elle écrit des vers, eh! bien, il suffit de lire ses vers pour être sûr qu'elle n'y est pas contrainte par un impérieux génie : ce ne sont que des vers adroits. Elle s'y amuse? Oui; mais aussi elle les montre, elle les envoie aux Palinods : elle désire évidemment la gloire. Il n'est pas de littérature et d'art sans quelque vanité. Elle désire la gloire; et puis elle ne la désire pas : étant sur le point de l'atteindre, elle n'en a plus envie. Cette contradiction n'est pas inhumaine; cette contradiction secrète et intime que nous apercevons, identiquement la même, dans le cœur et l'esprit de Blaise Pascal; cette contradiction de la vive ardeur et du prompt désabusement qui est, je crois, au plus profond de l'âme, dans les grands mystiques, le principe à la fois de leur zèle fougueux et de leur farouche renoncement.

Remarquons-le : en 1640, la famille Pascal est pieuse et parfaitement soumise aux croyances et aux pratiques de la religion. Elle n'aura point à se convertir, selon le sens rigoureux du mot. Cependant elle vit dans le monde, avec toute la liberté permise et sans nulle austérité. Elle n'a pas encore reçu le coup de la grâce. Bref, l' « indifférence » de Jacqueline à la gloire des Palinods, comme l'indifférence qu'elle eut à subir l'effacement de sa beauté, cette indifférence n'est pas

de qualité religieuse : elle est au juste le mouvement naturel et, pour ainsi parler, l'instinct de son jeune esprit. Il y a, dans Jacqueline et dans Blaise Pascal, une velléité spontanée de mourir à soi-même, cela au plus fort de l'entrain que donne la vie. Ils sont, dès l'enfance, prédestinés à leur aventure.

On pensait marier Jacqueline. Plusieurs partis, et dignes d'elle, se présentèrent. Il y eut toujours quelque empêchement. Ce n'est pas qu'elle eût, contre le mariage, aucune répulsion : elle avait, dit Mme Perier, de l'indifférence; elle ne montrait, dans la rencontre de ses prétendants, « ni attache ni aversion », et elle était « soumise à la volonté de son père ». Nous avons de la peine, il me semble, à concilier, dans l'âme de Jacqueline, cette perpétuelle « indifférence » et tant de vivacité. N'allons-nous pas soupçonner que cette fille si promptement désabusée est sur le point de renoncer au monde? Il est si naturel de le soupçonner que sa sœur, aussitôt après nous avoir indiqué le sentiment de Jacqueline à l'égard du mariage, répond à la question qui nous venait aux lèvres. Non, Jacqueline n'avait « aucune pensée pour la religion » — c'est le couvent; — voire elle avait, pour le couvent, « un grand éloignement et même du mépris ». Du mépris? « Elle croyait qu'on y pratiquait des choses qui n'étaient pas capables de satisfaire un esprit raisonnable. »

Que c'est étrange!... Dans cette déclaration, si

nette que sans doute Gilberte se rappelle et cite exactement les paroles de Jacqueline, ne sentons-nous pas l'influence des savants au milieu desquels vit cette jeune fille? Étienne Pascal et Blaise Pascal sont des savants qui ont donné leur confiance à la raison, comme on dira plus tard en un sens nouveau : mais il y a déjà quelque chose de cela dans la manière dont Gilberte oppose à la discipline des couvents les volontés d'un « esprit raisonnable ». Étienne et Blaise Pascal sont — en quelque mesure, et bien que le mot n'existe pas encore — des positivistes, par leur zèle de mathématiciens et l'importance qu'ils attribuent volontiers aux diverses applications de la science. Jacqueline, auprès d'eux, maintient les prérogatives de son « esprit raisonnable ».

Mais on éprouve une véritable surprise à la voir, maintes fois, affirmer le contraire, précisément le contraire de ce qu'on attendait. Nous nous trompions; et nous croyions la deviner : elle est tout autre. Il y a là (dirait-on), de sa part, une sorte de paradoxe dont la continuité est bizarre. Nous nous trompions; ou, plutôt, elle nous trompait; ou bien est-ce maintenant qu'elle nous induit en erreur? Ne mettons pas en doute son évidente sincérité; mais, sincère, elle se tourmente, elle se martyrise : elle impose à ses velléités des contraintes et, au moment où elle dénigre les couvents, elle est toute prête à leur discipline.

Personne ne lui parle d'entrer au couvent : il est question de la marier. Et elle affirme son hostilité vive à l'égard du couvent, — où elle entrera ; — c'est une sorte de pressentiment. Et c'est le pressentiment d'une âme qui se violente : un pressentiment à l'envers.

*
* *

Jacqueline Pascal est, ainsi, prête à recevoir l'émoi religieux, à recevoir le coup de la grâce. Il advint au mois de janvier 1646. Blaise Pascal avait vingt-trois ans bientôt, Jacqueline vingt et un.

M. Pascal le père sut que, dans un faubourg de Rouen, deux gentilshommes « s'étaient donné un signal pour se battre en duel ». Or, par le froid de l'hiver, la ville « n'était qu'une glace » ; on n'y pouvait circuler en carrosse. M. Pascal décida, bon magistrat de police, d'aller à pied, d'empêcher le combat. Mais il glissa, tomba et se démit la cuisse. Il commanda qu'on le portât chez lui et qu'on priât de venir à son aide M. Deslandes et M. de la Bouteillerie.

M. Deslandes et M. de la Bouteillerie étaient deux frères, distingués et honorés de tout le monde, qui avaient longtemps mené la vie futile, voire une vie de bretteurs, jusqu'au jour où l'abbé Guillebert, curé de Rouville (un village

proche de Rouen) les convertit. L'abbé Guillebert, « grand serviteur de Dieu » et qui gouvernait sa paroisse avec « une piété solide », faisait des prônes si admirables que, de tout le voisinage, on venait l'entendre; les gentilshommes et les officiers de Rouen louaient des chambres au village de Rouville et arrivaient le samedi soir, afin d'être là pour le sermon du dimanche. L'abbé Guillebert était lié avec M. Arnauld, M. de Saint-Cyran, M. de Saci. Et il toucha M. Deslandes et M. de la Bouteillerie, lesquels résolurent « de ne plus songer qu'à Dieu, à leur salut et à la charité pour le prochain ». Ils firent bâtir, au bout de leur parc, un hôpital où ils reçurent les malades pauvres. Ils étaient, de jeunesse et par un nouvel effort, bons chirurgiens et bons médecins. On les appelait, comme des rebouteux éminents. M. Pascal le père leur voulut confier sa cuisse. Ils étaient alors à dix lieues de Rouen. M. Pascal le père les attendit; et le mal empira. Pour le soigner, ils demeurèrent chez lui pendant trois mois.

Or, ces messieurs n'avaient pas moins de zèle et de charité pour le bien spirituel du prochain que pour le temporel; et, s'ils furent assidus à la cuisse de M. Pascal le père, ils ne le furent pas moins à l'âme de M. Pascal le fils. Ils la trouvèrent « très solide et très bonne » et se promirent de la détourner, loin des sciences humaines dont ils connaissaient le néant, vers la science divine.

Ils engagèrent ce jeune homme à lire les ouvrages de M. Jansénius, de M. Arnauld, les petits traités de M. de Saint-Cyran, et autres écrits de même sorte. Ainsi pénétra dans la famille l'influence de Port-Royal. Et elle date de l'année 1646. Mais, comme le petit Pascal, devançant les livres, avait deviné les mathématiques jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide, ne peut-on dire que Jacqueline avait elle-même devancé la venue de MM. Deslandes et de la Bouteillerie et deviné la mystique prochaine?

Aussi l'effet fut-il extrêmement rapide. En peu de semaines toute la famille nous apparaît comme, ne disons pas convertie, — elle n'avait point à se convertir, — mais consacrée. Quand Blaise Pascal eut commencé de « goûter Dieu », il persuada bientôt son entourage. Il fit goûter Dieu à son père. Gilberte, qui avait épousé quelques années plus tôt M. Florin Perier, vint avec son mari à Rouen : le ménage subit la contagion de la ferveur où il trouva toute la maison. Gilberte renonça pour elle et ses enfants aux parures et ajustements inutiles; et, à la mort de Florin Perier, en 1672, on connut qu'il portait aux reins une ceinture de fer, tout armée de pointes. Mais la plus passionnément touchée, ce fut Jacqueline.

On a discuté sur le point de savoir qui, dans la famille Pascal, sentit d'abord la grâce et la communiqua. Marguerite Perier, fille de Gilberte,

raconte la divine aventure telle que je viens de la résumer et attribue à Blaise Pascal l'initiative de la persuasion. Mais une lettre de Jacqueline ferait penser que M. Pascal le père céda premièrement aux instances de MM. Deslandes et de la Bouteillerie, aux avertissements enflammés de l'abbé Guillebert, sous la conduite de qui toute la famille s'était rangée. La famille, si intimement liée de cœur et d'esprit, dut éprouver la même secousse de l'âme toute ensemble. Je crois pourtant que Blaise et Jacqueline, l'un par l'esprit et l'autre par le cœur, étaient plus excitables et qu'attachés l'un à l'autre d'un fort sentiment fraternel, ce jeune homme et cette jeune fille s'animèrent mutuellement.

Si l'on veut voir l'effet que produisit, en Blaise Pascal, cet événement, l'année suivante il dénonce à l'autorité religieuse un ancien capucin, le frère Saint-Ange, qui enseigne à Rouen la théologie et dont l'orthodoxie lui paraît suspecte. Il mène l'affaire très rudement et montre un zèle de néophyte mal commode. Cependant, s'il exige que la raison ne se mêle pas de la foi, il continue de la laisser libre dans le domaine de la science. C'est l'époque où il s'éprend de la physique et dépense un grand génie à tirer des expériences de Torricelli, qu'il refait et qu'il améliore, une valable théorie du vide. Je l'appelais un positiviste; il est encore un positiviste quand il sépare si nettement le terrain de la science et le

terrain du mystère où domine la foi et quand, dédoublant son génie, il l'exalte ici et là, dans la science et dans la foi. Il n'est pas arrivé à ce moment de son évolution mentale où il fera le sacrifice de la science : il la conserve et tient, selon le mot de Bossuet, les deux bouts de la chaîne.

Ainsi (et dans un ordre de choses bien différent), Chateaubriand et sa sœur Lucile sont adonnés à la même sensibilité frémissante, depuis les jours de Combourg et de la révolution. Mais Chateaubriand garde le goût de l'activité, qui le fortifie et l'empêche de mourir, tandis que Lucile, toute à ses alarmes seules, succombera. Et, semblablement, Pascal tardera, mais non Jacqueline, à mourir au monde.

Jacqueline ne fit aucune résistance : elle fut prise tout entière et à jamais. En 1646, elle se préparait à recevoir le sacrement de la confirmation; et, dit sa sœur, « on peut croire qu'elle y reçut véritablement le Saint-Esprit, car depuis cette heure-là elle fut toute changée ». Dès que Dieu lui eut « tourné le cœur », elle appartint à Dieu, uniquement. Quelle soudaineté, quelle violence et, disons, quelle brutalité de la passion!... Elle résolut d'abandonner « tous les avantages qu'elle avait tant aimés jusqu'alors » : tant aimés, — elle n'aimait pas à demi, Jacqueline, le monde ou le mépris du monde.

Blaise Pascal, à vingt-quatre ans, était incroya-

blement malade, comme si la flamme de sa pensée lui avait consumé le corps. Une « douleur de tête comme insupportable, une chaleur d'entrailles et beaucoup d'autres maux » ; on devait le purger tous les deux jours; et, comme il ne pouvait rien avaler que de tiède et goutte à goutte, ces remèdes étaient « un supplice » : « ceux qui étaient auprès de lui en avaient horreur, seulement à les voir ». Il ne se plaignait pas. Durant cette maladie, il conçut que la souffrance, envoyée par Dieu, le rachetait et il n'admit plus de science que celle du salut.

Mais il obtint, de ses remèdes, un peu de soulagement; et le voici bientôt qui se reprend à la vie. Il ne s'est pas donné à toute l'exigence de Dieu, comme Jacqueline; il a des hauts et des bas de renoncement : et il se donne, mais parfois se dispute à Dieu.

Les médecins prescrivirent le repos et le divertissement de l'esprit : Pascal éviterait « toute occupation d'esprit qui eût quelque suite » et rechercherait « les conversations ordinaires du monde » ; il irait à Paris. On lui persuada que la santé est un dépôt dont Dieu commande que nous ayons soin.

Et il partit pour Paris, avec Jacqueline.

Ils passèrent quelques mois de ferveur singulière, à s'exalter mutuellement. Ils allaient tous deux entendre M. Singlin, qui, en leur parlant de la véritable vie chrétienne, les ravissait hors de la

vie. Jacqueline ne tenait plus au monde que par les dernières attaches qui vous empêchent de vous enclore au monastère; et, contre le monastère, elle gardait son aversion de jadis. Mais, quoi! M. Singlin n'était-il pas le directeur de Port-Royal? Alors, « on pouvait être là dedans religieuse raisonnablement ». Elle argumentait ainsi, en bonne logique, et ne s'apercevait pas qu'une idée en elle avait changé : l'idée de la raison et, avec l'idée, l'objet de la raison.

Si Jacqueline eut quelques doutes encore, touchant la discipline religieuse, elle consulta son frère. Il l'aimait d'une extrême tendresse. Et il était dans les mêmes sentiments qu'elle; de sorte qu'il l'approuva et fortifia son dessein.

Il va donner sa sœur à Dieu; non la donner : l'abandonner à Dieu qui la possède déjà. Il sent qu'elle est une sainte prédestinée. Il l'aime; et, dans la fureur du sacrifice, il la donnera.

Tâchons d'imaginer l'entrain sacré de ces deux êtres, jeunes et qui préparent l'abnégation, leurs courses dans Paris et la hâte de leurs démarches. Premièrement, ils s'avisent de M. Guillebert : c'est de lui que viennent leurs alarmes pieuses et il est un ami de Port-Royal. M. Guillebert les conduit à la mère Angélique : elle les reçoit avec beaucoup d'« agrément ». Et Jacqueline désormais vit la mère Angélique le plus souvent qu'elle le put. Mais, pour savoir si l'état de religieuse lui convenait, Jacqueline devait s'adresser à M. Sin-

glin. Pascal la conduisit à M. Singlin; et, après un entretien de quelque temps, M. Singlin déclara que jamais il n'avait vu si grandes marques de vocation.

De journée en journée, Jacqueline s'approche du couvent.

Il restait à obtenir le consentement de M. Pascal le père. On n'osait pas trop lui écrire. Mais il vint à Paris vers le mois de mai 1648, peu de semaines après la visite faite à M. Singlin. Blaise Pascal eut à présenter la requête de Jacqueline. M. Pascal le père, tout de go, se fâcha. Il n'admettait pas qu'on eût poussé si loin les choses sans même s'informer de son avis; et il adressa de vifs reproches à son fils, qui avait tout fomenté, n'est-ce pas? Eh! bien, non, Jacqueline n'entrerait pas au couvent. M. Pascal le père était assurément pieux, et dévot peut-être, depuis que lui avaient réparé la cuisse et sanctifié l'âme MM. Deslandes et de la Bouteillerie; mais on lui demandait trop! Jamais il ne consentirait à se séparer de Jacqueline, jamais : car il adorait Jacqueline! Et jamais il n'admettrait non plus qu'on traitât légèrement son autorité paternelle, jamais! Et, puisque la rébellion s'était mise dans sa famille, il veillerait, on pouvait y compter! Une vieille domestique, Louise Deffaud, qui avait élevé les enfants, reçut l'ordre formel d'épier avec soin Blaise et Jacqueline, de prendre garde à leurs actions et de les dire à M. Pascal. Depuis

lors, Jacqueline vécut « dans une grande contrainte ». Elle ne cessa pas tout à fait d'aller à Port-Royal, mais en cachette; et, si elle vit encore M. Singlin, ce fut « par adresse et par invention ».

Voilà un drame de famille bien touchant et qui met en conflit des sentiments doux, graves et forts : la tendresse paternelle, le respect filial, consacrés par la religion, — et par la religion de Celui qui a dit : « Je séparerai le père et le fils, la mère et la fille. » Que d'angoisse, à concilier ces deux termes du commandement évangélique : l'amour humain, l'amour divin! Et M. Pascal le père eût volontiers relâché la rudesse de la doctrine, à son profit de pauvre homme demeuré veuf et qui a dévoué à ses enfants tout le souci de son existence; Blaise et Jacqueline sont d'une autre sorte et, impitoyables logiciens, férus de se tyranniser, vont d'un trait au paroxysme de la loi qui veut qu'on déchire, derrière soi, le monde. « Étouffons autant qu'il nous sera possible tous les sentiments de la nature », écrira plus tard Jacqueline.

M. Pascal le père est plus aimant; ou bien il l'est de façon plus modeste et humaine. Quand Jacqueline aura pris le voile, elle écrira : « Dieu sait que j'aime plus ma sœur, sans comparaison, que je ne faisais lorsque nous étions toutes deux du monde, quoiqu'il me semblât en ce temps que l'on ne pouvait rien ajouter à l'affection que

j'avais pour elle. » Mme Perier, quand Jacqueline écrivait ainsi à Florin Perier, se trouvait en péril de mort. Jacqueline redoutait qu'on lui apportât cette nouvelle ; et, disait-elle, « dès qu'on me regarde pour me parler, il me prend un tremblement tel que je ne puis me soutenir » . Donc elle n'a pas étouffé en elle les sentiments de la nature : elle les a transposés, selon la règle difficile et admirable du mysticisme chrétien qui fait qu'on aime en Dieu la créature. M. Pascal le père, lui, aimait Dieu dans ses enfants.

Tel fut le débat de ces âmes, religieuses et douloureuses.

L'opposition de M. Pascal ne dérangea pas Jacqueline de son projet. Docile aux volontés de son père, elle ne quitta point la maison. Mais elle s'écarta peu à peu des compagnies, rompit absolument toutes ses habitudes, se retira de la conversation domestique et organisa son exacte solitude. Elle s'enfermait toute la journée dans son cabinet. On l'y laissait, et M. Pascal lui-même ne l'y importunait pas, sachant qu'elle avait — comme Marie, sœur de Lazare, dans l'Évangile, — choisi la meilleure part. Jacqueline était obstinée, dit sa sœur, « avec adresse » ; et, en réservant sa volonté farouche, elle savait réussir à ne point offenser son père. Elle continua d'être en correspondance fréquente avec Port-Royal et, grâce à d'angéliques roueries, put le cacher. M. Pascal fut bien ému de la voir si obéissante.

Il voyait qu'elle n'appartenait plus au monde. Il lui dit, avec tout son chagrin, qu'il l'approuvait de tout son cœur. Il lui promit de ne plus chercher à la marier. Mais qu'elle consentît à ne le point abandonner : « sa vie ne serait possible pas encore bien longue et il la priait d'avoir cette patience; cependant il lui donnait la liberté de vivre comme elle voudrait dans sa maison ». Jacqueline le remercia : elle lui dit qu'il n'aurait pas à se plaindre de sa désobéissance.

Nous croyons l'entendre, un peu sèche, très déférante, un peu lointaine, et plus lointaine même qu'elle ne le semble, enfermée dans son rêve et qui, pour entendre les paroles du dehors et puis répondre, s'est mise un instant à la fenêtre de son rêve : elle y va rentrer, elle a grande hâte d'y rentrer.

Le 19 juin 1648, ses méditations, ses lectures et enfin toute son intrigue mystique avaient abouti à lui faire désirer de passer quelques jours à Port-Royal, dans la retraite; seulement quelques jours, et ne fût-ce que pour savoir si, en définitive, c'était en ce lieu-là que Dieu la voulait. Or, son père l'a suppliée de ne pas entrer au monastère avant qu'il ne mourût, et d'attendre, et d'avoir cette courte patience. Elle le sait bien, ne l'oublie pas; mais elle admet cette éventualité de la mort, simplement, et ne parle d'abord que d'une épreuve : elle saura si, à la mort de son père, Dieu la recevra. Elle ne

craint pas la réalité des choses et des paroles.

Elle écrivit à son père; et sa lettre, on l'a justement comparée à la prière que, dans Racine, adresse au roi des rois la jeune et tremblante Iphigénie. « Monsieur mon père... Avant toutes choses, je vous conjure, au nom de Dieu (que nous devons seul considérer en toutes matières, mais particulièrement en celle-ci), de ne vous point étonner de la prière que je vous vais faire, puisqu'elle ne choque en rien la volonté que vous m'avez témoigné que vous aviez. Je vous conjure aussi, par tout ce qu'il y a de plus saint, de vous ressouvenir de la prompte obéissance que je vous ai rendue sur la chose du monde qui me touche le plus et dont je souhaite l'accomplissement avec le plus d'ardeur. Vous n'avez pas oublié sans doute cette soumission si exacte; vous en parûtes trop satisfait pour qu'elle soit si tôt sortie de votre esprit... » Ainsi parle Iphigénie, avec maintes précautions de pensée et de langage : elle organise un discours, peureux, attentif et résolu; elle ne va pas tout de suite au fait et sans avoir adouci les chemins de la persuasion difficile. Jacqueline demande quinze jours, comme en prennent à l'ordinaire les personnes de toutes les conditions, et même engagées dans le monde, pour se recueillir, à l'approche des grandes fêtes et pour s'entretenir avec Dieu seul parmi des personnes qui ne soient qu'à lui. Son père voudra-t-il lui refuser une chose si

peu extravagante?... Son père doit, précisément, s'absenter, aller passer deux semaines à Rouen : elle a choisi le temps de son absence, où elle ne peut lui être utile... « C'est pourquoi je vous conjure, si j'ai jamais été assez heureuse pour vous satisfaire en quelque chose, de m'accorder promptement ce que je vous demande. S'il y avait quelque conjuration plus forte que l'amour de Dieu, pour vous obliger de m'accorder en sa faveur cette petite prière, je l'employerais en une occasion pour laquelle j'ai tant d'affection et qui me fait vous conjurer d'accorder ma demande ou à ma faiblesse ou à mes raisons, puisque vous devez être certain que vos commandements me sont des lois et que, toutes les fois qu'il s'agira de votre satisfaction, au préjudice même du repos de toute ma vie, vous connaîtrez, par la promptitude avec laquelle j'y courrai, que c'est par reconnaissance et par affection plutôt que par le devoir et que, quand je vous accordai ce que vous me demandiez, c'était par pure affection à votre service... » Elle ajoute : « à votre service (selon Dieu), — lequel vous me dites être la cause pourquoi vous me reteniez auprès de vous... ». Et elle ajoute : « J'espère en Dieu qu'il vous fera connaître quelque jour combien plus je vous pourrai servir auprès de Lui qu'auprès de vous... » Et : « Je suis, monsieur mon père, votre très humble et très obéissante fille et servante, Jacqueline Pascal. »

C'est assez bien l'Iphigénie de Racine; et, pour leurs prières différentes, les deux héroïnes emploient presque les mêmes mots de soumission, de respect; les deux prières ont à peu près le même son. L'Iphigénie de Racine; et, certes, non celle d'Euripide, plus enfant, plus impétueuse, plus ardente à réclamer le meilleur plaisir de voir la lumière : celle de Racine, plus attentive à observer la règle de la déférence filiale. Encore celle-ci ne néglige-t-elle pas de rappeler qu'elle fut la première, dans la famille, à prononcer le doux nom de père; et, autour de ses souvenirs enfantins, elle s'attarde avec tendresse. Jacqueline est beaucoup plus lointaine. — « Très humble et très obéissante fille et servante » : — c'est la formule consacrée; et Jacqueline l'emploie sans y rien ajouter de plus vif. Iphigénie demande à vivre, à éviter la mort. Et, pareillement, Jacqueline; mais, par le sublime renversement chrétien de toutes choses, ce qu'elle regarde comme la véritable mort, c'est la vie : et vivre est, pour elle, mourir à ce qu'on nomme la vie. Transposant le fervent désir de la princesse mycénienne, elle dirait : « Il est doux de voir la lumière de Dieu! » La certitude qui l'anime est d'une qualité dogmatique et telle qu'il y a, dans l'obéissance et l'humilité même de Jacqueline, un zèle rigoureux, voire des remontrances, que la politesse de la phrase enveloppe sans les rendre moins nettes. Et Jac-

queline se soumet à la volonté de son père assurément, parce que Dieu, qui la réclame, a commandé aussi qu'une fille honorât son père.

On ne sait pas ce que répondit à la lettre de Jacqueline M. Pascal le père, et si Jacqueline put aller faire à Port-Royal cette retraite. Mais, bien avant la cérémonie de sa vêture, elle a pris le voile, mentalement.

Au mois de mai 1649, M. Pascal décida que ses enfants et lui s'éloigneraient de Paris quelque temps : peut-être désirait-il de mettre une distance opportune entre Port-Royal et Jacqueline. La famille alla s'installer à Clermont, près des Perier ; elle y demeura dix-huit mois. Mais, où qu'on aille, on emporte avec soi son cœur. S'il est frivole, les paysages le divertiront, et la nouveauté de l'existence; s'il est occupé d'une passion forte, il ne connaîtra pas le changement. Tel fut le cœur consacré de Jacqueline.

A Clermont, loin de Port-Royal, Jacqueline continua de vivre comme une religieuse. « Vous êtes déjà religieuse, lui écrivait la mère Agnès, parce que vous adhérez de tout votre cœur à la volonté que Dieu vous a donnée. » Telle était Jacqueline, morte à la terre, à ses plaisirs et à ses attachements.

Elle s'habillait « comme une femme âgée dans une grande modestie » . Résolue à la retraite, elle pria Gilberte Perier d'annoncer autour d'elle son propos : car elle redoutait « la multitude des

parents et des compagnies où l'on est exposé dans les petites villes ». Cependant, à son arrivée, elle fit les « visites de civilité » ; puis elle organisa son existence de recluse. Elle se retira dans une petite chambre qu'on lui avait ménagée et qui était une pauvre petite chambre sans cheminée, assez froide. Mais elle ne se plaignait pas. Même, elle utilisait pour sa pénitence toutes les privations : et ainsi, quand il y avait du feu dans une pièce où elle se trouvait, elle s'en tenait écartée, cherchant avec soin les mortifications. Aux repas, elle mangeait les mêmes viandes que les autres personnes, mais en très petite quantité; et, comme elle était déjà fort délicate, l'abstinence où elle se condamnait diminua ses forces. Bientôt, son estomac vint à se rebiffer; et si, sur les conseils de l'entourage, elle cédait à prendre un peu plus de nourriture, elle ne le pouvait plus. Elle achevait de tourmenter son corps et son esprit par des veilles extraordinaires et dont témoignait, pour sa famille, la quantité des chandelles qu'elle brûlait.

On la voyait seulement aux heures des courts repas. Et alors, elle avait un soin touchant de ne paraître pas chagrine, mais affable, de sorte que son aspect ne rendît pas désagréable autour d'elle sa piété. Sur ses minces lèvres, nous devinons le sourire, un peu plus triste à regarder que nulles larmes, le sourire contraint et obligeant des êtres dont la pensée est réfugiée fort loin de

nous et qui nous donnent ce sourire avec une difficile et complaisante bonté. C'est, à nous accordée, l'aumône de la gaîté qu'ils n'ont plus : ils n'en ont gardé que le signe; et le voici, pour nous. Les manières de Jacqueline, nous les devinons, un peu sèches et comme évasives : quand elle est sur le point de frôler le plus simple bonheur d'ici-bas, elle s'écarte et, au plus simple bonheur d'ici-bas, répète le *Noli me tangere* du Maître. Elle s'écarte, et de façon que ne soit pas vue sa précaution craintive : elle craint l'orgueil et les apparences du pharisaïsme. De jour en jour, elle sent mieux et plus amèrement l'incommodité perpétuelle d'accomplir son rêve de sainteté hors d'une solitude où l'on n'a que Dieu pour témoin, pour juge clairvoyant.

Le plus gênant, pour elle, est de parler. Il lui faut alors venir en hâte, du cloître où est son âme, vers la fausse réalité quotidienne. Gilberte s'en aperçut; et elle évita de lui adresser la parole sans nécessité, non que Jacqueline refusât l'entretien : mais elle s'y prêtait avec un effort douloureux. Gilberte se fit un petit agenda où elle notait ce qu'elle avait à dire, pour le dire plus tard, aux moments les moins inopportuns : c'était, en général, sur le chemin de l'église, où elles allaient ensemble tous les jours. Mais, l'église n'étant pas loin de la maison, la causerie ne durait pas.

Au cours habituel des journées, Jacqueline était

comme absente. On la voyait davantage, et alors active, naturelle, en cas de malheur et si l'on avait besoin d'elle. Aussitôt, cette Marie devenait Marthe et multipliait ses bons offices. Gilberte Perier fut malade; et Jacqueline, assidue auprès d'elle. Les enfants Perier furent très malades, notamment une petite fille, Marie Perier, qui mourut de la petite vérole pourprée; et Jacqueline « servait les enfants avec une charité admirable ». Auprès de Marie, elle passa quatorze jours et plusieurs nuits sans se coucher; elle l'assista jusqu'à l'arrivée de la mort. Elle n'allait point dans sa chambre, que pour dire son office : « encore prenait-elle son temps lorsque l'enfant n'était pas dans les grands accidents de son mal ».

Si elle n'avait pas sa sœur ou ses neveux à soigner, Jacqueline sortait quelquefois, pour visiter les pauvres et les malades. Elle ne manquait point aux œuvres de miséricorde, qui sont de la prière en état d'activité. Mais elle préférait la solitude de sa chambre, on peut dire, de sa cellule. Là, elle priait, disait son office, lisait les livres saints, les livres dévots, et en copiait des passages dont elle fit maints recueils. Puis (car il faut que se relâche la pensée) elle travaillait de ses doigts et, pour les indigents, tricotait des bas de grosse laine, cousait aussi des camisoles et « d'autres petits accommodements ». Elle portait tout cela, elle-même, à un hôpital d'enfants pauvres.

Tant de soins dans la pratique et dans la méditation ne lui donnaient pas encore le sentiment d'être parvenue au degré d'humaine sainteté où Dieu lui devrait (si l'on peut ainsi parler) le cloître. Elle se préparait.

Elle savait que « l'habit de religion, dans les différences qu'il a de celui du monde, donne quelques difficultés qui, faisant de la peine au corps, empêchent l'esprit de se perfectionner ». Alors, elle s'avisa de prévenir cet inconvénient et, par avance, de s'accoutumer à ce qui d'abord la gênerait le plus. Elle porta des souliers fort bas, elle s'habilla sans corps de jupe, elle coupa ses cheveux et, sur sa tête, elle eut de grandes coiffes, même trop grandes et plus embarrassantes que le voile. Ainsi, quand elle entrerait au couvent, plus tard, elle ne s'apercevrait pas de l'habit. Son âme serait toute libre, pour Dieu. Elle voulait, dès l'heure où Dieu lui accorderait son désir, être toute prête et, de cette manière, gagner par sa promptitude le temps qu'elle aurait perdu dans la longue attente.

Cela est la préparation corporelle. Mais, à la préparation spirituelle, Jacqueline donnait encore plus de diligence. Elle avait besoin, là, d'être guidée et, pour ce, en cachette, elle entretenait une correspondance fréquente avec la mère Agnès; M. Singlin, malgré tant d'occupations, lui écrivit quelquefois. Les lettres de la mère Agnès ont été, en partie, conservées. Elles sont

fort belles et, avec la douceur d'une âme qui s'adresse à une âme, extrêmement rigoureuses.

Jacqueline voyait, assez souvent, un Père de l'Oratoire, homme de bien, dont la vie était exemplaire et qui venait lui tenir des discours édifiants. Ce bon Père eut un jour une idée : puisque l'esprit de Jacqueline avait jadis travaillé pour le monde, il devait maintenant travailler pour Dieu ; elle avait composé des vers mondains et n'allait-elle pas sanctifier son talent de poésie en composant des vers à la gloire de Dieu? Il raisonnait bien et persuada Jacqueline. Donc, il traduisit en prose quelques hymnes de l'Église : Jacqueline les mettrait en vers. Et elle mit en vers (qui ne sont ni admirables ni mauvais) l'hymne de l'Ascension. Mais alors, Jacqueline, que félicitait le bon Père, fut prise d'un scrupule. Sans doute, comme dans sa petite enfance, éprouva-t-elle un vif plaisir au choix des mots et à leur rythme. Ainsi, dans les *Confessions*, saint Augustin, qu'émeuvent les chants liturgiques, se tourmente à l'idée que le charment peut-être davantage les voix qui chantent que l'objet divin qui est chanté. Dans la terrible austérité de sa vie, d'où elle avait durement chassé tout le plaisir des sens, la musique des vers lui fut probablement une trop douce alarme : et elle eut peur de céder à une tentation périlleuse, la concupiscence de la littérature. Le bon Père l'engageait à continuer sa tâche poétique. Elle s'y refusa ; et elle écrivit à

la mère Agnès, pour lui demander l'avis de M. Singlin. M. Singlin fit répondre : « Il vaut mieux que cette personne cache le talent qu'elle a pour cela (pour la poésie), car Dieu ne lui en demandera pas compte. » Jacqueline eut à « ensevelir » son talent et à retourner aux deux obligations principales : l'humilité et le silence.

Elle s'était si bien déprise de toutes les idées qui sont étrangères à Dieu que nous ne voyons pas ce qu'on pouvait encore ôter à sa rêverie pour la rendre plus parfaitement pure. Mais voici l'impitoyable et sublime exigence de Port-Royal. Dans l'âme de Jacqueline subsistait un désir, une impatience : elle avait une grande hâte d'entrer au couvent. Désir de sainteté, désir cependant. Et la mère Agnès veut que Jacqueline attende avec simplicité le décret de la Providence. Elle ne doit pas même désirer le cloître. Elle a fait, auprès de son père, de nouvelles démarches, vainement. Or, ces empêchements que Dieu permet, Dieu les veut : et ainsi le désir de Jacqueline est une rébellion. Qu'elle se soumette. Le 4 novembre 1650, la mère Agnès écrit à Jacqueline : « Je loue Dieu de ce qu'il vous a délivrée de l'attache que vous aviez pour nous. » Après cela, est-il possible d'aller plus loin dans le renoncement?

Mais, en définitive, à partir du moment où est cherchée la perfection morale, il faut aller au bout; la perfection n'a pas de plus ou de moins : elle est un absolu. Elle dépend d'une logique, et

telle qu'avec elle on n'a point d'accommodements. Pour notre faiblesse mondaine, la volonté de Port-Royal est effrayante : nous avons pitié de nous-mêmes, à qui l'on refuse de consentir aucun adoucissement de la doctrine. Mais si, au lieu de regarder du dehors la doctrine et sa rigueur, nous faisons l'effort de nous placer au dedans, il me semble que tout est changé : nous admirons alors ce qu'il y a d'humain dans la volonté de ces dogmatistes, et comme ils ont ménagé les approches de leur idéal, et comme ils savaient, sans rien relâcher de leur idéal, y amener humainement les âmes, par des chemins, oui très durs, mais où ils vous conduisaient. La vie, ils la voyaient comme une image du calvaire; mais, au long de ce calvaire, ils vous étaient de bons Samaritains.

Au mois de novembre 1650, M. Pascal le père, Blaise Pascal et Jacqueline rentrèrent à Paris, laissant à Clermont les Perier.

Jacqueline, à Paris, continua de vivre comme en Auvergne, maintenant avec Port-Royal ses communications difficiles et observant, à la maison, la règle religieuse qu'elle s'était imposée provisoirement. Elle composa un traité mystique, sur le Mystère de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est une sorte de méditation dialectique dans laquelle toutes les circonstances de la mort de Jésus sont exposées d'abord et puis commentées selon la méthode ancienne du sym-

bolisme chrétien. L'idée de ce symbolisme est que les Écritures ont une double signification, premièrement littérale et secondement emblématique : il n'est rien raconté qui ne soit l'authentique récit des événements et qui ne soit destiné à notre enseignement perpétuel. « Jésus est mort... » de telle et telle façon : « cela m'apprend... », dit Jacqueline; et, de chaque détail des faits, elle tire une conséquence, une leçon. Bref, elle déchiffre les « figures » de la vérité; elle traduit le prodigieux rébus de la révélation.

On a comparé cet écrit de Jacqueline Pascal avec le *Mystère de Jésus*, qui est de Pascal. Assurément le *Mystère de Jésus* signale un autre génie. — « Console-toi; tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. J'ai pensé à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes?... Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur... » Entre la créature pécheresse et le rédempteur crucifié, quel dialogue! Mais, au moment où Jacqueline écrit son commentaire de la mort de Jésus, elle possède pleinement sa certitude. Pascal aussi, au moment où il écrit le *Mystère de Jésus*; je ne crois pas qu'il ait jamais été dans le doute : seulement il n'a jamais cessé de sentir ce que la certitude avait pour lui de pathétique. C'est le caractère de sa foi. Jacqueline est, en quelque manière, plus reposée; et quand elle épilogue sur

l'enseignement du Calvaire, elle n'est plus à démontrer cet enseignement : elle dédie à la divine évidence l'exercice de sa pensée, comme saint Anselme, combinant la preuve ontologique, faisait à Dieu l'hommage de son ingéniosité.

Au mois de septembre 1651, M. Pascal le père fut malade; et Jacqueline « s'appliqua à lui rendre service avec tout le soin imaginable, jour et nuit ». Lorsqu'elle était moins nécessaire auprès de lui, « elle se retirait dans son cabinet où elle était prosternée en larmes, priant sans cesse pour lui ». Mais Dieu disposa selon sa volonté; et M. Pascal le père mourut le 24 septembre. Gilberte n'avait pu venir à Paris : elle était en couches; elle arriva seulement vers la fin de novembre.

Cette mort fut un grand chagrin pour les enfants de M. Pascal. Mais, le 17 octobre, Blaise Pascal avait trouvé les arguments de la consolation. Il les avait trouvés dans les exacts principes de la foi. Il écrivit à sa sœur Gilberte et à son beau-frère; et il leur déduisit les prémisses de son raisonnement « consolatif ». Il les invitait à ne pas considérer la mort comme un effet du hasard, ni non plus comme une nécessité fatale de la nature, ni non plus comme le jouet des éléments et des parties qui composent l'homme, — et il répudiait tout ce qu'ont dit là-dessus les plus sages des païens, — mais comme une suite indispensable et juste d'un arrêt, conçu par Dieu de

toute éternité. Pour que le subtil et fort système d'idées que constitue cette lettre de Pascal, sans nul recours à l'ordre du sentiment, l'ait consolé, il faut que la logique ait été pour lui, en même temps qu'une passion de l'esprit, une passion du cœur. Et, tout le système de consolation logique dépendant de l'affirmation chrétienne et au surplus n'étant valable qu'à partir de là, il faut qu'en 1651 Pascal ait eu, en certitude implicite, la totalité de la foi. Or, il est alors dans le plein de sa période mondaine, comme on dit; et notons-le.

Au début de sa lettre du 17 octobre, il fait allusion à une autre lettre, précédemment écrite, sur le même sujet, dans le même esprit et, cette première lettre, écrite ensemble par Blaise et Jacqueline. Ils ne l'ont pas achevée; Jacqueline l'a envoyée ainsi. Pascal la reprend et il la continue; il répétera et développera ce que la première lettre énonçait; et il « tirera les conséquences », cela en attendant une autre lettre, de Jacqueline. Ainsi, nous savons certainement, avec toutes les preuves, qu'à cette date de l'automne 1651, Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline sont en parfaite communion d'idées sur la religion, et sur toute la rigueur de la religion, et sur ce qu'a de plus pressant la foi, de plus tyrannique pour l'esprit et le cœur. La certitude de l'un et la certitude de l'autre sont identiques; notons-le.

Or, le 19 octobre, surlendemain du jour qu'il avait écrit sa lettre de pieuse consolation, Pascal

signait, « par-devant Jean de Monhenault et André Guyon, notaires garde-notes du roi au Châtelet de Paris », un acte aux termes duquel il assurait à sa sœur Jacqueline sept cents livres tournois de rente et pension viagère. Deux jours plus tard, et par-devant les mêmes notaires, Jacqueline faisait à son frère donation pure, simple et irrévocable de huit mille livres tournois. Les deux actes sont évidemment corrélatifs. Et c'est à dire que, sur la succession de M. Pascal le père, Jacqueline abandonnait à son frère sa part, moyennant le payement d'une rente viagère. Une telle convention n'est pas surprenante : Jacqueline, ayant la volonté de rester fille et ne possédant ni, comme Gilberte, par son mari Florin Perier ni, comme Blaise, par ses entreprises, un surcroît de fortune, pouvait souhaiter, sa vie durant, un meilleur revenu.

Mais où l'étonnement commence et devient très vif, c'est à l'examen des clauses qu'a formulées Blaise dans l'acte de rente. Deux clauses. Premièrement, si Jacqueline se marie et si elle meurt avant son époux, la rente est réversible à cet époux. Secondement, si Jacqueline entre jamais en religion, la rente cesse; elle est « éteinte et amortie » au jour de la profession.

Or, Pascal savait à merveille et ne pouvait aucunement ignorer que Jacqueline ne se marierait pas; de sorte que sa générosité, qui prolonge sa dette, est sans valeur. Il savait à mer-

veille et ne pouvait aucunement ignorer que Jacqueline avait résolu d'entrer le plus tôt possible en religion; de sorte que — voici le problème — ne dupe-t-il pas sa sœur Jacqueline?

Problème inquiétant. Réservons-le. Mais nous l'avons posé. Pour le moment, constatons au moins que Pascal est, à l'automne 1651, très occupé de soucis mondains et d'argent.

Jacqueline, comment put-elle accepter le marché bizarre qu'elle a signé devant notaires? Eh bien, Jacqueline, dès la mort de son père, ne songe qu'à réaliser enfin sa volonté constante, qui est de prendre, à Port-Royal, le voile des religieuses. L'empêchement n'existe plus : elle est libre d'aller à Dieu.

Mais, précisément, si elle ne songe qu'à cela, comment ne voit-elle pas, elle mieux que personne, qu'elle signe une duperie? On peut admettre qu'elle ne le voit pas, ne voyant que Dieu et le bonheur de la définitive retraite. Il faut tenir compte aussi d'un autre fait, que nous devons au témoignage de Gilberte, et qui, en l'occurrence, complique le personnage de Pascal — le complique et, à mon avis, le corrige très bien, — mais qui, en tout cas, rend le personnage de Jacqueline parfaitement clair.

Après la mort de M. Pascal le père, Blaise Pascal était « sensiblement affligé » ; il « recevait beaucoup de consolation de Jacqueline » et il espéra que, par charité, Jacqueline consentirait

à ne pas l'abandonner, qu'au moins elle demeurerait auprès de lui pendant un an pour l'aider à « se résoudre dans le malheur ». Sous les mots atténués de l'ancien langage et sous les tours nets et peu insistants d'autrefois, nous apercevons la détresse où est alors le cœur de Pascal, le besoin qu'il éprouve d'une compagnie fraternelle et sa peur de la solitude.

Il en dit quelque chose à Jacqueline, et « d'une manière qui faisait voir qu'il s'en tenait assuré ». Jacqueline « n'osa le contredire, de crainte de redoubler sa douleur ». Elle se tut et eut l'air de consentir. Nous savons, par l'astuce avec laquelle, durant la vie de son père, elle combina le secret de ses relations avec Port-Royal, qu'elle avait l'art de se cacher. Elle dissimula ses intentions prochaines et attendit l'arrivée de Gilberte.

Pascal, ainsi, put-il croire que Jacqueline avait, pour lui, renoncé à Port-Royal et, par suite, formulé avec bonne foi l'inquiétante condition? J'ai peine à me le figurer. Mais il crut gagner du temps; et, dans une angoisse cruelle, on observe le malentendu qui donne un court délai.

Si Jacqueline craignit de détromper son frère avant l'arrivée de Gilberte — car Gilberte serait, au frère qu'elle abandonnait, la compagnie dont il avait besoin, faute d'elle — on peut alors concevoir qu'elle ait accepté le marché bizarre : n'eût-elle pas tout accepté?

Mais, lui, Pascal? Ce qu'il a machiné, nous

tâcherons de l'interpréter ensuite. Notons seulement qu'il refuse de laisser Jacqueline se faire nonne. Et c'est lui, cependant, qui jadis l'y encourageait : M. Pascal l'avait bien deviné; c'est lui qui, la menant à la mère Agnès et à M. Singlin, c'est lui qui avait fomenté ce dessein de vie religieuse, auquel maintenant il s'oppose tout de même qu'alors M. Pascal! Notons ce retournement; et notons que Pascal, lors de ce retournement, révèle (par sa lettre du 17 octobre) une piété remarquable. Notons qu'il est, en tout cela, fort singulier.

Dès l'arrivée des Perier, Jacqueline dit à Gilberte son projet d'entrer bientôt en religion. Elle y entrerait dès que les partages seraient faits. Seulement, elle voulait « épargner son frère » ; et, pour le ménager, — car elle avait pitié de sa douleur, — elle le laisserait croire qu'elle s'en allait pour peu de semaines, afin d'accomplir là-bas une retraite.

Elle organisa ce mensonge avec finesse.

Les partages furent signés le dernier jour de décembre; et Jacqueline disposa toutes choses pour quitter la maison le 4 janvier.

Le 3 janvier, Jacqueline pria Gilberte d'informer un peu leur frère le soir, « afin qu'il ne fût pas si surpris » . Gilberte le fit, avec beaucoup de précaution. Pascal s'en montra « fort touché » , — fort ému; — Gilberte avait beau lui dire qu'i s'agissait « d'une retraite pour connaître un peu

cette sorte de vie », il comprenait. Il se retira fort triste dans sa chambre, sans voir Jacqueline, qui était dans le cabinet où elle avait accoutumé de prier. Jacqueline ne se montrait pas à son frère, craignant « que sa vue lui donnât au cœur ». Gilberte lui rapporta les « paroles de tendresse » qu'il avait dites pour elle. Puis, Jacqueline se coucha.

Gilberte consentait au départ de Jacqueline; mais « la grandeur de cette résolution » lui tourmentait l'esprit et elle ne dormit pas. Le matin du 4 janvier, sur les sept heures, Gilberte ne voyant pas que sa sœur fût levée, se demanda si elle était malade. Gilberte alla donc au lit de Jacqueline. Elle la trouva « fort endormie ». Jacqueline se réveilla, demanda l'heure qu'il était. Gilberte lui demanda comment elle se portait et si elle avait bien dormi. Elle répondit qu'elle se portait bien et qu'elle avait bien dormi. Elle se leva. Elle s'habilla.

Et puis elle s'en alla, « faisant cette action comme toutes les autres, dans une tranquillité et une égalité d'esprit inconcevables ». Jacqueline et Gilberte évitèrent de se dire adieu, de crainte de s'attendrir l'une l'autre. Gilberte se détourna du passage de Jacqueline, quand elle la vit prête à sortir. « Voilà de quelle manière elle quitta le monde. Ce fut le 4 janvier 1652, étant alors âgée de vingt-six ans et trois mois. »

Gilberte, dans le mémoire qu'elle a écrit, tou-

chant la vie de sa sœur Jacqueline, s'arrête là.

Il n'y a plus Jacqueline Pascal. Elle est morte. Il y aura, dans un monastère, une religieuse vêtue de laine beige, coiffée d'une guimpe blanche et d'un voile noir et portant sur sa poitrine une croix rouge comme un cœur qui saigne.

MADEMOISELLE DE ROANNEZ

Qui n'aurait pitié de Charlotte Gouffier de Roannez? Elle a mené ici-bas une vie de tribulations, mêlée d'un scandale; elle a enduré de terribles douleurs physiques et des souffrances morales plus poignantes. Aucune épreuve ne lui fut épargnée, pendant les cinquante années de son existence. Puis elle est morte; et elle était dans son repos, quand on éveilla de nouveau sa mémoire : alors commença le tourment posthume.

Les érudits sont les tourmenteurs, cette fois. Ils se demandent si Pascal ne fut pas amoureux d'elle; et ils ont organisé tout un roman de Pascal amoureux, où elle a un rôle émouvant. De sorte qu'on ne peut laisser tranquille désormais Charlotte Gouffier de Roannez, âme de malheur, et qui fut à Port-Royal sœur Charlotte de la Passion, et qui mérite de garder dans l'histoire ce nom de supplice.

Elle a passé dans la plus âpre pénitence beaucoup plus d'heures que dans le calme; et une véritable dérision du sort l'associe pour l'éternité humaine à une aventure d'amour qu'elle a peut-

être ignorée, qui n'a peut-être nulle réalité, qui pourtant marque étrangement son souvenir.

Que d'avanies! et quel acharnement de la destinée, avant la mort, après la mort! et quelle mort, sans paix aucune!

On ne sait pas si elle était jolie. Je ne crois pas qu'il existe d'elle un portrait. Toute sa légende se pose sur une ombre.

Elle était née le 13 avril 1633, dans une illustre famille. Son père fut tué dans une bataille, quand elle avait six ans. Pour l'élever, il y eut son grand-père, Louis Gouffier, duc de Roannez, un personnage assez badin, fort dépensier, qui manquait de religion, et sa mère, la marquise de Boissy, « une bonne femme toute simple, qui ne pouvait et ne savait pas même prendre soin de ses enfants ». Elle avait un frère, à peine un peu plus âgé qu'elle, Artus Gouffier de Roannez, l'ami de Pascal.

Saint-Simon raconte qu'elle fut élevée à Port-Royal. Cela paraît démenti d'autre part. Dans la lettre qu'elle écrivit, le 21 juillet 1657, à sa tante l'abbesse de Notre-Dame de Soissons, elle affirmait n'avoir eu, avant la précédente année, « aucune pensée pour la maison de Port-Royal ». Elle disait aussi (selon les mémoires du véridique chanoine Godefroi Hermant, docteur en Sorbonne), que le 4 août de la précédente année 1656, quand elle vint à Port-Royal baiser la Sainte Épine, elle fût restée dans cette maison

sainte si elle y avait eu quelque connaissance. Elle ne serait donc pas une élève de Port-Royal.

De son enfance et de sa prime jeunesse, nous ignorons à peu près tout; et nous imaginons, auprès d'une mère qui donna ensuite les signes les plus évidents de la faiblesse et de la niaiserie, une petite fille qui prélude bien tristement aux chagrins de toute sa vie. Négligeons le grand-père : il mourut quand elle avait neuf ans. Et, quant à son frère, nous l'ignorons, comme elle, pendant une vingtaine d'années.

Il nous faut aller, pour connaître un peu Mlle de Roannez, jusqu'au moment où il est probable qu'elle a rencontré Pascal, où il n'est pas tout à fait impossible que Pascal l'ait aimée, mais où il est presque évident qu'elle ne le sut pas. Cela nous mène, beaucoup trop vite, à sa vingtième année.



* * *

Or, en 1652, où en est Pascal?... Et voilà, en effet, Mlle de Roannez : à peine l'approchions-nous, et nous devons passer à d'autres; elle n'a seulement pas une histoire à elle et, en toutes choses, elle est sous la dépendance d'autrui. Pour ainsi dire, elle n'existe point en particulier.

Où en est Pascal, à cette époque où l'on prétend qu'il aima Charlotte Gouffier de Roannez?

Le 4 janvier de cette année 1652, Jacqueline l'a quitté. Elle est allée à Port-Royal. Elle lui a fait dire qu'elle s'en allait; et il ne l'a pas revue avant qu'elle ne partît. Il lui a fait répondre des « paroles de tendresse ». Il a conçu, de ce départ, un chagrin tel qu'en éprouvent les âmes très violentes, un chagrin d'amitié froissée, de solitude soudaine et de rancune. Il ne va pas se résigner facilement; et même, il luttera : il disputera sa sœur à Port-Royal qui la lui prend. Cette dispute est pathétique. Elle a duré des mois et justement les mois qui ont précédé l'amour — hypothétique — de Pascal pour Mlle de Roannez.

Le commencement, c'est l'acte par lequel Pascal, en échange de la donation de 8 000 livres que lui fera sa sœur Jacqueline, lui assure une rente viagère de 700 livres, pourvu qu'elle n'entre pas en religion. C'est un contrat bizarre, nous l'avons dit. M. Léon Brunschvicg note — et il a raison — que la restriction formulée par Blaise Pascal rend « illusoires et fictives » les garanties données à Jacqueline. Et, en d'autres termes, il faut se demander si ce contrat bizarre n'est pas, disons-le, une grave indélicatesse, disons-le même, une infamie de Pascal.

M. Fortunat Strowski, savant et fin panégyriste de Pascal, ne trouve point ici à l'excuser. Et voici comment il présente la choquante anecdote. Les enfants Pascal étaient accoutumés à

vivre assez richement; les expériences sur le vide et la fabrication de la machine arithmétique avaient coûté cher. M. Pascal le père une fois mort, Pascal, « avec ses habitudes de vie et ses besoins », fut gêné. Or, on lit dans les *Pensées* : « Les choses qui nous tiennent le plus, comme de cacher son peu de bien... » Bref, il désirait de vivre avec Jacqueline, parce que « leurs ressources unies suffiraient à maintenir leur situation ». S'il la supplie de lui accorder un délai, c'est qu'il espère, en deux ans, rétablir sa fortune, par l'industrie des transports en commun, par l'industrie des machines à calculer, etc. Jacqueline réclamera sa dot : Blaise aura pris ses précautions, en faisant signer à Jacqueline, devant notaire, l'acte de sa renonciation formelle. Donc, M. Fortunat Strowski plaide coupable.

Et ce n'est pas une petite faute qu'on attribue à Blaise Pascal, mais une faute extrêmement laide, une faute de cupidité, une duperie et, en définitive, un vol d'argent.

Ajoutons que Pascal aurait commis cet ingénieux larcin le surlendemain du jour qu'il écrivait aux Perier cette lettre de consolation si chrétienne, de sorte qu'au mois d'octobre 1651 il nous apparaîtrait comme un hypocrite. Hypocrite deux fois, s'il affectait, ainsi qu'on l'a vu, d'être en intime et tendre communion d'idées avec Jacqueline, tandis qu'il ne voulait la garder

près de lui que pour garder aussi la communauté de fortune, et s'il tenait ces propos tant chrétiens en préparant une rouerie. Hypocrisie sentimentale et hypocrisie religieuse : il n'y a rien de plus vil, en sus de ce larcin que nous avons indiqué.

Pascal serait-il, à cette date, un vilain homme? A cette date : et c'est, comme on dit, sa période mondaine. Il aurait conduit la mondanité un peu loin !

Il y a quelques années, on nous l'a présenté, dans les sciences et dans leur pratique, comme un faussaire. Mais il a fallu renoncer à cette accusation. Il faut également abandonner l'accusation du larcin.

Supposons que Pascal ait en tête de voler à Jacqueline ses 8 000 livres tournois. Elle a signé l'acte de donation pure et simple : Pascal possède les 8 000 livres tournois. En échange, il doit à Jacqueline la rente viagère de ce capital et, de par l'acte qu'il a signé, il la lui payera tant que Jacqueline n'aura pas fait profession. S'il tient à l'argent, que désirera-t-il? L'entrée de Jacqueline au couvent.

Or, ce n'est pas du tout cela que nous le voyons désirer : c'est précisément le contraire. Aux mois de novembre et de décembre, donc après la signature des actes profitables, nous le voyons extrêmement malheureux à l'idée de perdre Jacqueline; nous le voyons dépenser toute son énergie à résister contre le départ de Jacqueline. Il

l'a suppliée de rester auprès de lui; sans même oser l'interroger, tant il avait peur d'une réponse désolante, il lui a dit comme il comptait la conserver auprès de lui. Elle ne répondait pas : et il devinait bien qu'elle s'en irait. Il n'avait pas de moyens judiciaires pour l'empêcher de partir. Elle pouvait partir et faire profession, malgré sa défense, étant orpheline et âgée de vingt-six ans. Elle lui échappait et il ne savait comment la retenir. C'est alors qu'il imagina, de désespoir, un stratagème. Et ce stratagème a, je l'avoue, les mauvais dehors d'une astuce; mais il faut, pour l'apprécier, y démêler exactement les intentions.

Afin d'empêcher Jacqueline de le quitter — et non pour chaparder l'argent de Jacqueline — il ôtait à Jacqueline la dot qu'il est d'usage de donner au couvent lorsqu'on fait profession religieuse. Il agissait, mon Dieu, comme ces pères de famille qui, pour empêcher un mariage qui leur déplaît, annoncent qu'ils laisseront leur fille sans dot.

Il ôtait à Jacqueline sa dot. Mais allait-il en profiter, lui Pascal? Non, pas du tout, au cas où le stratagème réussirait : car il devrait alors payer le revenu de la dot à un taux fort élevé, à un taux si élevé que, manquant d'argent (comme on nous le dit) à cette époque, il assumait une charge assez lourde.

Mais le stratagème ne devait pas réussir? Il pouvait très bien réussir. Et la preuve, c'est

qu'avec toute sa ferveur insigne Jacqueline a été sur le point de renoncer à faire profession. Elle fut (et c'est elle-même qui l'écrit) dans l'alternative « de différer sa profession de quatre ans pour retirer son bien de l'engagement où il était, sans même être assurée qu'il pût être entièrement libre » alors, ou bien d'accepter « la confusion d'être reçue gratuitement et de faire cette injustice à la Maison ». Elle hésita; et, si elle hésita, Pascal avait pu croire qu'elle lui reviendrait. Il la connaissait; et il savait l'honnête orgueil que n'avait pas détruit en elle l'humilité religieuse : pour employer un mot de lui-même, il « pariait » assez bien. Elle hésita, de la manière la plus cruelle pour son désir du cloître; et elle allait refuser la joie de la profession, quand la mère Agnès et M. Singlin, non sans peine et non sans des heures d'insistance, la décidèrent à entrer au couvent sans dot. Persuadée là-dessus, elle supplia qu'on la reçût en qualité de sœur converse, en qualité de servante : et, par son quotidien service de pauvre fille, elle rachèterait la grâce qu'on lui faisait en la recevant gratuitement. Il fallut, pour l'apaiser, une nouvelle et très pressante intervention de la mère Agnès et de M. Singlin. Elle eut sur son visage une « tristesse extraordinaire » ; elle ne pouvait se décider; elle pleura et sanglota, longtemps, la tête appuyée sur l'épaule de la mère Agnès. Et la mère Agnès lui fut adorablement maternelle,

tantôt la dorlotant comme une enfant très malheureuse, tantôt l'avertissant des plus hautes idées de la foi.

Non seulement Jacqueline hésita; mais aussi M. Singlin balança quelques minutes avant d'arrêter le parti qu'on devait prendre. Je crois que Port-Royal, en recevant Jacqueline sans dot, tint à honneur de montrer son réel désintéressement, de l'opposer, pour l'édification générale, aux mesquineries des gens qui sont engagés dans le monde; et je crois suffisamment soulignée ainsi la rareté de l'exception qui était faite en faveur de Jacqueline.

Donc, le stratagème de Pascal est plausible : et non seulement il pouvait réussir, mais il a failli réussir.

Donc, la cupidité n'est pas le mobile qui a poussé Pascal à combiner son stratagème. Et il n'a pas commis une malhonnêteté. Port-Royal l'a, dans cette conjoncture, jugé sévèrement : c'est que Port-Royal lui reprochait de mettre obstacle aux grâces que Dieu accordait à Jacqueline; motifs religieux et, pour le moment, je n'ai en vue que la loyauté laïque de Pascal, son intégrité mondaine. Jacqueline aussi lui adressa des reproches, sans ménagements : du moins ne l'accusa-t-elle pas d'avoir, au moyen de manigances, surpris sa bonne foi. Et quant à son intégrité mondaine, nous en avons pour garants ces Perier, Gilberte et son mari, gens parfaits et

qui, en tout cela, ont approuvé Pascal : auraient-ils approuvé un larcin? Florin Perier n'était pas homme à y souscrire; et, s'il y avait eu larcin, ne l'aurait-il pas vu? Allons-nous accuser de sordide avarice ces trois personnes qui, à un moment donné, s'entendirent pour empêcher les charités que Jacqueline préparait à l'occasion de sa vêture? C'est Jacqueline elle-même qui répond : ils en faisaient eux-mêmes « souvent » de plus « considérables ».

En somme, Pascal, avec l'agrément de sa sœur Gilberte et de son beau-frère, taquinait, tourmentait Jacqueline en vue d'empêcher son entrée au couvent. Les torts qu'il eut, Port-Royal seul est en droit de les critiquer : ce sont des torts religieux; il préférait au salut de Jacqueline son affectueux désir de la garder. S'il pécha, ce fut par tendresse.

Pour en avoir la certitude, il suffit de lire une lettre que Jacqueline écrivit à son frère le 7 mars 1652, une lettre qu'elle écrivit à sa sœur le 10 mai, le fragment d'un billet que Blaise écrivit à Gilberte le 6 juin, et la relation que Jacqueline composa le 10 juin pour la mère prieure de Port-Royal-des-Champs, sœur Marie-Dorothée de l'Incarnation Le Conte.

Jacqueline, deux mois après son départ, supplie son frère de ne pas s'opposer aux volontés divines. Refuserait-il sa permission, d'ailleurs, elle ne cache pas son projet de passer outre. Elle

n'a pas besoin de permission pour prendre le voile; mais, pour accomplir avec joie cet acte de félicité, elle a besoin de sentir son frère consentant. Elle l'invite à ses « fiançailles », qui se feront, « Dieu aidant, le jour de la Sainte-Trinité ». Elle lui rappelle comme lui-même, autrefois, l'a dirigée vers Dieu, lui a montré qu'on n'allie pas « l'esprit du monde et celui de la piété ». Elle est cérémonieuse, comme il sied à une personne qui a rompu les attaches du monde; et puis, sans y penser, elle tutoie son frère. Elle lui dit : « J'attends ce témoignage d'amitié de toi principalement. »

Ce n'est pas une affaire d'argent qu'on débat de cette manière; c'est une affaire de sentiment qui anime ainsi les cœurs.

Cette lettre, Jacqueline la fit porter à Pascal le jour de l'Ascension. Le lendemain, Pascal est allé voir Jacqueline. Il était, dit-elle, « outré » ; il avait « un grand mal de tête que cela lui causait ». Il s'adoucit en la voyant; et, naguère, il lui demandait un délai de deux années : maintenant il ne la suppliait que d'attendre jusqu'à la Toussaint. Il la vit « ferme à ne pas attendre et assez complaisante néanmoins pour condescendre à lui donner quelque peu de temps pour se pouvoir résoudre ». Alors, il « s'adoucit entièrement » ; il eut « pitié » de la peine qu'il lui faisait. Cependant, il ne se rendait pas encore; il ne pouvait pas « se résoudre ». Est-ce là un

homme cupide et qui prépare un bénéfice de 8 000 livres tournois, ou un homme dont le cœur tendre est déchiré? Jacqueline ne se sentit point assez forte pour le convaincre. Elle pria M. d'Andilly de le voir et de lui parler. M. d'Andilly « l'entreprit avec tant de chaleur et d'adresse qu'il le fit consentir ». Jacqueline ajoute : « De sorte que nous en demeurâmes là qu'il me pria de faire mon possible pour gagner sur moi de différer un temps considérable, et que, si je ne le voulais pas, il aimait autant que ce fût le jour de la Trinité que quinze jours après... » Son chagrin n'est-il pas dans tous les mots de ce récit?

Sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie prit l'habit le 26 mai 1652 et fit profession le 5 juin 1653. La veille de ce jour, au parloir de l'abbaye, Pascal, d'accord avec sa sœur Gilberte et son beau-frère, assurait à Port-Royal, non pas les 700 livres de rente qu'il avait jadis consenties à Jacqueline, mais une rente de 1 500 livres, plus une somme de 5 000 livres tournois en deniers comptants, sur laquelle les religieuses lui serviraient une pension viagère de 250 livres. Donc, il a été bien au delà de ses premiers engagements : et il a bataillé, pour son cœur, oui, par le moyen de l'argent, n'ayant pas d'autre moyen; puis, la partie perdue, il a donné beaucoup plus qu'il ne devait. N'est-il pas, en tout cela, très clair, honnête et malheureux?

Résumons-nous. Les deux traits de son carac-

tère, à cette époque, les voici. Premièrement, nous n'avons aucun motif de ne pas croire à la sincérité de la lettre « consolative » sur la mort de M. Pascal le père. Il est donc, cette lettre en témoigne, profondément religieux; même, il l'est avec une étonnante rigueur. Tout en étant profondément et rigoureusement religieux, il n'a pas l'abnégation totale qui donne tout à Dieu, qui ne garde rien pour soi. Le lendemain de la profession de Jacqueline, il écrit à M. Perier : « Ma sœur fit hier profession, jeudi 5 juin 1653. Il m'a été impossible de retarder : MM. de Port-Royal craignaient qu'un petit retardement en apportât un grand et voulaient la hâter par cette raison qu'ils veulent la mettre bientôt dans les charges; et partant il faut hâter parce qu'il faut qu'elles aient pour cela plusieurs années de profession. Voilà de quoi ils m'ont payé! Enfin je ne l'ai pu... » Il est, comme disait Jacqueline, « outré » ; il est en grand courroux de douleur.

Second trait de son caractère : il a le cœur tout alarmé de tendresse perdue. Il n'a plus désormais auprès de lui Jacqueline qui était son amie parfaite. Il souffre amèrement, et sans patience, et avec la fougue de son ardente nature; il souffre de cette vacuité de son cœur.

*
* *

Eh! bien, c'est pendant ces mois de terrible détresse qu'il a pu rencontrer, qu'il a dû voir Mlle de Roannez, laquelle eut vingt ans cette année 1653 où Jacqueline disparut.

On aime un être; et c'est bien véritablement cet être-là qu'on aime. Mais aussi, l'on aime à aimer. L'amour qu'on a perdu vous laisse en état d'inquiétude; et, la tendresse qui vous reste, l'objet parti, on la posera peut-être sur un autre objet. Ce transport du sentiment n'est pas difficile à entendre : et ainsi va le pauvre cœur des hommes.

Avec tout son génie, et avec toute la violence de son génie, — et, qui sait? à cause de cette violence même, — Pascal avait le goût très vif d'une tendresse féminine auprès de lui : il l'a prouvé par cet immense attachement qu'il eut à Jacqueline. Gilberte? Mais Gilberte est mariée, a des enfants : puis ne retournera-t-elle pas à Clermont? Gilberte n'est pas à lui.

Peut-être a-t-il aimé Charlotte Gouffier de Roannez.

Il était lié avec le frère de cette jeune fille, Artus Gouffier, duc de Roannez. Il demeura quelque temps chez les Roannez, comme l'ami et le conseiller du jeune duc.

L'un des érudits qui assurément connaissent le mieux Port-Royal et Pascal et à qui l'on doit les précieux mémoires de Godefroi Hermant, M. Augustin Gazier, ne veut pas que Pascal ait aimé Mlle de Roannez. Je ne dis pas qu'il ait tort. Mais il suppose qu'à cette époque, et jusqu'à la conversion de cette jeune fille, Pascal ne l'a point connue, ne l'a point vue. Il considère que, dans les maisons des grands seigneurs, chaque membre de la famille avait et ses appartements et sa vie séparée. Mais Pascal est de la maison; j'ai peine à croire qu'il n'ait pas vu la sœur de son ami et qu'il ne l'ait pas vue assez familièrement.

Je ne dis pas qu'il l'ait aimée; je dis seulement qu'il a pu l'aimer. Et puis j'avoue que, les preuves de cet amour, en somme, nous ne les avons pas. A défaut de preuves, un indice? Oui, le *Discours sur les passions de l'amour*; et voyons s'il y a, dans ce discours, des pensées qui nous renseignent un peu sur cet amour.

Mais, d'abord, — en effet toute certitude ici nous échappe, — le *Discours sur les passions de l'amour* est-il de Pascal?

Depuis un bon demi-siècle, on discute à ce propos. La question de Pascal amoureux a émoustillé les pascalisants : Victor Cousin, puis Sainte-Beuve, — Sainte-Beuve encore, lui, n'était pas très sérieux, — mais Ferdinand Brunetière, M. Gazier (un janséniste!), M. Michaut, M. Lanson, M. Brunschvicg. Ceux-là ne croient pas que

Pascal ait été amoureux. Mais les partisans de Pascal amoureux s'appellent Faugère, Ernest Havet, Molinier, Ravaisson, Sully-Prudhomme, M. Boutroux, M. Faguet. Vit-on jamais, autour d'un cœur, telle réunion de personnalités éminentes et graves?... Il est vrai que Sully-Prudhomme fut, en sa jeunesse, un élégiaque. Il est vrai aussi que Ravaisson, délaissant la philosophie, passa beaucoup de temps auprès de la Vénus de Milo. Mais les autres? Et Victor Cousin brûla d'un amour rétrospectif pour Mme de Longueville. Mais les autres!...

Cousin, qui découvrit le *Discours*, l'attribua tout de go à Blaise Pascal. « Dès la première phrase, dit-il, je sentis Pascal, et ma conviction s'accrut à mesure que j'avançais... N'est-ce pas là sa manière ardente et altière, tant d'esprit et tant de passion, ce parler si fier et si grand, cet accent que je reconnaîtrais entre mille?... » Ah! Cousin n'était pas un sceptique; ou, du moins, ses écrits ne sont pas d'un sceptique. Puisque entre « mille accents » il reconnaîtrait celui de Pascal, il faut que le *Discours* soit de Pascal, ou dise pourquoi. La conviction de Cousin gagna beaucoup de pascalisants.

Elle ne gagna point Brunetière. Elle ne gagna point M. Giraud, lequel reproche à l'affirmation de Cousin son « impressionnisme ». Les arguments d'ordre « littéraire » ne lui suffisent pas. Il se souvient de tristes aventures. Celle-ci. Un éru-

dit, à la Bibliothèque nationale, remarqua, dans un recueil manuscrit, un panégyrique de saint Thomas d'Aquin, « très beau, très éloquent, tout à fait digne de Bossuet ». Or, on n'ignore guère que Bossuet a prononcé un panégyrique de saint Thomas d'Aquin. Ce panégyrique est perdu : l'érudit de la Bibliothèque nationale crut l'avoir retrouvé. Seulement, le panégyrique qu'il avait découvert est tout au long imprimé dans les œuvres d'un certain Fromentières. Cette anecdote n'est pas pour rendre M. Victor Giraud plus imprudent.

Il note aussi que, pendant près de deux siècles, le *Discours* fut inconnu complètement, que personne, « ni dans l'entourage de Pascal ni dans le milieu janséniste », n'y fait la moindre allusion. C'est assez frappant. Tout de même, que l'entourage de Pascal et que le milieu janséniste aient négligé un écrit relatif à l'amour, — non pas de Dieu, mais des femmes, — cela ne m'étonne pas beaucoup. Ces gens étaient austères à merveille. Et ils n'avaient pas un culte méticuleux pour chaque ligne que Pascal eût écrite : voir l'édition qu'ils ont donnée des *Pensées*. Les adversaires de Pascal auraient pu signaler le *Discours* : sans doute ne le connurent-ils pas, le *Discours* n'ayant pas été publié.

M. Giraud nous fait observer que tous les autres écrits de Pascal, « même ceux qui furent longtemps perdus, comme son *Abrégé de la vie de*

Jésus-Christ », sont au moins signalés par l'un des anciens fidèles de Pascal. Un abrégé de la vie de Jésus-Christ, certes! Mais un discours sur les passions de l'amour, non!.. M. Giraud nous prie encore de considérer que le *Discours* est ou serait, dans toute l'œuvre de Pascal, « seul de son espèce ». Mais que le *Discours sur les passions de l'amour* ne ressemble ni au *Mystère de Jésus,* ni aux *Pensées,* ni aux *Provinciales,* ce n'est pas surprenant. D'autre part, est-il absurde d'imaginer que Pascal, pendant la « période mondaine » de sa vie, ait écrit sur les passions de l'amour? Non, je crois. Et alors il ne devait pas écrire sur les passions de l'amour comme il a écrit sur le mystère de Jésus.

Le manuscrit qu'a découvert Cousin « attribue » à Pascal le *Discours sur les passions de l'amour*. Ce manuscrit vient du fonds de Saint-Germain-Gesvres. Cousin conclut de là que « des gens liés avec Port-Royal, qui connaissaient Pascal et sa famille », les bénédictins, attribuaient le *Discours* à Pascal.

Pas du tout! réplique M. Giraud, qui, sur ce point, a pleinement raison. Le fonds de Saint-Germain-Gesvres est composé de la riche bibliothèque que Louis Potier, cardinal de Gesvres, légua en 1736 à Saint-Germain-des-Prés. Antérieurement, ce manuscrit avait appartenu à B.-H. de Fourcy; et la mention de Pascal n'est pas due à B.-H. de Fourcy, mais à un copiste ano-

nyme qui travaillait pour lui. Les moines de Saint-Germain ne sont pour rien dans tout cela ; et Victor Cousin ne devait pas leur attribuer une opinion là-dessus.

Balthazar-Henri de Fourcy, né en 1669, fut abbé commendataire de Saint-Wandrille-en-Caux, diocèse de Rouen; il était docteur en théologie de la faculté de Paris. Il s'intéressait beaucoup aux questions théologiques. Parmi les manuscrits qui proviennent de sa bibliothèque, M. Giraud signale un *Traité de la prédestination*, par un auteur protestant, des *Mélanges sur le jansénisme,* la *Véritable tradition de l'Église sur la prédestination et la grâce,* etc. Bref, il était au moins curieux du jansénisme ; et, s'il a fait copier le *Discours sur les passions de l'amour,* on peut croire que cet écrit lui était plus précieux pour être de Pascal que pour traiter de l'amour.

Mais il existe un autre manuscrit du *Discours.* Et cet autre manuscrit n'attribue pas le *Discours* à Pascal. Cela est-il démonstratif? — Non. Le manuscrit, en effet, qui n'attribue pas le *Discours* à Pascal ne l'attribue pas non plus à un autre écrivain. Il ne dit pas, il ne donne pas à entendre que le *Discours* ne soit pas de Pascal. Il ne dit rien, voilà tout.

Ce manuscrit, M. Giraud le déclare meilleur que celui de Cousin. Alors, dit M. Giraud, « ne peut-on pas s'étonner qu'un copiste aussi consciencieux, si réellement le *Discours* était de Pas-

cal, n'en ait pas été informé et n'en ait pas fait mention » ? — Pas du tout! La singulière chose, de croire qu'un manuscrit, parce qu'il est bon, doive nécessairement donner le nom de l'auteur, si l'auteur est célèbre!... Notons que M. Giraud se demande si le *Discours* n'est pas de La Bruyère ou de Saint-Evremond. Alors, en vertu de son principe, comment pourrait-il admettre, sans étonnement, que le manuscrit n'eût pas mentionné La Bruyère ou Saint-Evremond?

Je crois que le *Discours sur les passions de l'amour* est de Pascal; et j'ai, pour le croire, deux raisons.

La première, c'est tout simplement le fait que le manuscrit de Saint-Germain-Gesvres attribue le *Discours* à Pascal. On lit, à la table des matières : « Discours sur les passions de l'amour, par M. Pascal » ; et, en tête de la copie : « Discours sur les passions de l'amour. On l'attribue à M. Pascal. » Or, je sais bien que, la plupart du temps, ces attributions que donnent les manuscrits ne valent pas grand'chose; et je n'accorderais de principe nul crédit à un copiste qui attribuerait à Pascal un discours sur la prédestination, les jésuites ou la grâce. Je me dirais : — Il a vu le sujet, qui est l'un des sujets habituels de Pascal; et il n'a pas demandé davantage pour attribuer à Pascal ce discours si bien conforme à la spécialité de cet écrivain.

Mais, ici, ce n'est pas cela. Il n'était pas natu-

rel d'attribuer à Pascal un discours relatif aux passions de l'amour. Le philologue néerlandais Cobet avait formulé, en latin, ce malin précepte de la critique verbale : *Lectio difficilior faciliori anteponenda*; « il faut préférer à la leçon plus facile la leçon plus difficile ». Oui! Car la leçon plus facile a pu venir toute seule sous la plume de ce copiste : la leçon plus difficile, ce copiste ne l'a pas inventée (pourvu qu'elle ait un sens possible et ne soit pas un évident lapsus); il a fallu que, pour l'écrire, ce copiste eût quelque motif de le faire. Pareillement, le copiste du manuscrit de Saint-Germain-Gesvres dut avoir un motif d'attribuer, contre la prime vraisemblance, à Pascal ce *Discours sur les passions de l'amour*. Il n'a pas inventé ce paradoxe; et je crois que ce paradoxe, qu'il subissait, n'est que l'exacte vérité.

Cet argument me paraîtrait décisif si, pour tout dire, il n'y avait cependant une raison facile, et comme extérieure, d'attribuer à Pascal le *Discours*. C'est que, dès le commencement du *Discours* et au premier coup d'œil, on remarque des phrases, ou des bouts de phrases, qui sont bel et bien de Pascal, des *Pensées*, et qui pouvaient être célèbres dès l'époque où le *Discours* fut copié, vers la fin du dix-septième siècle.

Exemples. Dans le *Discours* : « L'homme est né pour penser... » Dans les *Pensées* : « L'homme est visiblement fait pour penser... »

Dans le *Discours* : « Il y a deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse. » Et, dans les *Pensées*, tout un paragraphe porte ce titre : « Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. » Mais, cette différence, on prétend la trouver dans le *Discours des agréments,* de Méré : il n'en faut pas davantage pour qu'on se demande si le *Discours sur les passions de l'amour* ne serait pas de Méré. Seulement, le passage de Méré qu'on nous cite contient peut-être la première idée (et, la première, qu'en sait-on?) la première idée de cette « différence » : il ne contient pas les mots « esprit de géométrie » et « esprit de finesse », qui sont bien de Pascal et qu'on trouve dans le *Discours* et les *Pensées*.

Dans le *Discours* : « L'homme n'aime pas demeurer avec soi... » Dans les *Pensées* : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos... » Et : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre... » Et tout le développement de cette idée, si profonde et l'une des plus caractéristiques de la vision qu'a eue Pascal de la nature humaine.

Dans le *Discours* : « La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté. » Dans les *Pensées* : « Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice. »

Dans le *Discours* : « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. »

Dans les *Pensées* : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. »

Il ne serait pas difficile de citer d'autres passages où le *Discours* et les *Pensées* coïncident exactement.

Alors, dira-t-on, le copiste, ayant vu ces analogies frappantes, n'aura pas cherché plus loin et aura conclu, tout de go : — Voilà du Pascal!...

Peut-être. Mais, nous-mêmes, qu'allons-nous conclure? Car il faut pourtant expliquer, de quelque manière, ces analogies frappantes et qui, en tout état de cause, ne sont pas fortuites.

Eh! bien, on s'est avisé de croire que le *Discours* pourrait être, au bout du compte, l'œuvre d'un faussaire. Celui-là aurait essayé de donner à un discours traitant de l'amour le tour de Pascal : cela, pour compromettre Pascal et le montrer sous un aspect, disons, équivoque. Mais le *Discours* n'est pas du tout scandaleux; et rien, absolument rien, ne permet de supposer qu'on ait tiré parti de cette extravagante supercherie. Le *Discours* n'a pas été publié; il n'a, pour ainsi dire, pas été connu. Cette hypothèse porte tous les signes de l'absurdité.

Puis, on a cru que le discours était l'œuvre de quelque « Pascalin » : c'est le nom que donne Bridieu à des disciples de Pascal. Mais voilà un drôle de Pascalin, et comme une sorte de polisson parmi les Pascalins, qui s'amuse, jeu

pervers, à laïciser les pensées de Pascal et à les détourner de l'apologie chrétienne vers l'analyse des passions amoureuses. Cette hypothèse porte tous les signes de la plus involontaire plaisanterie.

On ne peut affirmer avec assurance que nul écrit soit de tel auteur, si l'auteur lui-même ne l'a, de son vivant, reconnu, signé. Là encore, on se tromperait, si l'auteur était l'un de nos geais qui se parent de la plume d'autrui. Mais aucun livre non signé n'est aussi probablement de tel auteur que le *Discours sur les passions de l'amour* est de Pascal. Le *Discours* est de lui, jusqu'à l'évidence, ou peu s'en faut. Et, dans cette discussion, je n'ai pas invoqué les arguments « littéraires » : ils seraient périlleux, tout seuls ; et ils le seraient de prime abord ; mais appuyés sur d'autres arguments où la sensibilité n'est pour rien, ils conservent quelque valeur et confirment, à mon gré, ce que j'ai dit.

Qne trouvons-nous dans le *Discours*?

D'abord, une métaphysique de l'amour ; plus exactement, une psychologie de l'amour, mais qui ne se contente pas des constatations que fait le psychologue. Elle dépasse les phénomènes qu'elle observe ; et elle en cherche les principes, au delà des apparences, dans la substance même de l'esprit : aussi l'appelais-je une métaphysique, en abusant un peu du mot, pour indiquer le caractère théorique de la synthèse.

L'homme « est né pour penser » ; mais les pensées pures le fatiguent. L'homme ne peut pas demeurer en lui-même; il faut qu'il sorte de lui-même pour échapper à cet ennui qui, chez lui, le tourmente. Il fait en lui, quand il sort de lui-même, un « grand vide » : alors, il cherche de quoi remplir ce grand vide. Il a le cœur « trop vaste » : et il cherche de quoi remplir ce cœur. C'est la spontanéité première de l'amour.

Admirable idée! et du même ordre que, dans les *Pensées,* la théorie du divertissement.

Ainsi, l'amour n'est pas une aventure, un accident, une fatalité, une fantaisie. Il dérive logiquement de la constitution de nos âmes : « nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs ». Et il n'est pas un épisode dans la vie. De par l'impossibilité où nous sommes de rester en nous-mêmes, nous avons une « place à remplir dans nos cœurs » : et elle se remplit. C'est l'amour; et, sous d'autres noms, c'est toujours l'amour : « Dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela. »

En d'autres termes, toutes nos passions les plus variées sont les formes différentes de l'amour; et tout le zèle que nous mettons à toutes choses n'est qu'un zèle d'amour, diversement déguisé, qui se réalise de maintes façons.

Il me semble qu'ici Pascal a fait un retour sur

lui-même, qu'il a examiné sa jeunesse, mathématicienne et religieuse, et qu'il s'est senti pareil dans les mathématiques et la religion, naguère, et dans l'amour maintenant. Mathématiques et religion, qui sont les choses d'où l'on a séparé l'amour, l'ont enchanté : elles emplissaient le vide qu'il laissait en son âme, quand (cédant à cet instinct des âmes) il s'en absentait. La religion avec son idéal de sainteté, les mathématiques avec leur idéal d'ambition, étaient pour lui des procédés de divertissement.

Toute la philosophie humaine de Pascal réside dans la théorie psychologique du divertissement, comme la philosophie de La Rochefoucauld réside dans la théorie de l'amour-propre, ou de l'égoïsme. Chronologiquement, la philosophie de Pascal précède la philosophie de La Rochefoucauld; en logique, elle vient après : elle la suppose et la corrige. Voici ce qu'elle dit, à peu près. L'égoïsme, oui : et si l'homme pouvait demeurer en lui-même, tout irait bien. Mais il ne le peut : l'égoïsme n'est pas satisfait. Il y a, dans l'âme des hommes, cette tendance, l'amour-propre, l'amour de soi. Et, dans l'âme des hommes, il y a aussi une autre tendance, meurtrière de celle-là : et c'est l'amour. Plutôt, ces deux tendances n'en sont qu'une : et c'est l'amour de soi qui se « divertit » et qui prend le change et qui s'annihile ou bien qui se transforme dans l'amour, négation de lui dans laquelle il triomphe.

Cet essentiel malaise des âmes, cet instinct de l'individualité meurtrière de soi, Pascal l'a étudiée avec génie. Je ne sais si l'on a jamais plongé si loin dans l'intime secret de la vérité subconsciente. Pascal a découvert les forces primitives de l'esprit; et il a connu le mode de leur activité, leur instinct : il a créé la dynamique de l'esprit. Auprès de lui, La Rochefoucauld a l'air de décrire seulement les aspects du dehors. Et cette vue de Pascal, si pénétrante, si extraordinaire, le *Discours* la possède. Cependant, il y a des critiques pour ne pas savoir si le *Discours* ne serait pas « un jeu d'esprit », une « gageure de salon » !...

L'impossibilité de jamais demeurer en soi, le besoin du divertissement, Pascal dans les *Pensées* le considérera comme l'un des signes les plus évidents de notre faiblesse et de notre misère. Il y a déjà, si l'on y songe, quelque chose de cette opinion dans le *Discours*. Mais alors tout le pessimisme de la doctrine est emporté par une joie superbe de l'esprit : cette joie, c'est l'amour.

Tout le *Discours*, cette grande allégresse l'anime; et son mouvement, par endroits, va jusqu'à un lyrisme de ton qui n'est pas habituel aux écrivains de cette époque. Pour ne pas s'en être aperçu, comment donc a-t-on lu ce *Discours*?

En un temps où l'on avait encore l'art et le soin de ne pas prodiguer les mots, et de garder dans son langage une modeste retenue, et de

donner à entendre ce qu'on éprouve plutôt que de l'exhiber avec un gros tumulte verbal, quelle signification saisissante à ces phrases : « Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là... » Et puis : « L'on demande s'il faut aimer. Cela ne se doit pas demander; on le doit sentir. » Et puis : « L'homme est né pour le plaisir; il le sent, il n'en faut pas d'autre preuve. » Et puis : « Un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive! » Et puis : « Quand nous aimons, nous paraissons à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant; ainsi nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit. » Et puis : « Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent; c'est d'un amour violent que je parle : il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais, quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux. »

Voilà des paroles d'amour; et, si je ne me trompe, voilà des paroles d'amoureux. L'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* ne dissimule pas son moi. Et, s'il est philosophe, s'il a l'esprit fait de telle sorte que le sentiment lui-

même s'y transfigure en idées, du moins les idées gardent-elles, dans son écrit, l'élan que le sentiment leur a donné. Et, pour qu'on n'ignore pas qu'il sait de par lui ce qu'il énonce, l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* dit : « L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis. » L'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* a fait réflexion sur lui-même ; et l'entrain du *Discours* est celui-là qui exaltait Pascal, un peu de temps, vers 1653.

Voilà un Pascal bien changé ? Certes ! Et, si nous venons de lire la lettre consolative, ce n'est pas seulement l'humeur de l'écrivain qui a changé, passant du chagrin d'hier au bonheur nouveau : ce qui a changé encore, c'est l'ensemble de ses idées. Hier, il rapportait à la volonté divine tout l'émoi que suscitent nos mortelles tribulations et il tournait vers Dieu la vie. Maintenant, toutes choses sont tournées vers la vie. Et il fuyait la vie, il la fuyait en Dieu ; maintenant, il se complaît dans la vie. Il choisit une vie d'amour et d'ambition ; il dit que l'homme est né pour le plaisir ; il demande, pour sa grande âme, une inondation de passion qui l'ébranle et la remplisse.

Quel est-il devenu ? Un impie ? Non.

A la vérité, ce n'est plus en fonction de la foi

qu'il ordonne tout le détail de son existence. Mais comme, premièrement, à la façon des positivistes, il séparait les deux domaines de la science et de la croyance, je me figure qu'à l'époque de sa mondanité, il sépare sa vie mondaine et sa religion. C'est de quoi nous le verrons bientôt se convertir.

Il conserve la foi; et, là-dessus, il n'aura point à se convertir. Le principe de sa philosophie religieuse, — malaise de l'âme seule et son besoin de divertissement, — ce principe est dans l'amoureux *Discours*.

Mais, au temps du *Discours*, Pascal a trouvé ce divertissement, l'amour. De là, son allégresse. La trouvaille le ravit, le libère; et les phrases que j'ai citées sont le chant de sa libération. Il écrit, après avoir noté que l'amour des femmes contente l'homme : « La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes que nous trouvons cela tout disposé; il ne faut point d'art ni d'étude... » Il célèbre le plaisir d'avoir enfin répudié les livres, la méditation, l'attirail de la science et de la théologie... « Il semble que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne peut le dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées qui ne le voient pas. » Ces derniers mots sont les plus significatifs. Il se souvient du temps où il brouillait et méprisait, comme il dit, ses idées au lieu

de se fier aux certitudes spontanées et faciles qui maintenant lui éclairent tout le mystère; et il a pitié de son erreur, il la dédaigne.

C'est l'époque où Pascal, à trente ans, est l'ami d'Artus Gouffier, duc de Roannez, l'ami de l'intelligent Méré, voire l'ami de ce Miton qui ne vaut pas grand'chose. Il a des projets d'industrie, de fortune et de gloire. Il fait, dans les salons élégants, des démonstrations de la machine à calculer. Il envoie la machine à la reine de Suède, avec une orgueilleuse lettre où il compare ces deux souverainetés, celle du savant et celle des rois. Il voyage; il accompagne le duc de Roannez dans son gouvernement du Poitou. Il joue; et son *Traité du triangle arithmétique*, son *Traité des ordres numériques* sont les œuvres d'un grand mathématicien qui, en outre, est un joueur expert et cherche des combinaisons profitables.

Ses amours? Eh! bien, nous ne les connaissons pas à merveille. Cependant, il y a deux petits documents; et les voici. Dans un château de Fontenay-le-Comte, près de Poitiers, on a trouvé, collés au dos de deux tableaux, des vers qui sont peut-être de Pascal, des vers badins, un peu galants, galants à peine. Puis, dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne,* Fléchier parle d'une dame qui était « la Sapho du pays » : une poétesse. Et il ajoute : « M. Pascal, qui s'est depuis acquis tant de réputation, et un autre savant étaient continuellement auprès de cette

belle savante. » On peut se demander si ce n'est pas à elle que pensait l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* quand il notait que parfois les dames ont de la compassion et qu'alors on est joliment heureux. On peut se le demander; il est plus difficile de répondre. Et il pensera peut-être à cette dame encore, plus tard, quand il se plaindra des « horribles attaches » qui le tenaient dans le monde. Peut-être; et je n'en sais rien.

Mais Charlotte Gouffier de Roannez? La dissipation de Pascal ne passe-t-elle pas loin de cette jeune fille? On le dirait! Pourtant, il y a dans le *Discours sur les passions de l'amour* plus d'une phrase qu'il est permis de rapporter à elle sans folie et surtout avec beaucoup d'incertitude. On a voulu principalement faire état de ce passage : « L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche le plus souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins l'on va quelquefois bien au-dessus, et l'on sent le feu s'agrandir, quoique l'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé. Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. » Assurément, tout cela peut avoir trait à l'amour qu'eût éprouvé Pascal pour Mlle de Roannez. Et les ennemis de cette hypothèse prétendent qu'elle

est ridicule, Pascal ne devant pas croire jamais qu'il épouserait une fille de si haute noblesse. Sans doute! Mais il ne parle pas d'épouser son amour. Il parle d'un amour qui ne doit pas, qui ne saurait se déclarer. Il n'a pas choisi raisonnablement son amour : « On ne délibère pas là-dessus, on y est porté. » Il écrit : « Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses épines, mais aussi a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment?... Ainsi l'on est heureux... » Il écrit : « En amour, un silence vaut mieux qu'un langage... » Il écrit : « Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant (d'aimer) et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire; l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin la dernière (la crainte) devient victorieuse de l'autre. » Et tout cela peut fort bien se rapporter à un amour très vif et très pur, très timide et ardent, qu'eût, en silence, éprouvé Pascal pour Mlle de Roannez.

Pour l'affirmer ou seulement pour le conjecturer avec un peu d'assurance, il ne manque, après tout, qu'une preuve!... Mais il manque, à vrai dire, le moindre petit commencement d'une preuve. Et c'est dommage!

Charlotte de Roannez avait vingt ans. Voilà tout ce que nous savons d'elle; et ce n'est rien pour démontrer que l'ait aimée Pascal, ou non.

Car on objecte que les phrases du *Discours*, avec le respect, la « vénération », semblent indiquer une personne moins jeune. Mais je n'en suis pas du tout frappé. Je n'en sais rien. Je crois que l'hypothèse de cet amour est un peu arbitraire, infiniment fragile, assez jolie; elle ne me paraît pas choquante le moins du monde, à cause de l'extrême déférence que Pascal a observée envers cet amour.

Du reste, cet amour n'est pas, à mon avis, le seul dont il y ait trace dans le *Discours*. Je crois que l'allusion aux dames compatissantes et qui rendent heúreux l'objet de leur compassion signale une autre ou d'autres aventures, qui allèrent à leur achèvement. Mais l'amour silencieux et inspiré par une personne d'inégale condition a succédé aux souvenirs : c'est lui qui, présentement, occupe l'esprit et le cœur de Pascal. Qui l'inspira? Je ne vois aucune raison de dire que ce ne fut pas Charlotte de Roannez; aucune raison de dire que ce fut elle.



Cette période « mondaine » est assez courte, dans la vie de Pascal. Le 8 décembre 1654, Jacqueline écrivait à sa sœur Gilberte que leur frère avait, « depuis plus d'un an », le mépris du monde, un « grand mépris » et « un insuppor-

table dégoût de toutes les personnes qui en sont » ; un si grand mépris et un tel dégoût que son « humeur bouillante » , dit Jacqueline, l'eût porté à « de grands excès » . Toutefois, et Jacqueline en tirait bon augure, il usait de modération. Sa santé, toujours mauvaise, empirait encore.

Ce grand mépris du monde et cet insupportable dégoût, c'est le besoin du « divertissement » , après que le divertissement de l'amour, si plaisant d'abord, essayé avec entrain, n'a pas réussi. Et c'est, en fin de compte, l'ennui.

Ce mot d'ennui, je l'emprunte au vocabulaire de Chateaubriand; et n'ai-je pas l'air de l'antidater? Sans doute; et ce n'est pas pour mener loin le parallèle de ces deux hommes très différents, Pascal et Chateaubriand : mais il y a pourtant quelque analogie entre l'ennui de l'un et l'ennui de l'autre. Ces deux ennuis n'ont pas tourné de même; et cependant ils se ressemblent : ces deux natures « bouillantes » ne peuvent pas rester en elles-mêmes et il leur faut, pour sortir d'elles-mêmes, une occasion qu'elles cherchent passionnément, la gloire ou la religion, l'art ou l'amour. Pascal et Chateaubriand, l'un et l'autre, ont essayé ces quatre divertissements, dissemblables et qui, malgré leurs dissemblances, tentaient en eux un pareil désir, le désir de ne pas demeurer en soi. C'est la spontanéité vive de leur intelligence et de leur sensibilité.

Puis Chateaubriand et Pascal, en quête du

repos hors de chez soi, ne suivirent pas un pareil chemin. Chateaubriand s'établit dans l'amour, l'art et la gloire; Pascal, dans la religion.

Et, si je mets en parallèle ces quatre objets, ce n'est pas que j'oublie les particularités divines de l'un d'eux. Mais, réservant la grâce dont Pascal fut touché, j'observe dans sa conversion religieuse un « devenir » humain, que seul atteint l'analyse et qui est celui que j'indique.

Plus frivole, Chateaubriand, après avoir méprisé la vanité universelle, trouvait encore à se divertir au moyen des vanités les plus charmantes. Plus violent et plus ardemment désespéré, plus sincère en son désespoir, Pascal n'avait plus aucun refuge parmi nulles vanités.

Il se rendit « à la conduite » de M. Singlin; Jacqueline s'attendit que ce fût « dans une soumission d'enfant ». D'ailleurs, il résista durant des mois : il y avait en lui de la rébellion qui ne cédait pas. M. Singlin le conseillait; et aussi Jacqueline. Pascal faisait de longues visites à la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie. Il s'ouvrait à elle; et elle avait pitié de lui. Il racontait comme il souffrait, comme le monde le possédait encore, et comme sa conscience le tourmentait. Il disait comme il était « dans un grand abandonnement du côté de Dieu » et qu'en dépit de tout il apercevait les grâces que Dieu lui faisait. Jacqueline l'écoutait, avec surprise et avec joie. Elle suivait, de jour en jour, son changement vers

Dieu, son approche et sa venue. Et il fut là. Il eut, à Port-Royal-des-Champs, une cellule. De primes à complies, il était assidu aux offices. Toute son « humeur bouillante » passait en prières et en méditations. Il s'étonnait d'avoir vécu dans « l'usage délicieux et criminel du monde » : il se livrait au saint « divertissement » du repentir et de la certitude.

*
* *

En 1656, un très bon prêtre, M. Le Roi de la Poterie, parent de la mère Angélique, donna aux religieuses de Port-Royal une épine de la Sainte Couronne. Les sœurs de Paris la reçurent avec grande révérence, la placèrent au chœur de leur chapelle et l'adorèrent l'une après l'autre. Puis ce fut le tour des pensionnaires. La maîtresse qui les conduisait, de peur qu'elles ne fissent tomber le reliquaire, le leur tendait. Parmi les pensionnaires, il y avait une petite fille qu'on appelait Margot tout simplement, et qui était la fille des Perier, la nièce de Pascal. Elle avait un ulcère lacrymal si terrible qu'il lui rongeait l'os du nez. La maîtresse dit à Margot Perier : « Ma fille, priez pour votre œil. » Et, après la cérémonie, Margot Perier dit à une de ses petites sœurs : « Je pense que je suis guérie. » On l'examina : on ne pouvait plus, dit la mère Angélique, recon-

naître auquel de ses yeux avait été le mal. C'est le miracle de la Sainte Épine.

Or, en cette année 1656, Pascal mettait au service de Port-Royal sa dévotion parfaite et son esprit que le monde avait à merveille aiguisé : il écrivait les *Provinciales*, où il y a de Dieu et du monde, dans un mélange unique et prodigieux.

En cette année 1656, Charlotte Gouffier de Roannez était « fort du monde ». Elle avait vingt-trois ans; et on pensait la marier. La courtisait un marquis d'Alluye, fils aîné du vieux marquis de Sourdis. Un beau parti. Peut-être, dit le chanoine Hermant, cette jeune fille avait-elle eu parfois des pensées vagues et passagères de se faire religieuse : et il me semble légitime de deviner ici, ou d'y soupçonner, l'influence de Pascal. Pascal avait converti le duc de Roannez, frère de cette jeune fille : fût-ce indirectement, et par l'intermédiaire de ce frère, il put agir, et le fit sans doute, sur les pensées de la jeune fille. Mais il s'était éloigné d'elle et de son entourage; il vivait dans la retraite. Et Charlotte de Roannez était donc « fort du monde ».

Le miracle de la Sainte Épine attirait une grande affluence à Port-Royal. Mme de Boissy et sa fille allèrent à Port-Royal, et d'autant plus que Charlotte de Boissy de Roannez avait mal aux yeux. Elles adorèrent la Sainte Épine et s'en revinrent. Charlotte n'avait pas les yeux guéris ou le cœur transformé.

...

Elles retournèrent à Port-Royal le 4 août, qui est le jour de Saint-Dominique. Et, en partant, Mlle de Roannez ne pensait pas à Dieu ni à la vie de religion. Mais, un peu plus tard et vers le milieu du chemin, elle sentit que son cœur s'élevait à Dieu ; et elle faisait tout bas une prière un peu étonnée, tremblante, à propos de laquelle il sied de sourire avec attendrissement. Craintive et se méfiant d'elle, déjà pieuse et ne le sachant pas, frissonnante au bord du monde qu'elle quittait sans être sûre de le quitter, elle disait : « Mon Dieu ! si vous vouliez me toucher le cœur pour me faire religieuse et ne servir que vous, j'en serais ravie. Mais donnez-moi, mon Dieu, une grâce si forte que je ne puisse résister et qu'elle m'emporte en religion. Car il m'en faut une comme celle-là : autrement, le monde me retiendra toujours !... »

Nous ne connaissions pas cette jeune fille ; et voici que nous la connaissons : elle est charmante. Elle vient de se révéler, soudainement, à la minute ensemble incertaine et décisive où sa destinée lui a fait un signe : et elle a répondu, avec des mots à enchanter les anges dans le ciel. Les seules paroles que nous ayons d'elle sont une prière, où le monde est bien fort encore, où elle a peur de sa faiblesse et où l'on sent l'énergie de la grâce divine parmi les mouvements d'une grâce humaine.

Mlle de Roannez, à Port-Royal où elle arriva

tout inquiète, baisa le reliquaire de la Sainte Epine; et aussitôt un grand désir la prit de quitter le monde à jamais et d'être, à Port-Royal, une religieuse.

Il fallut d'abord s'en retourner : que le chemin de son retour lui fut amer!... Le monde ne s'était-il pas fané derrière elle?... Puis il fallut qu'elle obtînt le consentement de sa mère et de son frère. A peine leur eut-elle confié ses projets, ils l'emmenèrent en Poitou. Elle eut à surmonter les mêmes obstacles que, naguère, Jacqueline. Mais, tout de go, elle refusa M. d'Alluye et, généralement, le mariage.

Quant elle fut en Poitou, Pascal lui écrivit. Et l'on a ces lettres de Pascal, au nombre de neuf, très longues et qui sont, dans l'œuvre de Pascal, admirables et délicieuses. Il suffit de les lire pour ne douter aucunement que Pascal fût lié depuis longtemps avec Mlle de Roannez : le ton l'indique, le ton cérémonieux et tendre, — cérémonieux, certes, selon l'usage qu'on avait alors le goût d'observer; — et tendre tout de même, on le verra, jusque dans le précepte religieux et la mystique leçon; tendre, infiniment tendre, jusque dans la sévérité dogmatique.

Il lui dit : « Votre lettre m'a donné une extrême joie. Je vous avoue que je commençais à craindre, ou au moins à m'étonner... » Ce jour-là, il lisait un chapitre de saint Marc; et il pensait à elle, à lui écrire de ce chapitre de saint

Marc. Il l'objurgue de quitter le monde; et il n'a pas les précautions lentes de la mère Agnès ou de M. Singlin : car on ne doit pas « examiner si on a la vocation de sortir du monde, mais seulement si on a la vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée »... Ce chapitre de l'évangile, il voudrait le lire avec elle tout entier... Ah! il sait bien qu'on ne se détache pas sans douleur : quand on suit volontiers celui qui vous entraîne, on ne sent plus son lien; « mais, quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien; le lien s'étend et endure toute la violence; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort ». S'il a pitié d'elle, cependant il faut qu'il la brutalise.

Un peu plus tard, il lui écrit : « Je ne crains plus rien pour vous, Dieu merci, et j'ai une espérance admirable. » Comme il subit fortement toutes les péripéties du renoncement qu'elle a tant de peine à consentir!

Il y eut, entre elle et lui, des lettres perdues. Et Pascal voudrait savoir qu'elle a pris cet incident comme il faut. « Il est temps de commencer à juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu et non par la nôtre... Si vous avez eu ces sentiments, j'en serai bien content!... » La lettre de Pascal est gaie et comme animée d'une sorte de badinage aimable qui

adoucit les rigueurs de la spiritualité. Mlle de Roannez s'est plainte de ce que Pascal, écrivant au duc de Roannez, n'eût rien dit pour elle... « Je ne vous sépare point, vous deux, et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. Vous voyez bien que mes autres lettres, et encore celle-ci, vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrais être infaillible dans mes jugements : vous me seriez pas mal, si cela était! » Et, quelques jours après : « Je commence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait; et néanmoins je vous avoue qu'elle [m'] est toujours nouvelle, comme elle est toujours nouvelle en effet. » Il y a, dans tous ces mots et dans le tour des phrases, la familiarité d'un maître qui gouverne une conscience; et il la gouverne sans faiblesse, mais avec quelle attentive prédilection! N'éprouve-t-il pas un secret plaisir — secret et qui se voit pourtant — à pouvoir être désormais si familier, maintenant qu'il a, vis-à-vis d'elle, cette lointaine autorité que Dieu lui donne? Car il est loin, vers Dieu. Mais, pour que soit, à son cœur, plus suave en même temps qu'il sera moins périlleux, son zèle, il se souvient du monde; et il écrit : « On ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, le dénûment et le rebut des hommes que dans les délices de péché... » Il suffit de ces mots

pour qu'on sente combien ce cœur est tendre.

Les écrivains qui ont inventé les amours de Pascal et de Mlle de Roannez abusent de ces lettres et nous font un Pascal très romantique, jaloux et qui, n'ayant pu conquérir la femme qu'il aimait, l'arrache au monde et la consacre à Dieu. J'ai horreur de cette hypothèse inconvenante et que rien ne confirme.

Seulement, et bien que sans preuve qui impose une évidence nette, si nous assemblons avec timidité, avec sagesse, les détails de sentiment que nous avons cru apercevoir dans le *Discours* et dans ces lettres de Pascal, nous pouvons sans imprudence excessive et, en tout cas, sans grossièreté offensante, imaginer ceci. Pascal, au temps de sa vie mondaine et quand il habitait l'hôtel de Roannez, aurait aimé en parfait silence, en pureté parfaite et en parfaite déférence, cette jeune fille d'une condition qui ne lui permettait pas de prétendre à l'épouser. Dans le *Discours sur les passions de l'amour*, il n'est pas question d'elle uniquement; mais il serait question d'elle aussi : elle aurait inspiré, après les autres amours, plus violentes, cet amour qui s'amuse de ses délicatesses, de ses ferveurs cachées, de ses chimères que la raison domine. Et puis Pascal s'est converti ; et puis, plus tard, la jeune fille aussi tourne vers Dieu. L'ancien amour est devenu cette amitié sainte, où subsiste le souvenir que rien ne tache.

Pascal, cette année 1656, est tout à la composition des *Provinciales,* où il y a l'esprit de Dieu et l'esprit du monde.

Pascal est plus occupé que jamais; et il note, une fois, qu'il a « peu de temps ». Mais il pense à une âme qu'il a aimée et de laquelle il pourrait dire, comme naguère Jacqueline de Gilberte : « Dieu sait que j'aime plus ma sœur que je ne faisais lorsque nous étions tous deux du monde... » Il pense à une âme en qui germent les ferments de religion qu'il y a lui-même peut-être mis. Et, pour aider cette âme à se dégager, à venir dans le port de tout repos et de toute joie, il dépensera toute son activité persuasive, heureux de parler enfin, « content » comme il le dit, — et content d'aimer en Dieu, avec toute la liberté enfin permise, l'être qu'il n'osait point aimer : — son amour, que le monde lui ôtait, Dieu le lui donne!...

Non, Mlle de Roannez, qui a reçu ces lettres de Pascal, ne lui était pas indifférente.

Les Roannez revinrent à Paris, au commencement de l'année 1657. Mlle de Roannez indiqua son ferme propos d'entrer bientôt en religion; et son frère lui imposa (comme jadis Pascal à Jacqueline) un délai; et sa mère (comme avait jadis fait M. Pascal le père) donna ordre à un petit laquais adroit et fidèle de ne pas la perdre de vue.

Mais, un jour, Mme de Boissy, le duc et

Mlle de Roannez allèrent à l'église Saint-Merry, leur paroisse, entendre le sermon. Mlle de Roannez s'éloigna censément pour dire une prière dans la chapelle du Saint-Sacrement. Une personne de piété, Mlle Vallée, l'attendait à la porte de l'église, avec un carrosse. Elle choisit un moment où on négligeait de l'épier; elle se leva de sa place; elle se sauva et s'enferma dans le couvent de Port-Royal.

C'est ainsi que Mlle de Roannez devint sœur Charlotte de la Passion. Et, les premiers jours, la toile des chemises, qui était dure, lui meurtrissait les bras et les épaules.

Mme de Boissy et le duc de Roannez vinrent à Port-Royal la demander : mais elle refusa de les accompagner. Mme de Boissy, alors, se retira au couvent de Malnoue, près de Paris, où elle avait une sœur abbesse. Et elle eût probablement laissé tranquille sœur Charlotte de la Passion. Les ennemis de Port-Royal l'excitèrent différemment. Ils répandirent le bruit que cette jeune fille était entrée au couvent contre son gré, que les religieuses l'avaient ravie à sa famille; et, par l'entremise du P. Annat, ils obtinrent contre elle une lettre de cachet.

L'exempt se présenta. Mais la lettre de cachet portait que Mlle de Roannez fût remise aux mains de sa mère. Mme de Boissy n'étant pas là, Mlle de Roannez, habile et en pleine bataille, excipa de ce vice de forme : et l'exempt fut éconduit.

Dans cette résistance si décidée qu'elle fait, à la porte de son couvent, sœur Charlotte de la Passion a certainement derrière elle, pour la conseiller, tout Port-Royal. Mais elle résiste; et quelle n'est pas sa résolution ferme, auprès de l'indécision de la précédente année! Ces vocations religieuses ne sont pas seulement le dégoût du monde; elles ne sont pas seulement négatives : il y a en elles un élément positif et qu'il faut appeler la grâce plutôt que d'en méconnaître la qualité singulière.

Pour empêcher l'entrée de Mlle de Roannez à Port-Royal, maintes initiatives se coalisèrent; et Mme de Boissy ne fut pas la plus remuante. Mais on lança contre elle sa tante l'abbesse de Notre-Dame de Soissons et une sœur qu'elle avait, religieuse au couvent de Soissons. Mlle de Roannez ne céda point aux remontrances. On a des lettres d'elle, lettres douces, déférantes et obstinées. Elle ne se fâche point; elle marque sa volonté; elle plaide, avec une vivacité ingénieuse, la cause de son salut. A sa tante l'abbesse et à sa mère, elle affirme et elle répète que sa conversion n'est due « à aucune personne au monde qui lui en ait donné les premiers mouvements », mais « à la pure miséricorde de Dieu ». Telle est, à ce propos, son insistance que, sans mettre en doute la bonne foi de sœur Charlotte de la Passion, nous devinons qu'elle répond à un reproche qui, au-delà d'elle, vise le maître de sa conscience : et

n'est-ce point Pascal? C'est à lui qu'en voulaient (et naturellement), à cette époque des *Provinciales,* les jésuites, lesquels menaient toute l'affaire. Nous savons qu'une partie de la correspondance échangée par Mlle de Roannez et Pascal avait été perdue, et non pas (comme il arrive) pour tout le monde. Pascal, dès le mois de décembre 1656, prévoyait « bien des peines » et, disait-il, pour lui. Je crois que toute la machination qui fut organisée contre la sœur Charlotte de la Passion était dirigée contre Pascal, et que la sœur Charlotte le comprit à merveille, et qu'elle en eut un grand chagrin, et que c'est à cause de ce chagrin qu'elle prétendit n'avoir subi nulle influence, hors celle de Dieu miséricordieux.

Toujours est-il qu'au mois de novembre l'exempt royal, qui était déjà venu au mois de juillet, se présenta de nouveau, avec une lettre de cachet, cette fois, en bonne et due forme. Il n'y avait qu'à céder. Ce fut un enlèvement, par ordre du roi. Sœur Charlotte de la Passion quitta le monastère; et il nous est facile d'imaginer son déplaisir.

Auprès de sa mère un peu sotte et sans doute affectueuse, mais elle séparée de sa mère autant que de tout le monde, elle vécut en religieuse. Ainsi Jacqueline, autrefois.

Pascal ne l'abandonna point. Comme il avait été pour quelque chose dans sa vocation et peut-être aussi pour quelque chose dans les tribula-

tions récentes de sa destinée, il continua de lui écrire, et probablement de la voir, et en tout cas de la diriger. Nous avons, pour le savoir, cette courte phrase du *Recueil d'Utrecht* : « Tant que M. Pascal vécut, il lui fut d'un grand secours par la confiance qu'elle avait en lui. »

Mais la santé de Pascal déclinait. Puis, en l'année 1661, mourut « la personne qu'il aimait le plus », sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie.

Quand il apprit cette mort, il dit seulement : « Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir! » Puis, l'année suivante, le dix-neuvième d'août, à une heure du matin, comme il avait trente-neuf ans et deux mois, il mourut. Il venait de dire : « Que Dieu ne m'abandonne jamais! » Ce furent ses derniers mots.

Mlle de Roannez alors était à jamais seule dans la vie. Elle conserva, autant qu'elle le put, des relations avec Port-Royal. Même, en 1664, pour s'être mêlée des affaires de cette maison persécutée, un ordre du roi l'exila en Poitou. Son frère obtint qu'elle fût pardonnée, étant malade.

Ensuite, que se passa-t-il? Les événements, nous les connaissons. Ce qui nous échappe à demi, c'est l'âme tourmentée qui, lassitude ou futilité nouvelle, se prêta aux événements. L'année 1667, elle épousa M. de La Feuillade, qui avait, dans les armées du roi, le grade de lieutenant général. Moyennant 400 000 livres, M. de La Feuillade achetait au duc Artus de Roannez

son duché. Le duc de Roannez allait ainsi payer les dettes de sa famille et, sans entrer dans les ordres, porter « une manière d'habit religieux », se cacher et mourir dans la dévotion. Ce La Feuillade est le célèbre flagorneur du roi; il fit une belle carrière et laissa la renommée d'un imbécile.

Or, avant de quitter Port-Royal, sœur Charlotte de la Passion avait solennellement fait vœu de chasteté. Pendant les premières années de son retour au monde, elle exigea qu'on ne lui parlât point de mariage. Le curé de Saint-Merry l'interrogea : elle répondit qu'elle avait réellement fait ce vœu en toute connaissance et liberté, de sorte que nulle puissance ecclésiastique n'avait l'autorité de l'en remettre. Et puis, dit Saint-Simon, « le temps et les manèges la changèrent » ; elle vint à souhaiter de s'affranchir, elle consulta et obtint de Rome une dispense pour se marier... « Mon Dieu, donnez-moi une grâce si forte que je n'y puisse résister... Il m'en faut une comme celle-là : autrement, le monde me retiendra toujours!... » Se souvint-elle de sa prière ancienne? et accusa-t-elle la grâce de n'avoir pas été assez forte?

Pauvre petite, à l'âme incertaine! Et, pour guinder à la sainteté une telle âme, si mobile, ne fallait-il pas le soutien d'une énergie amicale et voisine?... Quand Pascal fut mort, qui était l'énergie de son âme, tout alla, pour elle, à vau-l'eau.

Elle épousa M. de La Feuillade. Mais, peu de temps après, elle fut assaillie de scrupules : ses vœux, qu'elle avait rompus, la torturèrent de remords. On se montra, dans le monde, narquois sans doute et méprisant; à Port-Royal, extrêmement dur. M. Arnauld, qui n'était pas impitoyable mais qui avait une idée rigoureuse des engagements qu'on a pris envers Dieu, écrivait à Mme Perier : « La fainéantise, l'amour des ajustements, le désir d'être flattée, l'attache des compagnies qu'elle avait reconnues elle-même lui être dangereuses l'ont précipitée dans cet état... » Quel état? Le scandale, disait M. Arnauld. Le chanoine Hermant, plus indulgent, se contente de dire « que l'air du monde est contagieux et qu'une tendre piété est une plante bien faible quand elle cesse d'être arrosée par de saintes instructions et affermie par la conduite de personnes plus fortes et plus avancées dans la vertu ».

Mais il sembla que Dieu était du parti de Port-Royal et châtiait sa créature infidèle. Le premier enfant de Mme de La Feuillade mourut devant qu'on pût lui donner le baptême; le second fut un fils « tout contrefait par les jambes » ; la troisième, une fille qui demeura naine jusqu'à sa douzième année, sans croître du tout, et qui mourut de mort subite à dix-neuf ans; le quatrième, M. le duc de La Feuillade, qui vécut, et vécut fort mal.

Mme de La Feuillade eut à endurer des maladies extraordinaires et à subir des opérations affreuses. Elle disait : « Je suis heureuse de ce que Dieu m'envoie à souffrir; cela me fait espérer qu'il veut recevoir ma pénitence! » Quand les chirurgiens la martyrisaient, ils lui trouvaient un air de jubilation.

Elle avait un cancer au sein, de sorte que, jusqu'au dernier jour, on la taillada et coupa. Le 13 février 1683, une femme à son service lui annonça qu'elle était perdue sans ressource. Elle commanda qu'on ôtât de sa chambre les ornements et les tableaux, qu'on jetât au feu son portrait ; elle voulut que sa chambre fût une cellule. Quand vint le curé de sa paroisse, elle le supplia de l'appeler : « Ma sœur! » Mais il le lui refusa. Elle léguait à Port-Royal 3 000 livres pour qu'on y entretînt une sœur converse, laquelle tiendrait la place qu'elle avait vouée et prierait à son intention. Puis elle demanda que son cœur fût porté à Port-Royal-des-Champs. Mais on le lui refusa. Elle fit couper ses cheveux et commanda qu'on les brûlât incontinent, de sorte qu'ils ne servissent pas au péché après sa mort. Et enfin Dieu permit qu'elle mourût.

C'est à peu près tout ce que nous savons de Charlotte Gouffier de Roannez, que Pascal a peut-être aimée. Et, afin que règne un dernier mystère sur elle et sa destinée, nous ignorons le visage qu'elle avait et la beauté qu'elle a maudite.

MADEMOISELLE MAGDELON

C'est l'histoire d'une petite fille de quatorze ans, qui avait l'âme d'un héros; c'est une histoire étonnante et vraie, qu'on avait oubliée et qu'a retrouvée, dans les archives coloniales de la collection Moreau de Saint-Méry, le comte Marc de Germiny.

En 1696, M. de Frontenac était gouverneur général de la Nouvelle-France. Il gouvernait magnifiquement et avait les allures d'un vice-roi du grand roi. Dans la seconde quinzaine du mois d'octobre, à Québec, il convoqua ses lieutenants Callières et Vaudreuil, et les commandants des forts distants de moins de quatre-vingts lieues, afin de tenir conseil.

L'un des forts distants de moins de quatre-vingts lieues était le fort de Verchères, à huit lieues de Montréal, en pleine brousse, non loin des Iroquois. Or, Mme de Verchères, au mois d'octobre, était à Montréal. Le capitaine de Verchères, qui avait construit le fort et qui le commandait, se rendit à la convocation de M. de Frontenac. Seule restait, avec la garnison et avec

ses deux frères, âgés de quelque douze ans, la petite Marie-Magdeleine de Verchères, qu'on appelait mademoiselle Magdelon.

La garnison, peu disciplinée, profita de l'absence du chef et quitta le fort, pour aller, dans les environs, à la chasse. On avait récemment conclu avec les Iroquois une trêve; et l'on avait l'imprudence de s'y fier. Deux soldats, sous le nom de sentinelles, gardaient le fort; et voilà tout.

Or, le 22 octobre, dans la matinée, mademoiselle Magdelon se promenait; et, à cinq arpents de Verchères, elle entendit qu'on tirait des coups de fusil. Les habitants eux-mêmes étaient répandus autour de la redoute. Parut une cinquantaine d'Iroquois, sortant des buissons, tuant du monde.

— Sauvez-vous, mademoiselle Magdelon! Sauvez-vous! Voilà les Iroquois qui viennent fondre sur nous!...

Mademoiselle Magdelon se retourna, vit les sauvages et courut vers le fort. Elle priait :

— Vierge sainte, mère de mon Dieu, vous savez que je vous ai toujours honorée et aimée comme ma chère mère. Ne m'abandonnez pas dans le danger où je me trouve. J'aime mille fois mieux périr que de tomber entre les mains d'une nation qui ne vous connaît pas.

Les Iroquois tiraient sur elle. Et, plus tard, elle a écrit : « Les balles de quarante-cinq fusils qui

me sifflaient aux oreilles me faisaient paraître le temps bien long et l'éloignement du fort bien considérable, quoique j'en fusse toute proche. »

Elle arriva, criant : « Aux armes! » Seulement, les deux sentinelles, « saisies de frayeur, s'étaient retirées dans la redoute pour se cacher». Elle ouvrit la porte du fort; elle fit entrer avec elle deux femmes qui se lamentaient sur la mort de leurs maris; elle referma la porte et courut au corps de garde où étaient les munitions.

Elle y trouva les deux sentinelles.

L'une des deux sentinelles, découragée, s'était couchée et négligeait de regimber contre le mauvais sort. L'autre, qui brandissait une mèche allumée, annonçait le projet de mettre le feu aux poudres.

— Retirez-vous; je vous le commande! fit mademoiselle Magdelon.

Et elle écarta le forcené, facilement, par le seul prestige de sa volonté. Ensuite, elle jeta prestement sa coiffe et mit le chapeau du soldat découragé. Elle prit un fusil. Et elle dit à ses bambins de frères :

— Battons-nous jusqu'à la mort. Combattons pour notre patrie et pour la religion. Souvenez-vous des leçons que mon père vous a si souvent données, que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang au service de Dieu et du roi.

Et la petite capitaine commença d'organiser ses

ruses de guerre. Elle fit — avec ses deux frères et les deux soldats, l'un qui devenait sage, l'autre qui devenait brave — « plusieurs petits mouvements, pour donner à connaître qu'il y avait beaucoup de monde ».

Il y avait, du moins, un canon. Mademoiselle Magdelon sut le charger et le tirer sur les assaillants, « non seulement — écrivit-elle — pour les effrayer en leur faisant voir que nous étions en état de nous bien défendre, ayant du canon, mais encore pour avertir nos soldats, qui étaient à la chasse, de se sauver dans quelque autre fort ». Des femmes et des enfants, autour d'elle, poussaient des cris lamentables et hurlaient. Elle leur commanda de se taire, « afin de ne pas donner lieu de croire qu'ils étaient sans ressource et sans espérance ». Quel sang-froid, quelle jeune intrépidité, quelle raisonnable entente de toutes choses, et quelle invention de la guerre!

Soudain, mademoiselle Magdelon vit approcher, sur la rivière, un canot. Il y avait, dans le canot, le sieur Pierre Fontaine et sa famille. Les pauvres gens accosteraient auprès des Iroquois, invisibles pour eux; et ils seraient tués ou enlevés. Il fallait leur porter secours. Les deux soldats se récusèrent. Alors, mademoiselle Magdelon résolut de ne compter que sur elle-même. Elle renonça aux deux soldats qui, décidément, ne valaient rien. Elle ouvrit la porte du fort; elle y plaça, comme sentinelle, son domestique La

Violette, et sortit. D'ailleurs, si elle était tuée, on fermerait la porte du fort et, sans elle, on tâcherait encore de se bien défendre.

Elle sortit, « dans la pensée, écrit-elle, dans la pensée que Dieu lui avait inspirée, que les ennemis croiraient que c'était une feinte pour les engager de venir au fort, d'où l'on ferait une vive sortie sur eux ». Elle avait son fusil. Elle ne courait pas, maintenant, comme à la première vue des Iroquois. D'un pas tranquille, elle se dirigea vers le point où accosta le sieur Fontaine avec sa famille. Elle ordonna au sieur Fontaine et à sa famille d'aller, devant elle, jusqu'au fort et d'y entrer. Elle suivait, son fusil à la main.

Et elle écrit : « Une contenance si fière fit croire aux Iroquois qu'il y avait plus à craindre pour eux que pour nous. Ils ne savaient pas qu'il n'y avait, dans le fort de Verchères, que mes deux jeunes frères âgés de douze ans, notre domestique, deux soldats et un vieillard âgé de quatre-vingts ans avec quelques femmes et quelques enfants. »

Voilà mademoiselle Magdelon rentrée dans le fort. La garnison s'est accrue du sieur Fontaine et de sa famille.

Mademoiselle Magdelon, désormais, ne craint plus aucunement les Iroquois. Et ici se place un charmant épisode, héroïque et puéril, amusant, l'épisode d'une petite Nausicaa passée, on dirait, de l'Odyssée dans l'Iliade.

Mademoiselle Magdelon se rappelle qu'elle a laissé dehors, avant l'irruption des sauvages, « trois poches de linge ». Elle est bonne ménagère et ne va pas perdre son linge; elle ne va pas abandonner aux mains des ennemis son linge, étendu là-bas et qui est comme son drapeau de ménagère.

Qui veut sortir avec elle? Les deux soldats? Elle les interroge. Mais non. Les deux soldats étaient tombés dans l'abattement. Je ne sais si elle s'adressa au sieur Fontaine. Peut-être fut-on d'avis de renoncer à ce linge. Mais, quant à la détourner de son projet, il n'y fallait pas songer.

Elle dit à ses deux frères :

— Prenez vos fusils et venez avec moi.

Elle dit à la garnison :

— Vous, continuez à tirer sur les ennemis, pendant que je vais chercher mon linge.

La petite capitaine de quatorze ans, accompagnée de ses deux soldats de douze ans, sortit comme elle avait précédemment fait pour aller quérir le sieur Fontaine et sa famille. La troupe enfantine passa devant les Iroquois, lesquels ne bougèrent pas. Soupçonnaient-ils, comme elle le pensa, quelque ruse de guerre? ou, simplement, furent-ils étonnés, immobilisés par tant de courage? On peut croire que c'était cela surtout.

Mais, dans ses mémoires, mademoiselle Magdelon se contenta d'écrire, ce qui était son opinion véritable et persuasive : « J'éprouvai que,

quand Dieu gouverne les choses, l'on ne peut que bien réussir. » Admirable parole, et charmante, si saine et conforme aux événements!

Mademoiselle Magdelon rentra dans le fort de Verchères, avec le linge qu'elle avait ramassé.

Elle était contente.

Mais la journée passait. Le soir vint. Le soleil se coucha. Il y eut alors une tempête de neige et de grêle, « annonçant la nuit la plus affreuse qui se pût imaginer ». Les Iroquois ne se retiraient pas. Mademoiselle Magdelon, qui les épiait, comprit qu'ils attendaient la nuit pour tenter l'escalade du fort.

Alors, que faire?...

Mademoiselle Magdelon réunit ses ridicules troupes. Et elle leur dit :

— Dieu nous a sauvés aujourd'hui des mains de nos ennemis. Mais il faut prendre garde de ne pas tomber, cette nuit, dans leurs filets. Pour moi, je veux vous faire voir que je n'ai point de peur. Je prends le fort pour mon partage, avec un homme de quatre-vingts ans et un soldat qui n'a jamais tiré un coup de fusil. Vous, Pierre Fontaine, La Bonté et Galbert...

La Bonté et Galbert, c'étaient les deux soldats si mols...

— Vous, Pierre Fontaine, la Bonté et Galbert, vous irez à la redoute avec les femmes et les enfants, comme étant l'endroit le plus fort. Si je suis prise, ne vous rendez jamais, quand même je

serais brûlée et tranchée en pièces à vos yeux. Vous ne devez rien craindre, dans cette redoute, pour peu que vous combattiez!

Elle organisa la résistance. Toute la nuit, malgré le vent, la neige et la grêle, on entendit, de quart d'heure en quart d'heure, le cri de veille : « Bon quart! » La redoute l'adressait au fort; et le fort répondait à la redoute.

Il paraît que, plus tard, les Iroquois racontèrent à M. de Callières qu'ils avaient tenu conseil, agité la question de savoir si l'on risquerait la prise du fort, cette nuit-là; mais « la garde qu'on faisait sans relâche » les avait effrayés.

Le jour vint. Mademoiselle Magdelon, très gaie, dit à ses troupes :

— Puisque, avec le secours du ciel, nous avons bien passé cette nuit, tout affreuse qu'elle a été, nous en pourrons bien passer d'autres en continuant notre bonne garde et en tirant le canon d'heure en heure pour avoir du secours de Contrecœur ou de Montréal.

Mais la femme du sieur Fontaine, Marguerite Autione, était affolée. Elle suppliait le sieur Fontaine de la conduire au fort Contrecœur. Il ne fallait pas attendre, une deuxième nuit, le bonheur qu'on avait eu la première nuit : le fort de Verchères ne valait rien; il n'y avait pas d'hommes pour le garder; y demeurer, c'était courir un danger certain, l'esclavage perpétuel ou la mort à petit feu.

Mademoiselle Magdelon riait de la dame Fontaine, « extrêmement peureuse, comme il est naturel à toutes les femmes parisiennes ». Le sieur Fontaine dit à sa femme :

— Je vais vous armer un canot d'une bonne voile, avec vos deux enfants qui savent bien canoter. Pour moi, je n'abandonnerai jamais le fort de Verchères, tant que mademoiselle Magdelon y sera.

Consultée, mademoiselle Magdelon répondit « qu'elle n'abandonnerait jamais le fort, qu'elle aimerait mieux périr que de le livrer aux ennemis, qu'il était d'une conséquence infinie que les sauvages n'entrassent dans aucun fort français, qu'ils jugeraient des autres par celui-ci, s'ils s'en emparaient, et que pareille connaissance ne pourrait servir qu'à augmenter leur fierté et leur courage ».

***

Le fort de Verchères avait héroïquement résisté, la première nuit du siège. L'épreuve dura huit jours encore, huit jours interminables, avec des nuits d'alarme continuelle, devant les sauvages dont il fallait redouter la fureur.

Mademoiselle Magdelon n'eut pas un instant de faiblesse. Avec sa jeune gaieté de quatorze ans, elle animait sa petite troupe. Elle annonçait

l'arrivée prochaine d'un secours. Et l'on avait confiance en elle. Les plus timides — La Bonté même, et Gálbert — se tenaient, à cause d'elle, assez bien.

Pendant la nuit du 28 au 29 octobre de cette année 1696, le secours attendu si passionnément arriva. C'était le lieutenant de La Monnerie : il venait de Montréal, avec quarante hommes.

M. de La Monnerie faisait son approche en grand silence. Il ne savait pas si le fort avait été pris, s'il n'allait point, en s'y présentant, se heurter à des Iroquois.

Une des sentinelles cria :

— Qui vive?

Mademoiselle Magdelon était, pour lors, assoupie contre une table, un fusil dans ses bras. La sentinelle l'éveilla et lui dit qu'elle entendait parler sur l'eau.

M. de La Monnerie arrivait par la rivière, comme précédemment le sieur Pierre Fontaine.

Mademoiselle Magdelon, sans perdre de temps, monta sur le bardier, pour reconnaître, à la voix, s'il arrivait des sauvages ou des Français. Elle cria :

— Qui êtes-vous?

On répondit :

— Français ! C'est La Monnerie qui vient vous donner du secours.

Mademoiselle Magdelon fit ouvrir la porte du fort. Elle y plaça une sentinelle. Et elle s'en

fut, au bord de l'eau, attendre les Français.

Elle salua M. de La Monnerie en ces termes :

— Monsieur, soyez le bienvenu. Je vous rends les armes.

M. de La Monnerie répondit galamment :

— Mademoiselle, elles sont en bonnes mains.

Et la petite fille répliqua fièrement :

— Meilleures que vous ne croyez!

M. de La Monnerie visita le fort, trouva une sentinelle à chaque bastion. Mademoiselle Magdelon l'accompagnait. Elle lui dit :

— Monsieur, faites relever mes sentinelles — (ne croit-on pas l'entendre et la voir dire : *mes* sentinelles?), — il leur faut un peu de repos. Il y a huit jours que nous ne sommes pas descendus de nos bastions.

L'arrivée de M. de La Monnerie terminait cette admirable aventure. Les Iroquois furent dispersés.

La décision de cette petite fille, son courage et son habileté sont merveilleux. Le plus beau, c'est encore l'idée qu'elle avait au bout de son énergie. Elle ne songeait pas seulement à sauver sa vie et celle de ses compagnons : tâche déjà bien digne de son activité. Elle eût sacrifié du monde, — et elle, plus facilement que personne. Mais le principal était, aux yeux de cette petite Française du Canada, le soin qu'elle prenait de cacher à l'ennemi la faiblesse de l'occupation française. Quand elle a dit qu'elle voulait tout plutôt que

de laisser entrer les sauvages dans un fort abandonné de sa garnison, démuni, parce qu'alors ils en deviendraient plus hardis, elle a indiqué ce que fait le sentiment national dans une claire intelligence.

L'histoire est si parfaite en son détail qu'on va se demander si elle mérite d'être acceptée comme de l'histoire. Eh! bien, oui; et, pour l'attester, il y a les témoins : M. de La Monnerie, les soldats et jusqu'à des sauvages qu'on interrogea ensuite.

Il paraît que l'héroïsme de mademoiselle Magdelon fut connu à Versailles. Le roi commanda que M. de Frontenac remît à cette petite fille la récompense qu'elle choisirait.

Elle était réfléchie; et ses parents n'étaient pas riches. Elle demanda une pension de cinquante écus, la pension d'une veuve d'officier. Puis, l'un de ses frères ayant été brûlé par les Iroquois, elle demanda pour un autre de ses frères, cadet dans les troupes canadiennes, une enseigne.

Sept ans plus tard, en 1703, M. de Vaudreuil, capitaine de vaisseau, devenant gouverneur de la Nouvelle-France, désira de connaître mademoiselle Magdelon. Il la trouva charmante et lui promit de la marier. Il lui donna pour mari l'un de ses officiers, M. de La Pérade de la Naudière.

— En cas de danger, dit-il à M. de La Pérade de la Naudière, elle serait votre meilleur lieutenant. Elle serait de taille à vous défendre et à vous sauver la vie.

8

En 1722, M. de La Pérade de la Naudière et son jeune fils étaient assaillis par des sauvages Abénakis. Madame Magdelon saisit un casse-tête et assomma les sauvages.

Quelle femme!... Mais on aime encore mieux son exploit de petite fille.

En 1726, le marquis de Beauharnais arriva de France pour succéder à M. de Vaudreuil. On l'avait prié, à Versailles, de voir l'héroïne de Verchères. Maurepas souhaitait d'avoir de nouveaux détails. Mme de La Pérade de la Naudière, trente ans après la défense du fort, avait « un physique agréable et un air énergique » ; elle avait, avec des façons vaillantes, « la décence de son sexe et les qualités d'une bonne mère de famille ». C'est alors qu'à la demande de Beauharnais elle rédigea les mémoires dont le comte Marc de Germiny a tiré le récit que je résume.

Elle mourut en 1752, âgée de soixante-dix ans. Il lui fut épargné de voir la colonie française du Canada tomber aux mains de l'Angleterre.

La belle image d'Épinal qu'on ferait, avec l'histoire de mademoiselle Magdelon! Et une image d'Épinal n'est pas une petite chose : elle consacre une légende à laquelle se plairont les yeux et les cœurs français. Les histoires des autres pays, même excellentes, ne sauraient devenir de vraies images d'Épinal.

Autour de mademoiselle Magdelon, il n'y eut pas d'incidents inouïs; et elle-même n'était pas

douée d'un génie extraordinaire. Tout simplement, elle était, dans la lointaine colonie, la perfection d'une petite Française. Elle avait des idées justes, saines, tranquilles. Elle croyait à Dieu et à la sainte Vierge; elle rapportait volontiers à la sainte Vierge et à Dieu sa bonne chance et le favorable résultat de son effort. Mais elle ne s'attendait qu'à elle-même, pour ce qui est d'agir. Et, pour agir, elle consultait l'intérêt de la patrie. Elle voyait avec une extrême lucidité la réalité environnante; elle se débrouillait vite. Elle n'avait aucunement peur. Elle inventait de fins stratagèmes. Et elle était gaie.

***

Cette anecdote canadienne a encore un agrément : elle est de caractère épique; elle est de l'épopée toute prête.

Elle nous donne à imaginer ce que fut la somme de réalité sur laquelle travailla Homère.

Ce n'est, ici, qu'un incident. Les personnages ne sont pas nombreux : une cinquantaine d'Iroquois; une douzaine de Français, avant l'arrivée heureuse de M. de La Monnerie et de sa troupe composée de quarante hommes. Mais une héroïne apparaît; elle prononce une parole qui affirme la volonté d'une race envahissante. Le petit combat — et c'est à peine un combat — devient auguste.

Il a manqué à mademoiselle Magdelon seulement un Homère. Il a fallu qu'elle écrivît elle-même son histoire, pour Maurepas et pour les jolies dames de Versailles.

Car, notons-le, il y avait, à ce fragment d'épopée, un public. Et, à la cour de France, on attendait l'aventure de Magdelon comme, à la cour d'un roitelet d'Asie Mineure, l'aventure d'Iphigénie ou de Nausicaa. Mademoiselle Magdelon, faute d'un Homère, fut son propre historien. Et elle était, probablement, gênée : un peu de modestie; et puis l'inconvénient de savoir exactement la vérité; enfin la difficulté, pour une héroïne, la difficulté d'écrire. C'est un art, et dont les roueries ne sont pas celles de la guerre.

Homère, lui, n'était pas un héros. Sans doute n'avait-il pas combattu : ce n'était qu'un poète. Il avait recueilli le souvenir de ce qu'on racontait, là-bas; il l'avait recueilli tardivement, et après que mille inventions fortes ou gracieuses s'étaient jointes au récit de la première heure. Son génie, ensuite, a fait le reste.

Comme nous voyons bien, si nous prenons la peine d'y songer, ce qu'est une épopée, en Grèce ou ailleurs!

Les critiques ont accumulé, autour de ce genre poétique, tant de mystères que nous l'en dégageons avec beaucoup de difficulté. Ils prétendent qu'une épopée est un poème populaire, un poème qui naît spontanément des foules, à des

époques privilégiées et dans de certaines conditions particulières, oh! très particulières. Mais alors, rien au monde n'empêcherait une épopée de naître. Elle est une œuvre de la nécessité historique, laquelle au surplus n'est pas une petite affaire!..

Eh! bien, il y avait, aux environs de Montréal et du fort de Verchères, dans les dernières années du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, assemblées à souhait, toutes les conditions de l'épopée.

Il a manqué, à l'épopée française et canadienne, Homère.

En Asie Mineure, si le garçon nommé Homère, ou autrement, n'avait point vécu, s'il était mort au berceau, les multitudes, les stériles multitudes n'auraient point chanté la prise de Troie et les erreurs d'Ulysse. Homère est un hasard, et l'absence d'Homère est un autre hasard.

Il fallait à mademoiselle Magdelon, comme à Iphigénie de Mycènes ou bien à Hélène de Sparte, un savant poète, pourvu de malice et de bonhomie. Elle serait l'égale de ces héroïnes et elle enchanterait l'imagination des âges, à tout jamais.

Qu'est-il arrivé? La littérature n'a point accompli son œuvre.

A l'époque où mademoiselle Magdelon avait l'âme épique, les philosophes, aux mains de qui la littérature était tombée, considéraient que les Français n'ont pas la tête épique. En fait, la lit-

térature avait, par les soins de ces philosophes, perdu le sentiment national. Peu importait à ces idéologues la destinée française du Canada. Ils ne comptaient pour rien ces « quelques arpents de neige », — rougie (comme disait éloquemment, à Québec, M. Etienne Lamy), — « rougie par un sang plus français que leur encre ».

C'est ainsi que mademoiselle Magdelon fut oubliée, par la faute de la littérature négligente.

LA COMTESSE DE SABRAN

En 1777, le même jour, un très mauvais sujet se rangea et une très honnête femme se dérangea. L'un se rangea parce que l'autre se dérangeait en sa faveur; et si, en telle aventure, nous apprécions différemment l'initiative de l'un et celle de l'autre, c'est que nous sommes inégalement sévères, étant inégalement exigeants, pour une très honnête femme et pour un très mauvais sujet.

Mes deux héros se sont beaucoup aimés, avec une durable fidélité, avec une continuité rare et plus rare peut-être que jamais à une époque singulière, un peu folle, qui préludait aux violences de la révolution par les grâces de la futilité. Leur amour a subi de rudes tribulations, les langueurs mornes de l'absence, puis la périlleuse épreuve des retours, les embarras de l'irrégularité, la pauvreté, le tardif mariage et la mélancolie de la vieillesse. Il a résisté au malheur; il a résisté même au bonheur, avec une jolie constance. Et, au surplus, il est l'un de ces vieux amours que la poussière de plus d'un siècle

couvre et, en quelque sorte, consacre. Une belle renommée le décore. Et voici la ferveur de cœurs qui ne sont plus que poudre, des larmes qui ont séché sur des joues qui sont mortes, de frivoles potins qui ont pris le caractère auguste de l'histoire : ainsi nous apparaît, par le prestige du passé, la turbulente vie, couronnée de la rose ardente et du sévère laurier.

Françoise-Éléonore de Jean de Manville était née en 1750. Elle perdit, tout enfant, sa mère; et son père, qui se trouvait par trop veuf, comme dans la chanson, lui fit don d'une belle-mère, qui fut exactement une marâtre. Alors, Françoise-Éléonore, recueillie par son aïeule Mme de Montigny, entra comme pensionnaire au couvent de la Conception. Elle était charmante et vive; elle aimait la musique, la poésie, les arts, excellait au dessin, voire à la peinture et, mieux que ses compagnes, réussissait à colorier de fleurs, de rubans et d'emblèmes une feuille de papier blanc, selon le goût et avec la timide adresse d'une adolescente bien élevée. Elle était blonde, avec des cheveux légers, ébouriffés; et elle avait des yeux noirs, unissant ainsi une double nature et deux attraits. Ce n'est pas trop pour plaire un peu longtemps.

Voilà tout ce que nous savons de ses primes années. Je le regrette. Il y a, dans notre galerie du dix-huitième siècle, beaucoup de femmes délicieuses, quelques jeunes filles; mais il n'y a pas

de petites filles. C'est dommage : on aurait plaisir à connaître ces âmes puériles, leur éveil tremblant, leurs chagrins, petits et gros pour elles, leur gaieté qui emporte tout, enfin leurs journées. Seulement, le hasard a voulu que tant d'êtres si précieux nous fussent révélés par leurs galanteries : et il ne reste quasi rien de leur innocence. Nous ignorons à tout jamais la naissance, aguichante comme celle de Vénus Anadyomène, la naissance de leur coquetterie.

Mme de Montigny détestait M. de Manville. Or, M. de Manville, une seconde fois veuf, expia ses torts s'il en eut : la paralysie l'empêcha de convoler en troisièmes noces. Il se trouva fort dépourvu. Françoise-Éléonore, qui avait bon cœur, vint à lui et se brouilla, de ce fait, avec son intransigeante grand'mère. M. de Manville mourut; et Françoise-Éléonore, à vingt ans, était seule au monde.

C'est alors qu'elle épousa M. de Sabran, fort honnête homme, ancien officier de marine, pourvu de gloire, et qui n'avait pas beaucoup de fortune, mais qui par contre avait cinquante ans (ce n'est rien), cinquante ans de plus qu'elle : ce n'est pas un crime, c'est une imprudence. Mme de Sabran fut, pour ce bonhomme, une épouse parfaite et vertueuse avec une simple abnégation. Du reste, M. de Sabran ne négligea point de lui donner deux enfants : un fils, Elzéar, et une fille, Delphine, que le chevalier de Bouf-

flers appellera plus tard « la reine des roses » et Chateaubriand « héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang ». Chateaubriand la connaissait à merveille, pour l'avoir un instant préférée, l'infidèle, à Pauline de Beaumont, déjà près de mourir.

La jeune Mme de Sabran complétait l'agrément de sa vie et compensait l'inconvénient d'un vieux mari par les honorables divertissements de l'étude. Elle apprit le latin : c'est un passe-temps auquel on n'a plus guère recours, en pareille occurrence ; elle choisit pour son maître le bon abbé Delille, que nous nous figurons mal à trente ans qu'il avait alors, mais qui lui présentait Virgile très élégamment.

Le comte et la comtesse de Sabran se rendirent à Reims pour le sacre du roi Louis XVI. M. de Sabran, d'une attaque d'apoplexie, mourut.

Et voici Françoise-Éléonore de Sabran petite veuve très jolie, petite veuve de vingt-cinq ans, avec ses deux enfants qu'elle ne quittera guère et avec son impeccable réputation qu'elle soignera le mieux du monde. Elle pleura M. de Sabran. C'est Elzéar qui le raconte et il affirme (dans une lettre à Charles de Bassompierre) que la pauvre femme donnait ensemble son lait à son fils et ses larmes à son mari. Mais M. Pierre de Croze, à qui l'on doit ce renseignement touchant, conjecture qu'Elzéar était sevré quand mourut M. de Sabran.

Nous supposerons que Mme de Sabran, femme d'un goût très sûr, ne mena point un deuil affreux, combina justement les règles de la convenance et les velléités du sentiment, puis continua de vivre un peu comme elle vivait, avec une chaste décence, un aimable entrain, dans une demi-retraite que tempérait la bonne société. Pendant trois ans et jusqu'en 1777, nulle médisance, et même nulle calomnie, ne l'avait encore touchée. Elle était une Pénélope, mais vraiment veuve. Et elle décourageait assidûment les prétendants. Puis, ce n'est pas Ulysse qui revint : Ulysse était parmi les ombres; c'est le chevalier de Boufflers qui arriva.

Celui-ci, un drôle de garçon. Il avait trente-neuf ans; et ses trente-neuf ans (si l'on excepte le temps, évidemment perdu, de l'inévitable naïveté), il les avait passés dans la pire (ou la meilleure) dissipation.

Il était le fils de cette ravissante marquise de Boufflers qui eut pour le bon roi Stanislas tant de bonté, quand ce monarque philosophe organisait sa cour de Lorraine à l'imitation de la cour de France. Comme son cousin de France, il bâtissait; et, comme son cousin de France, il avait une favorite : ce fut Mme de Boufflers. Il était roi : elle l'aima. Elle le trompa : il était philosophe. Et la tromperie, de même que l'amour, resta fidèle au protocole. D'ailleurs, elle adorait ses enfants. Le petit chevalier grandit dans un

luxe magnifique et parmi de folâtres anecdotes. Un peu tardivement, à l'âge des premières rides qui sont comme le début de la méditation pour un visage hier jeune, Mme de Boufflers pensa tourner à la dévotion. Elle y trouva quelque difficulté. Elle disait à son fils :

— J'ai beau faire, je ne puis devenir dévote. Je ne conçois même pas comment on peut aimer Dieu... Un être qu'on ne connaît pas! Non, je n'aimerai jamais Dieu!...

Et son fils, pour l'encourager, disait :

— Ne répondez de rien, ma mère. Si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez sûrement!...

Blâmons la liberté de ce langage et notons la fantaisie démoralisée dans laquelle se jouait alors, passionnément, l'esprit des hommes et des femmes. Ce petit Boufflers, on le destinait cependant à l'état ecclésiastique.

Il était né, mon Dieu, sur la grand'route qui va de Bar-le-Duc à Commercy, en carrosse. Mme de Boufflers qui l'attendait, ne l'attendait pas si tôt. Mme de Boufflers était seule, en voyage. Le postillon lui donna secours. Et, pour corriger ce qu'avait de hasardeux et de vagabond cette naissance, le petit Boufflers fut le filleul du roi et de la reine de Pologne, qui le prénommèrent obligeamment Stanislas-Catherine. Ensuite, le roi Stanislas le combla de ses bienfaits, le gratifia de bénéfices, mais ecclésiastiques, de sorte que

cette « fleur destinée à parer les autels » — ainsi l'appelait Stanislas incrédule — fut un beau jour envoyée au séminaire Saint-Sulpice.

Boufflers en soutane ! Il regretta le palais royal de Lunéville. (Une nuit, à Lunéville, le feu prit aux rideaux de sa chambre ; toute sa chambre fut brûlée : mais, lui, non, car il était dans une autre chambre où le retenait la tendresse.) On l'avait mal préparé à l'austérité du séminaire. Il y tomba dans la tristesse. Mais bientôt il y reçut des visites et des provisions, des pâtés qu'il savourait en secret et des billets doux qu'il n'omettait point. Il écrivait à sa jolie tante : « Baisez-vous au front dans votre miroir. » Et il écrivait *Aline, reine de Golconde,* histoire d'une petite laitière qui ne monte pas au trône de Golconde sans péché, histoire très libidineuse. Il quitta soudain le séminaire et devint capitaine dans les hussards d'Esterhazy : l'uniforme était plus gai que la soutane. Il fit la guerre, en Hesse ; il y fut brave. Il connut M. de Voltaire qui le désignait comme « une des singulières créatures qui soient au monde ». Il se donna toute licence pour s'amuser ; il eut des aventures de sensibilité que seule l'indulgence de l'époque empêcha d'être scandaleuses. Il se lassait avec une extrême rapidité de ses attachements et il veillait à ne jamais languir. Il était un franc libertin ; et, ses fortes débauches, il les ornait de petits vers dépravés.

Ajoutons qu'il était fort laid, fort négligé de

sa personne. Mais il savait parler aux femmes : ce n'est pas une petite chose. Il avait la précaution nécessaire et l'impertinence judicieuse. Il avait l'esprit le plus fin, le plus badin; puis il n'avait plus d'esprit, aucun esprit : et alors les femmes étaient bien touchées d'un tel renoncement, comme d'un hommage à leur beauté, à leur charme étonnant. Il se donnait l'air de plaisanter, afin qu'on ne fût pas en méfiance; puis, opportunément, il n'avait plus l'air de plaisanter, afin qu'on eût confiance. Il savait parler aux femmes.

Mais, avec tout cela, ce coureur n'est-il pas l'homme le moins fait pour séduire une très sage Françoise-Éléonore de Sabran, pour la séduire et pour l'aimer au point de lui dédier toute sa vie, désormais? Oui, sans nul doute. Et, plutôt que de vouloir élucider ce problème sentimental, admirons ici le singulier mystère, le prodigieux caprice de la tendresse. La sincérité nous engage, il me semble, à confesser que les amours d'autrui sont incompréhensibles. Saluons ce grand amour, étrange comme au surplus tout ce que font les âmes, les pauvres âmes qui tâchent de s'ennuyer un peu moins dans le marasme de la vie.

Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran se rencontrèrent un beau jour. Et aussitôt ils s'aperçurent qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre. S'en aperçurent-ils? Je le crois. Mais,

d'abord, ils le dissimulèrent l'un à l'autre; et chacun d'eux le dissimulait à soi. Ainsi prélude un véritable amour : il est un peu hypocrite et il a toutes les ruses qui, par divers chemins, mènent à la sincérité parfaite le cœur des hommes et des femmes.

La comtesse impeccable et le hardi chevalier, qu'un sentiment profond rendait (pour la première fois) timide, se virent souvent, et puis très souvent, et puis tous les jours, et plusieurs fois tous les jours. Ils causaient; et ils traduisaient du latin, — mais oui, — des passages de la *Pharsale,* de Lucain, et le poème de la Vierge, de Sannazar dit le Virgile chrétien. Les livres sont charmants et indulgents, les pauvres livres si habituellement fermés qu'en les ouvrant on leur donne un peu de vie sur laquelle ils renonçaient à compter et qu'en les parcourant on les anime d'une gaieté opportune. Quand une main les tire de la bibliothèque, — du tombeau, — ils sont très contents et leurs feuillets frétillent d'une excellente joie. On les a vus se venger d'une longue négligence; et le roman de Lancelot est le perfide qui, par un soir italien, mit aux bras dangereux de Paolo Francesca da Rimini. Je ne sais pas si Lucain s'acquitta d'un pareil office un peu scandaleux, au printemps de l'année 1778, et si c'est par lui que la tête blonde et joliment décoiffée de Mme de Sabran se pencha vers l'épaule du chevalier de Boufflers. Mais la tête se pencha ainsi.

Or, ils s'aimaient depuis des mois. Et ainsi tourna l'impatience de l'attente.

Ils s'écrivaient beaucoup. Leur amour eut, dès son début, la mélancolie et l'aiguillon de l'absence. Colonel au régiment de Chartres, Boufflers dut s'éloigner, à cause de son régiment, lequel fut envoyé à Brest. Il n'était pas alors évident qu'on ne déclarerait pas la guerre à l'Angleterre et, dans les ports, il y avait un peu d'émoi.

Boufflers écrivait à Mme de Sabran « ma sœur », et puis « sœur de mon âme », et puis « mon cher ange » et puis, « ma Sabran », et puis « ma jolie fille ». Et puis, dans une lettre, soudain, voici que Boufflers tutoie Mme de Sabran.

Elle en fut un peu choquée. Elle écrivit à l'impertinent, mais au bout d'une lettre bien tendre : « A propos, ayez la bonté de ne plus me tutoyer dans vos lettres. Cela les rend trop semblables à d'autres... » Et elle ajoutait, vite : « Adieu encore. Vous savez si je vous aime! » De cette manière, le reproche était bien adouci par la tendresse. Mais Boufflers n'accepta ni le reproche ni la défense; et il répondit : « Pourquoi me défendez-vous de te tutoyer?... Ce *vous* me glace; il me semble que rien de ce que tu m'inspires ne s'accorde avec lui. C'est comme s'il fallait toujours te faire la révérence au lieu de t'embrasser. Retire ta défense, chère Sabran; si tu me rends

poli, tu me rendras faux et froid, et surtout gauche. L'amour est un enfant mal élevé. »

Mme de Sabran, somme toute, prit son parti, le seul qu'elle eût à prendre; et, puisque le chevalier ne voulait absolument pas renoncer à la tutoyer, elle fit ce que lui commandait le soin de sa dignité bien entendue : elle tutoya le chevalier.

Ils se tutoyèrent passionnément, durant des centaines de lettres, passionnément et doucement. Leur passion ne les empêchait pas d'être doux; même, elle ne les empêchait pas d'être naturels. Et ils avaient de l'esprit, le goût de bavarder. Ils bavardaient, pendant des pages et des pages, sans autre fatuité que le meilleur désir de plaire, qui est un hommage à l'objet aimé. En outre, ils écrivaient bien, parce que c'était, à cette époque, l'usage de la bonne compagnie. Cette époque-là, c'est à peu près la plus ravissante époque française. Et les nouvelles libertés de l'esprit, du cœur, de la tenue, donnent un agrément délicieux à une règle d'élégance qui est le chef-d'œuvre de la société ancienne et qu'on observe attentivement. Bref, ils se tutoyèrent, mais avec cérémonie.

Pourquoi Boufflers n'épousait-il pas Mme de Sabran? Ils s'aimaient; et ils ne rêvaient que de passer leur vie ensemble. Eh! bien, les motifs de leur péché ne sont pas du tout romanesques. Boufflers n'était pas riche. Il avait eu un peu

d'argent; mais il avait joué bien davantage et, en fait de revenus, il ne possédait pas autre chose que les bénéfices de quelques abbayes. C'était le cadeau de son parrain, le roi Stanislas. Seulement, ces bénéfices étaient de nature ecclésiastique : Boufflers, en cessant d'être abbé, se fit chevalier de Malte. Comme tel, il touchait ses bénéfices; et, comme tel, n'ayant pas prononcé de vœux, il pouvait encore se marier. Mais il perdait, en se mariant, ses bénéfices. Et alors, il n'avait plus rien; et alors, il se mettait à la charge de Mme de Sabran. Sa fierté refusa le bonheur qu'il désirait. Et il résolut d'acquérir, avant d'épouser son amour, la fortune et la gloire.

En attendant, il fut l'amant de son amour.

Que leur tendresse est aimable! Françoise-Éléonore souffre. Il faut, sans cesse, que Boufflers s'en aille : il est à sa garnison; il voyage, en Bretagne, dans le Nord et dans l'Est. Et il y a, entre les deux amants, des regrets. Il y a aussi de tout petits malentendus qui, en leur montrant que, sur un menu détail, ils ne sont pas d'accord, leur donnent à sentir qu'ils s'entendent sur tout le reste. Boufflers accuse Mme de Sabran de ne jamais lui écrire; Mme de Sabran reproche à Boufflers de ne lui écrire jamais : et ils s'écrivent, mon Dieu, presque tous les jours. Un accès de tendresse arrange la querelle insignifiante et un peu douloureuse. Mme de Sabran écrit à

Boufflers : « Mon enfant... » Elle l'appelle son enfant parce qu'elle est plus raisonnable ; et puis, toute tendresse de femme contient un peu de sentiment maternel... « Mon enfant, je suis aussi contente de toi que je le suis peu de moi. Tu m'écris souvent des lettres charmantes ; moi, je ne t'écris pas, ou je ne t'écris que des mots... » Comme elle l'aime ! au point de ne plus savoir le dire, au point de croire qu'elle ne le dit pas.

Boufflers, qui l'aime également, s'est bien amendé, depuis le temps de ses folâtreries. Il ne valait rien : et il aime. Cependant, il ne s'est pas transformé tout à coup, de manière à devenir absolument un autre homme : il n'a pas reçu la grâce et il reste un peu frivole, un peu capricieux. Quelquefois, allant par les routes, il ne se dépêche pas de revenir. Il est encore un peu bohème. Sa bien-aimée en a du chagrin. Et alors il est un peu maussade. Il a tous les torts. Et sa bien-aimée lui écrit : « Mon enfant, je te pardonne. Je souffre trop quand il faut te bouder ; et je trouve bien mieux mon compte à t'aimer et à te le dire. Quelque chose que tu fasses, il faut toujours en venir là ; ainsi je prends une bonne fois la résolution de m'y tenir. Je te donne indulgence plénière pour toutes tes distractions : la meilleure manière de te conserver est de te donner la clef des champs. Il y a dans l'homme une inquiétude vague qui fait qu'il ne se trouve bien qu'où il n'est pas. Tu ne seras pas plus tôt loin de

moi, que tu désireras de revenir... » Adorable sagesse! Et qu'on ne dise pas qu'une telle sagesse est le signe de peu d'amour; elle est le signe d'un amour un peu triste et informé des indispensables précautions. Ne confondons pas une Sabran avec une Lespinasse. Une Lespinasse est un feu qui flambe; une Sabran est une flamme inquiète et qui a peur de mourir.

Françoise-Éléonore demande qu'on veuille ne la point haïr : elle craint d'être haïssable, en aimant trop.

Un jour, très loin, Boufflers a mal aux yeux. Il est brave, mais douillet : bref, il redoute bel et bien la cécité. Il l'écrit à Mme de Sabran. Et elle s'attendrit; elle répond : « Si quelque chose pouvait adoucir le chagrin que j'aurais d'un tel accident, c'est le bonheur d'être alors tout pour toi. Je serais jusqu'à ma mort ton appui et ton guide, c'est-à-dire ton chien et ton bâton; nous ferions communauté de bien pour les deux yeux qui resteraient dans le ménage. Je n'ai vu que par les tiens depuis que je te connais, tu me le rendrais à ton tour... » Elle recommande à Boufflers de mettre un bandeau sur ses yeux, non pas le jour, mais la nuit, « car ta malice pourrait soupçonner quelque intérêt de ma part dans ce sage conseil, et croire que j'ai quelques raisons pour redouter tes petits yeux perçants ». Non : si elle veut mettre un bandeau sur les yeux de son amour, ce n'est pas afin de le déce-

voir... « Non, mon enfant, je n'ai que faire de ton illusion; notre amour n'en a pas besoin; il est né sans elle; car ce n'est sûrement pas l'effet de mes charmes, qui n'existaient plus lorsque tu m'as connue, qui t'a fixé auprès de moi... » Elle s'attriste, avec un peu de coquetterie; et puis elle plaisante, avec un peu d'émotion : « Ce n'est pas non plus tes manières de Huron, ton air distrait et bourru, tes saillies piquantes et vraies, ton grand appétit et ton profond sommeil quand on veut causer avec toi, qui m'ont fait t'aimer à la folie; c'est un certain je ne sais quoi qui met nos âmes à l'unisson, une certaine sympathie qui me fait penser et sentir comme toi. Car sous cette enveloppe sauvage tu caches l'esprit d'un ange et le cœur d'une femme. Tu réunis tous les contrastes, et il n'y a point d'être au ciel et sur la terre qui soit plus aimable et plus aimé que toi. Viens me voir, à cause de cela, le plus tôt qu'il te sera possible... » Quelle sensibilité gracieuse et bien éprise! Elle a quelque chose de tremblant; et ces paroles d'amour frémissent, comme on voit des lèvres fines frémir au moment de dire les mots dont le cœur est le plus touché.

Françoise-Éléonore est-elle heureuse? Oui, sans doute. Mais le bonheur n'est pas un objet qui existe dans l'absolu, en dehors des âmes où il fleurit; et il y a autant de sortes de bonheur que d'âmes contentes. Bien jeune encore et bien jolie, Mme de Sabran n'a plus toute sa gaieté.

Pourquoi? Elle a été une pauvre petite fille, une jeune fille qu'on abandonne et une jeune femme qui a fait un mariage de raison. Sa mère, son père, son vieux mari, les compagnons de tous les âges de sa vie, sont morts; elle a senti le voisinage de la mort à chacune de ses étapes. Elle est maladive elle-même. Et elle ne compte plus du tout sur la durée, qui est l'étoffe du bonheur. Elle est heureuse et, à tout jamais, alarmée.

En 1785, ils s'aimaient depuis quelque huit ans; et elle avait eu beaucoup de petits chagrins, mais enfin de ces petits chagrins qui sont comme l'ombre de la félicité, l'ombre qui favorise la lumière. Et alors commença pour elle le temps de la douleur.

Boufflers s'en alla... Il l'aimait, pourtant. Et il n'était pas obligé de partir. Alors? La pauvre femme se perdait en cruelles conjectures. Il partit pour le Sénégal, avec le titre de gouverneur.

En fin de compte, pourquoi s'en allait-il? Eh bien, il espérait s'enrichir; et il espérait acquérir là-bas une belle gloire, au moins la faveur de la cour, assurer son avenir et, par son activité, se rendre digne d'épouser une Sabran. Mais Sabran l'eût gardé tel qu'il était, plutôt que d'avoir jamais à le quitter.

Peut-être aussi, vieux garçon qui a mal vécu, éprouva-t-il l'honnête besoin de rompre avec son passé, de dépouiller une bonne fois le vieil homme. C'est une opération qui ne se fait pas

très facilement à Paris; et notre bourgeoisie, on le sait, emploie à cet usage notre domaine colonial, lequel doit être maintenant plein de vieil homme. Boufflers nous apparaît ici comme un devancier, comme le premier apôtre de la régénération tropicale.

Et puis, il avait, ce Boufflers, une étrange manie, une sorte de tracassin, la manie vagabonde. Il ne savait pas demeurer. Pauvre Sabran, qui ne songeait qu'aux tranquilles délices du repos! Et lui, sans cesse à cheval, par les chemins! C'est lui que le comte de Tressan rencontrait un jour sur la route; et il lui disait : « Je ne suis pas fâché de vous rencontrer chez vous!... » Ce Boufflers était né, emblématiquement, sur la route; et il continuait.

Boufflers au Sénégal! Veuillez vous figurer ce charmant faiseur de petits vers, de jolis mots et de pastels, chez les nègres. La petite laitière qui, à la faveur de ses péchés, est devenue reine de Golconde n'a pas eu certainement une destinée plus imprévue que Boufflers qui devint gouverneur du Sénégal.

Je suis sûr qu'il s'en amusa. D'ailleurs, je crois qu'il fut un assez bon administrateur colonial. Mais il ne put faire grand'chose. Il trouva, dans la colonie, un merveilleux désordre, un véritable désordre colonial. Et ses bonnes intentions, ses projets intelligents, la merveilleuse incurie du gouvernement le mit dans l'impossibi-

lité constante de les réaliser. Ici encore, Boufflers est un précurseur.

Mais il était en relations avec des rois très noirs et qui avaient un protocole fastueux. Puis il faut que nous le voyions, fumant une pipe de tabac, dans un cercle de jeunes femmes belles comme la nuit et qui dansent pour lui au gré d'une fantaisie voluptueuse : il admire la vérité du geste; et il fume. A ses amis de France, il envoie de menus cadeaux : la reine eut un perroquet, le maréchal de Castries un cheval, Mme de Sabran des oiseaux magnifiques et un petit nègre, Mme de Blot un autre petit nègre, et M. de Beauveau une petite négresse qui est célèbre dans la littérature, cette jeune Ourika, l'héroïne de Mme de Duras.

Ainsi passait le temps pour le chevalier de Boufflers, au pays de l'ébène.

Cependant, à deux mille lieues de lui, Mme de Sabran se désespère. Ils s'étaient promis de s'écrire tous les jours. Et les courriers ne partaient pas souvent; mais, à leur intention mutuelle, ils composeraient leur journal et quelques lignes, chaque soir, consacreraient leur tendre pensée : quelques lignes, faute d'être là, l'un auprès de l'autre, et de causer. Ils tinrent cet engagement, Boufflers lui-même. Et le journal de Boufflers est délicieux. Mais le journal de Mme de Sabran, c'est le plus émouvant poème du fidèle amour et de la cruelle séparation.

Pendant les mois de l'absence, elle a connu toute la misère de la solitude; elle a connu l'effroyable longueur du temps. Elle a enduré le supplice de l'attente indéfinie. Aucun indice ne lui permettait de prévoir pour une date aucune la fin de son angoisse. Et elle était perdue dans la monotonie des jours, des mois et des années comme dans un désert où les lointaines distances ne sont pas marquées par des bornes. Telle fut parfois son extrême fatigue qu'elle écrivait : « Je ne t'écris seulement que pour n'en pas perdre l'habitude. » Elle examinait les atlas; elle apprenait, de son mieux, une géographie décourageante; elle tâchait d'évaluer la mer, les pays et les fleuves; elle le cherchait sur les dessins coloriés du monde, et elle écrivait : « Je me creuse la tête, pour ne pas savoir où te prendre! » Elle avait auprès d'elle sa fille, la petite reine des roses; et il lui fallait parler quand elle n'avait envie que de se taire, il lui fallait rire quand elle avait envie de pleurer, car, disait-elle, « tout ce qui convient à une âme innocente, calme et heureuse, ne convient plus à la mienne ».

Un soir, elle est chez la comtesse Diane, avec le duc et la duchesse de Polignac, le prince de Ligne et le comte d'Artois, avec toute une société brillante. Il y a de la musique dans le jardin; musique délicieuse. Et elle écrit, le lendemain : « Je n'ai jamais pensé à toi plus tendrement et plus tristement... Il faisait le plus beau temps du

monde; la lune brillait de son plus doux éclat, à travers de jeunes bosquets, et se réfléchissait dans chaque ruisseau de ce joli Éden. Chacun errait çà et là pour son compte... » N'est-ce pas un paysage de fête galante, un paysage de Watteau et, la nuit tombée, un paysage d'embarquement pour Cythère? L'imagination de Françoise-Éléonore s'est embarquée, elle aussi, mais seule et pour le Sénégal affreux... « Chacun errait çà et là pour son compte; et moi, j'y étais pour le tien; à la faveur de la foule, je me suis éloignée, pour être avec toi sans distraction. Je te voyais, je te parlais, je te serrais contre mon cœur; je me rappelais, dans l'amertume de mon âme, tant de pareilles soirées que nous avons passées ensemble... et je songeais, prête à en mourir, que ces moments étaient passés pour toujours. Oui, pour toujours, mon enfant. Telles choses qui arrivent et telles choses que tu fasses, tu ne peux pas arrêter la marche du temps... Ma vie est finie; tu l'as terminée le 22 novembre 1785. Ton ambition a tout détruit : amour, bonheur et espérance... » Elle ajoute : « Je me suis excusée de ma fuite du mieux que j'ai pu et, à la faveur de la nuit, l'on n'a pas vu couler mes larmes... »

Elle se sent vieillir. Et elle écrit : « Cependant, ce n'est pas au temps qu'il faut que je m'en prenne; ce serait injuste, car tu m'as fait encore plus de mal que lui. »

Elle rêve de lui... « Tu m'aimais, tu me le di-

sais, et mes yeux n'étaient pas assez grands pour te considérer, ni mes bras assez forts pour te serrer contre mon cœur. Je ne pouvais parler, tant j'étais suffoquée de plaisir, et mes larmes inondaient ton visage; tu ne me paraissais pas changé et tu avais l'air content d'avoir retrouvé ta pauvre femme... » Puis, dans son rêve, des importuns sont venus; elle s'est éveillée. Ainsi, elle n'a nul repos, même dans le sommeil. Cela vaut mieux, dit-elle, « et j'aime mieux souffrir et penser à toi que d'être tranquille et heureuse d'un bonheur que tu ne partagerais pas » ; elle ajoute : *perchè l'amor mi ha fatta ancella tua,* puisque l'amour m'a faite ta servante.

Elle est plusieurs mois sans nouvelles. Dans son tourment, elle ne sait à qui recourir. Elle consulte les cartes, et les cartes sont presque toujours mauvaises. Cependant, le 15 août 1786, elles annoncent le retour prochain : « Tu n'es pas loin du port, tu te portes bien, quoiqu'un peu triste; mais ton succès n'est pas incertain, car tu viens accompagné de la fortune et de la victoire, c'est-à-dire du neuf de trèfle et du neuf de cœur... Quel jour que celui où j'entendrai ta voix et où je te verrai en réalité!... »

Quand elle a des nouvelles, ce n'est pas toujours une lettre du bien-aimé qui les lui donne. Un voyageur est arrivé; il raconte que M. de Boufflers est en excellente santé. Mais, si ce voyageur est arrivé, pourquoi n'a-t-elle pas de

lettre? S'il va bien, que n'a-t-il écrit? Et, s'il n'écrit pas, c'est qu'il l'a oubliée. Il faudrait, pour méconnaître un si urgent raisonnement, si clair, si évident, il faudrait ne pas aimer! Elle compose des dialectiques de torture et se torture elle-même avec une ingéniosité farouche.

Elle est injuste, elle le sait; et elle est injuste pourtant, afin de souffrir davantage, sans le vouloir. Elle est jalouse. Elle sort de là épuisée; alors, elle désire de mourir, « quand ce ne serait que pour se reposer ». Elle est jalouse avec une savante absurdité.

Un jour, elle a prié Mme de Boisgelin, sœur de Boufflers, à souper. Ce fut, dit-elle, une « tragique histoire ». Il y avait le petit abbé de Bonneval et M. Hailes. Mme de Boisgelin s'approche de Mme de Sabran, la prend par la main, l'entraîne dans l'embrasure d'une fenêtre et lui demande, avec beaucoup de vivacité, si elle a reçu des nouvelles de Boufflers... « C'était tout ce que je craignais dans le monde, cette question; elle me fit l'effet d'un coup de poignard... » Mme de Sabran, bouleversée, répondit que non, car elle n'avait rien reçu, vraiment. Et Mme de Boisgelin? Non plus; mais elle venait de quitter Mme de Lauzun, qui avait reçu, elle, une lettre de huit pages. Mme de Sabran se maîtrisa, l'on soupa : elle tâcha d'être « le mieux possible ». Après le souper, l'on était à la cheminée, sous la lumière des lampes, Mme de Boisgelin penchée sur son

ouvrage... Voici un gros paquet, pour Mme de Boisgelin, de la part de M. de Nivernois. « C'était de toi! Elle me le montre, le lit, veut me le faire lire. Pendant tout ce temps, je ne sais où j'étais, à la suite d'un mouvement violent que j'avais éprouvé dans la tête et au cœur. Je sentis une sueur froide s'emparer de tous mes membres et, pour quelques minutes, je fus certainement pétrifiée... » Mme de Boisgelin la regardait, « avec des yeux qui ne valaient rien du tout ». Quand on fut parti, elle pleura, tant qu'elle eut à pleurer... « Ce matin, je n'entends pas ouvrir ma porte, que je ne regarde bien vite si ce n'est pas un paquet de lettres... Si je n'ai pas de tes nouvelles, c'est fait de moi. J'ai tout épuisé, raison, patience, amour. Que veux-tu que je devienne si, à défaut de toi, je n'ai même pas de tes lettres pour me faire vivre! » Enfin, le paquet de lettres est là; et le voici, sur un guéridon. Mais la chambre est toute pleine d'importuns; il faut bavarder, il ne faut pas s'élancer pour défaire le paquet, lire ces lettres bien-aimées : « Mais je les vois, je suis contente. » Et l'amoureuse parle, parle, avec plus d'animation que jamais, avec l'entrain que lui donne l'amour, à des gens qui, ne sachant pas, prennent pour eux sa bonne humeur.

Puis, seule, vite, elle lit qu'elle est aimée; et c'est un « charme inexprimable ». Ensuite, elle entre de nouveau dans la série des mois déserts.

Et elle souffre amèrement ; elle assiste à ce « phénomène étonnant, celui de voir exister un corps sans âme » : son âme n'est pas là ; elle est un corps en peine de son âme.

Il y eut, dans son désert, une oasis. Pendant l'été de 1786 et l'automne, Boufflers revint à Paris. Et quelle aubaine ! Seulement, à la veille de son retour, elle n'était presque pas heureuse, pensant qu'elle ne serait pas la première à le revoir et qu'elle ne serait pas seule aussitôt avec lui. Elle le revit : et ils s'aimaient encore.

Mais, quand ils sont ensemble, nous les perdons. Ils n'écrivent plus. Leur amour ne nous est connu que par ces lettres qu'ils échangent dès qu'ils se séparent. De cette façon, leur amour ne nous est connu que dans la tristesse : leur joie nous échappe. Tant pis ! Il n'y a rien à dire du bonheur. Il est le frère du silence et du secret.

Le 3 décembre 1786, Boufflers retourna au Sénégal pour une longue année. Et la douleur recommença.

Entre temps, Mme de Sabran maria sa fille. La reine des roses épousa M. de Custines, fils du général : et elle inaugurait ainsi, très convenablement, sa destinée frivole. Mme de Sabran se félicitait de ce mariage : le radieux visage de Delphine se réfléchissait, dit-elle, sur le sien « comme les rayons du soleil sur la lune ». Mais, quant à elle, le temps passait, et la jeunesse.

Parmi la joie qu'elle éprouvait pour sa fille, elle pleurait à propos d'elle-même.

Boufflers revint décidément le 1er janvier de l'année 1788. Vont-ils être heureux? 1788 : nous sommes à la veille de la révolution.

Le 30 décembre 1787, Mme de Sabran, qui attendait à la folie, écrivait : « Je suis retombée malade aujourd'hui ; je n'en peux accuser d'autre que toi... Mon âme est trop forte pour mon corps, ou du moins l'espèce de sentiment que j'ai pour toi. Mais que je meure, à présent, j'y consens, puisque je pourrai mourir dans tes bras. »

Elle ne mourut pas ; et elle le revit. Ils eurent, je crois, de beaux jours, au début de cette année 1788, où l'on goûta, sous la menace de la tribulation prochaine, les derniers plaisirs de l'ancienne France. Mais bientôt apparut la Barbarie. Et lui, Boufflers, qui ne savait pas se tenir tranquille dans une France calme, que ne ferait-il pas dans la fureur universelle !...

Ses amis l'engagèrent à oublier le Sénégal, à n'y plus retourner. N'avait-il point (comme le lui écrivait le comte de Ségur) assez vu, chez les nègres, « l'humanité en noir » ? D'ailleurs, il la verrait en noir, à Paris, sans bouger. Sans bouger, lui, Boufflers?... Dès qu'on eut parlé des États généraux, il partit pour la Lorraine, afin de préparer son élection. Il avait, pour séduire la sensibilité qui sévissait alors, un bon article dans son programme : en souvenir du Sénégal, où il n'avait

acheté de petits nègres que pour en faire cadeau à de belles dames (comme on leur donne, vers le jour de l'an, du chocolat), il était fort épris de négrophilie et tenait, contre l'esclavage, des propos philosophiques. Il fut élu. En même temps, il fut élu et reçu à l'Académie.

Mme de Sabran ne vit pas sans inquiétude entrer dans la politique cet étrange garçon qu'elle aimait et qui n'avait pas de rigueur dans l'esprit. Les circonstances étaient périlleuses : elle eut des craintes pour lui et pour sa renommée, disons, pour sa conscience même. Elle lui donna de très nobles conseils; et j'insiste, parce qu'alors on vit les caractères les plus dignes céder à l'attrait des plus brillants et néfastes sophismes; on vit ceux-là même qui avaient le devoir d'organiser la résistance trahir élégamment, et fût-ce héroïquement, leur cause naturelle, leur cause native. Mais elle détournait Boufflers de ces chimères qui, pour tenter mieux la générosité d'un chacun, prenaient de beaux dehors. Elle le suppliait — et, femme forte, quitte à l'engager dans une lutte redoutable — de défendre « ce que la raison, la nécessité et une longue expérience, de concert ensemble, ont arrêté pour le repos et la sûreté de la France ». Belle formule, et mémorable. En 1788, Mme de Sabran fut courageusement réactionnaire : ah! si d'autres l'avaient été comme elle!... Boufflers le fut beaucoup moins. Et il ne fit pas grand'chose. Quelques discours ;

mais on ne manquait pas de discours, alors déjà.

Sans peur aucune, sans peur au moins pour elle, mais afin de mettre en sûreté le jeune Elzéar, Mme de Sabran quitta Paris le 13 juillet 1789. Elle passa quelques semaines à Plombières, puis en Suisse, et puis en voyage. Elle revint à Paris au mois de septembre 1790; au mois de juillet 1791, elle émigra et trouva son refuge à la cour du prince Henri de Prusse, dans la petite ville de Rheinsberg, passé le Rhin. Le prince Henri de Prusse était un prince un peu parisien : il avait séjourné à Paris; il connaissait Mme de Sabran, Boufflers; il les invita.

Pour accueillir Mme de Sabran, le 20 juillet 1791, il envoya huit chevaux de trait. Or, l'émigrée arrivait dans une petite voiture ouverte : on y attela pourtant les huit chevaux. Quel galop! Vers le château, le véhicule faillit renverser « un piéton de fluette apparence, coiffé d'un tricorne » : le prince, qui venait à la rencontre de ses hôtes.

Le prince Henri était, à sa manière, un mécontent; et il avait de l'indulgence, voire de l'amitié, pour les idées libérales. Mais il se montrait soigneux de son élégance parfaite et curieux d'organiser autour de lui un petit Versailles, croyait-il.

Rheinsberg devint un aimable endroit. On y voyait Mme de Parseval, le jeune comte de Châteaugiron, le baron d'Escars, M. de Royer, M. de Brancion, et puis la comtesse de Sabran, son fils

Elzéar, enfin Boufflers. Le prince fit installer, dans une dépendance du château, un théâtre. Bon orchestre, décors et costumes somptueux. L'étoile de la comédie était Mlle Aurore Bursay, qui avait du talent et qui savait le grec et le latin. Le 18 janvier, jour de naissance du prince, on jouait des à-propos dont l'auteur était quelque émigré : *l'Heureuse journée*, *l'Espoir de Minerve*, *l'Image chérie d'un héros*. Boufflers, à peine arrivé, composa *la Veillée des réfugiés français à Rheinsberg le 18 janvier 1726*. Mlle Aurore, qui avait des lettres, sentit une heureuse émulation l'inspirer. Et elle récita ces vers de sa composition :

J'ose élever la voix dans un jour aussi beau,
Quand Boufflers et Sabran t'ont préparé des fêtes :
C'est le souffle tremblant du léger chalumeau
Qui se mêle à l'éclat des bruyantes trompettes...
Si, pour te peindre, il faut un sublime crayon,
Il ne faut, pour t'aimer, que posséder une âme...

Pauvres gens délicieux, que la Sauvagerie scandaleuse avait chassés et qui payaient de la seule monnaie qui leur restât — le futile et gentil esprit de France — l'hospitalité qu'on leur accordait !

Mme de Sabran jouait la comédie. Le jeune Elzéar, à dix-sept ans, — cet âge est sans pitié, — ne craignit pas de composer une tragédie d'*Annibal*, en alexandrins. *Annibal* fut monté, fut joué par la mère de l'auteur et le prince Henri

lui-même. Encouragé, il écrivit *les Hottentots* : on avait commis une imprudence.

Il y avait d'autres plaisirs. « Les jours où il n'y a point de spectacle, écrit un enthousiaste voyageur, on se rassemble autour d'une table garnie d'encre, de plumes et de papier, et l'on s'amuse à des jeux qui consistent à entraver l'esprit de mille manières différentes... » Ainsi passaient les jours, à Rheinsberg. Un petit nombre de Français y reconstituaient de leur mieux, avec un zèle délicat, une image menue de leur patrie.

En 1797, Boufflers, membre de la ci-devant Académie française, fut agréé comme membre de la classe de philosophie à l'Académie de Berlin. Il y prononça deux discours, l'un relatif à la vertu, l'autre à la littérature. Il y vanta le progrès, l'évolution de la vie organique et, par suite, l'évolution de l'esprit humain, qui a pour conséquence l'évolution de l'ordre politique et social. Bref, il y vanta ces doctrines qui étaient destinées à un si détestable succès et qui, en ce temps-là, triomphaient chez nous. Il développa, dans un assez beau langage suranné, une philosophie révolutionnaire. Les idées qui ont le plus terriblement nui à l'ancienne société française ont enchanté leurs victimes!...

Avec tout cela, fût-ce avec le titre d'académicien berlinois, il fallait vivre. Et Boufflers, industrieux par nature autant que par nécessité, con-

çut un vaste projet de colonie. Il se fit accorder par le roi Frédéric-Guillaume une concession à « Wimislow, dépendant autrefois de la seigneurie de Pabiance, et à trois quarts de mille de cette petite ville, point à peu près central entre Vidava, Sidaric, Rava et Petricau ». Le voilà de nouveau jeté dans une géographie étrange!... Il emmènerait avec lui soixante-quatre Français, qu'il lancerait dans une magnifique entreprise agricole, sans nulle préparation, faut-il le dire?

Il laissa d'abord son amie à Rheinsberg : elle devait le rejoindre à Wimislow un peu plus tard, quand la première installation serait faite. Il lui écrivait : « Les oies, les cochons, les dindons ne manqueront pas. Nous aurons aussi des canards. Si tu touches quelque argent, il faudra de toute nécessité songer à monter une bergerie, d'abord parce que cela est d'un bon rapport, et puis parce que c'est le seul moyen d'avoir assez de fumier pour mettre la terre en valeur... » Voilà pourquoi le galant chevalier songe à des bergeries, désormais : c'est pour avoir du fumier. Pauvre Boufflers! Le chemin qui le menait à ses domaines était difficile déjà : l'on passait par Breslau, Oppeln et Malaplane; et l'on traversait une Silésie où le voyageur fut incommodé par l'immense fumée qui sortait de pipes énormes et nombreuses.

Mme de Sabran n'attendit pas que le domaine de Wimislow devînt un confortable séjour. Elle

arriva et, un jour, son vieil amoureux la pria de l'épouser. Elle accepta, certes. Et tel fut leur mariage, tendre et tardif. Une douzaine d'années plus tôt, partant pour son gouvernement du Sénégal, Boufflers écrivait à sa chère Sabran : « Si j'étais joli, si j'étais jeune, si j'étais riche, si je pouvais m'offrir tout ce qui rend les femmes heureuses à leurs yeux et aux yeux des autres, il y a longtemps que nous porterions le même nom et que nous partagerions le même sort. » En 1797, il était sans doute encore moins joli ; moins jeune, certainement ; et, riche, il ne l'était plus du tout. Il épousa tout de même Mme de Sabran : c'est qu'alors il ne s'agissait plus de bonheur, au sens léger qu'une présomptueuse jeunesse attribue à ce mot.

M. et Mme de Boufflers s'établirent dans leur « maison de Pologne », qui n'avait ni volets ni rideaux et où entrait, fort librement, le clair de lune, à qui Boufflers adressait toujours des chansons. Il avait une soixantaine d'années ; il était puéril et intelligent.

Françoise-Éléonore de Boufflers se mit à la grande « exploitation rurale » volontiers. Elle s'occupa du bétail, des cochons et des oies, diligemment et, peut-être, avec un peu de la mélancolie que donne aux âmes peu aventureuses l'incertitude.

Boufflers songeait à organiser une brasserie, un moulin. De temps en temps, il voyageait, afin

de se procurer une clientèle; et il fit, par exemple une tournée dans la Poméranie suédoise. Il dînait avec des marchands. Il s'étonnait de ne les voir occupés que de leurs paquets et de leurs affaires. Il leur trouvait peu de conversation, « comme s'ils avaient emballé leur esprit avec leurs marchandises ». Et les braves négociants de la Poméranie suédoise, de leur côté, considéraient avec peu d'estime ce garçon qui leur semblait indignement badin; ils n'avaient pas d'empressement à négocier avec lui.

L' « établissement dans la Prusse méridionale » — comme l'appelait Frédéric-Guillaume — n'avait encore presque rien produit, quand il périclita de la manière la plus inquiétante. Boufflers et la pauvre Mme de Boufflers, un peu étourdiment, se virent conduits à tous les déboires qui annoncent le désastre.

Et ils furent pris, l'un et l'autre, de nostalgie. Quelle détresse était la leur! Boufflers écrivait : « J'aime mieux mourir de faim en France que de vivre en Prusse. » Il organisa comme il put sa liquidation. Ce fut lamentable.

Mais, pour rentrer en France, il fallait qu'on le rayât de la liste des émigrés. Il n'y eut pas de grandes difficultés. « Qu'on le fasse rentrer, il nous fera des chansons! » dit Bonaparte à qui plaidait auprès de lui en faveur du poète. Bonaparte n'attachait pas beaucoup d'importance à un tel rimeur; peut-être aussi, quand il restaurait

la société française, trouvait-il bon de lui rendre cet ornement, la poésie anodine.

On rentrait alors à Paris; on y rentrait assez timidement, avec de mauvais souvenirs. Tout le monde était en deuil. Mais aussi l'on avait un grand désir de reprendre la vie ancienne au point où on l'avait laissée avant le cauchemar, de reprendre la vie ancienne dans le nouvel état de choses qui, tout compte fait, donnait une impression de sûreté. Bonaparte était le sauveur; il était la garantie du calme recouvré.

Mme de Boufflers se rallia de tout cœur à l'homme du repos : elle voyait ainsi Bonaparte. Au lendemain de l'attentat de la rue Saint-Nicaise, elle apporta ses compliments; et elle écrivait à l'une de ses amies : « Je l'ai vu et le cœur me battait en le regardant et en pensant combien de destinées reposent sur sa tête... » Bonaparte fut très aimable : n'avait-il pas le goût naturel et politique de rallier l'ancienne aristocratie? Mme de Boufflers lui trouva « une figure douce et agréable », des manières très obligeantes.

Boufflers avait pris le titre de marquis, auquel il avait droit. Le marquis et la marquise de Boufflers louèrent un modeste logement dans le faubourg Saint-Honoré. Une existence paisible commença, le préambule assez quiet de la vieillesse, la douceur tranquille du soir après l'orageuse journée.

Ils n'avaient pas beaucoup d'argent : quelques

épaves de la fortune que possédait jadis Mme de Sabran. Boufflers n'avait pu rattraper, de ses livres, qu'un Dante, un Cicéron, la *Maison rustique*, le *Dictionnaire économique* et la collection des poètes latins, ce qui compose, remarque-t-il, « l'inventaire d'un poète crotté » . Mais Bonaparte lui accorda une petite pension. Puis il travailla : il donna aux journaux et aux publications périodiques des articles, des poésies, des badinages, gracieux encore et dont le tour, passé de mode, avait un certain agrément bizarre, falot, gentil. Même, il imprima un volume de philosophie, touchant le libre arbitre; et ce n'était pas ce qu'on lui demandait : le docte volume tomba de la boutique du libraire dans l'oubli, rapidement.

On a peine à se figurer que des gens qui avaient traversé les dix années de la Sauvagerie pussent encore s'égayer. C'est un fait. Et Paris, à l'aurore du siècle, fut tout animé de plaisirs. Mme de Boufflers écrit à une amie : « C'est en courant que je vous écris, c'est en courant que je vous aime. Je n'ai pas un moment ici. La distraction de Paris n'est pas croyable... » Peu à peu, les salons rouvraient leurs fenêtres et leurs portes; et l'on recevait beaucoup, avec un soin très élégant de l'économie, avec peu de lumière : en souvenir des récentes terreurs, on parlait à demi-voix, mais on causait selon l'usage exquis de l'époque la plus charmante, on renouait la

jolie conversation, depuis dix années interrompue.

Dans le modeste logement du faubourg Saint-Honoré, le marquis et la marquise de Boufflers ne se plaignaient pas de la vie. Boufflers, écrivant à Mme Durival, une amie de sa mère et une survivante très âgée de la cour de Lunéville, lui disait : « Notre intérieur est plus heureux que s'il était plus brillant. En perdant mes avantages, mes biens et mes espérances, j'ai vu que je n'avais perdu que des apparences et que la réalité me restait. Tout notre véritable avoir consiste dans la pensée et le sentiment... Mes affections sont à peu près toutes concentrées dans une personne que vous feriez l'héritière de votre passion pour ma mère, comme j'en ai fait l'héritière de son nom. Vous retrouveriez la même âme, les mêmes goûts, le même esprit, la même égalité dans le fond, la même variété dans la forme, et ces caprices innocents, et ces traits inattendus, et cette grâce indéfinissable, et en même temps cette simplicité incorruptible que nous avons admirée dans votre ancienne amie... » C'est un portrait et c'est un hommage; il plaît par la ressemblance et la tendresse. Comme cette ancienne et perpétuelle jeunesse de la France eut bien et délicatement le talent de vieillir!...

Le marquis et la marquise de Boufflers, épargnant la dépense inutile, purent acheter aux environs de Saint-Germain, pour y passer les mois

d'été, le petit domaine de Saint-Léger. Boufflers, montrant ses luzernes et ses avoines, disait : « Voilà mes poésies! » Et il avait encore un potager, puis un fruitier, de la vigne et des fleurs. Il disait aussi, avec bonne humeur : « Si je n'ai pas davantage, c'est la faute du sort; si je n'ai point assez, c'est la mienne! » Et le coureur de grandes routes, le coureur de bonnes fortunes devenait, aux approches de ses soixante-dix ans, une manière de sage bucolique, un très doux vieillard de Tarente.

Ou bien, il était, si l'on veut, Philémon. Auprès de lui, Baucis gardait une touchante beauté, le sourire d'autrefois et toutes ses prévenances. Elle était, comme elle dit dans une lettre, « accoutumée à partager les sentiments de M. de Boufflers » ; et il ne courait plus loin d'elle, de sorte qu'elle avait, un peu tardivement, tout le bonheur qu'elle eût espéré.

L'âge lui apporta divers inconvénients, des rhumatismes ; et elle ne pouvait presque plus marcher. Mais Boufflers ne la quittait pas. Elle dut aller à Plombières, prendre les eaux. Et Boufflers l'y accompagna. Le 31 juillet 1809, elle écrit à son fils Elzéar : « J'ai pu aujourd'hui monter sur les montagnes avec ce bon petit père qui me portait un peu, non sur son dos, mais sur son bras, car il est d'une complaisance extrême pour moi et l'édification de tout Plombières. On dit qu'on n'a jamais vu un aussi bon mari. » Quand les dou-

leurs étaient par trop violentes, on asseyait Baucis dans une petite voiture que poussait Philémon, Philémon de soixante et onze ans, qui trouvait encore des chansons à lui faire, des mots galants à lui dire. Et l'on voyait ainsi cheminer, aux petits pas du bonhomme, ce couple romanesque, venu des beaux temps de la monarchie, et qui avait à l'aventure tout perdu, tout et la jeunesse, tout fors l'amour, et qui regardait, souriant encore, le soir descendre autour de lui très doucement.

Ce n'est pas que Mme de Boufflers fût, même alors, indemne de chagrins. Sans doute les folies de la reine des roses durent-elles la tourmenter. Puis, en 1813, Elzéar son fils, compromis dans la politique, fut arrêté, mis à Vincennes. Mais, il n'était rien qu'elle ne supportât, avec l'aide de son vieux compagnon.

Boufflers, en 1814, reçut le titre de conservateur de la bibliothèque Mazarine. Il était décoré, membre de l'Institut. Et la vie s'arrangeait. Seulement, il avait soixante-seize ans. Et, l'année suivante, il mourut. Il avait prié que, sur sa tombe, on fît graver ces mots : « Mes amis, croyez que je dors. » Et il dort, au cimetière du Père de La Chaise, entre Delille et Saint-Lambert, l'amoureux des jardins et l'amoureux de Mme d'Houdetot.

Françoise-Éléonore vécut encore douze années. En 1826, elle perdit la reine des roses. Et puis

elle mourut elle-même le 27 février 1827. Elle avait ainsi composé son épitaphe :

A la fin, je suis dans le port
Qui fut de tout temps mon envie;
Car j'avais besoin de la mort
Pour me reposer de la vie.

Ses dernières années, on n'en connaît pas tout le détail. On les imagine bien dévastées et mornes. Mais elle n'était pas abandonnée. Elle avait auprès d'elle les amis que son grand charme et son esprit lui méritaient; et elle avait auprès d'elle son fils Elzéar, petit homme très distingué, fluet, maladif et qui boitait un peu et qui l'aimait infiniment. Elle était devenue aveugle. Et Mme Vigée-Lebrun les a vus passer, l'un et l'autre, le fils et la mère; elle les a vus passer comme ceci : « Le bras du comte Elzéar était, pour ainsi dire, attaché au bras de sa mère; et vraiment on pouvait envier le sort du comte, car, malgré ses souffrances et son âge, Mme de Boufflers, toujours bonne, toujours aimable, conservait ce charme qui plaît et qui attire tout le monde. »

Elle vivait de souvenirs, comme elle avait si longtemps vécu d'espérances : pour une âme attentive, ce sont deux formes de la possession, l'une un peu impatiente et l'autre plus sereine.

Quand ils étaient jeunes, l'un et l'autre, Sabran et le chevalier, elle songeait parfois à la mort; elle n'en refusait que le supplice de la sépara-

tion. Et alors elle se forgeait une doctrine de métempsycose en vertu de laquelle leurs âmes, éperdues quelque temps et quelque temps dupées par les apparences de corps nouveaux, finiraient bien par se reconnaître et, avec des corps de vingt ans, recommenceraient leurs amours. Je me figure que ces idées un peu déraisonnables et tendres séduisaient l'imagination de Françoise-Éléonore aveugle, aux derniers jours de sa vie, et qu'en mourant elle pensa rajeunir pour le bien-aimé.

Telle est en résumé — en un si court résumé qu'on dirait que, de toute une existence, il ne reste qu'un peu de cendre, mais chaude encore — telle est la vie de Françoise-Éléonore de Jean de Manville, comtesse de Sabran, puis marquise de Boufflers. Cette vie : un grand amour que rien au monde ne put distraire. Et c'est la dignité de cette vie, c'en est la poésie et la beauté. Nous parlons de l'amour à chaque instant; mais peut-être n'y a-t-il pas beaucoup de vrais amours dans l'espace d'un siècle, dans la foule d'un siècle.

LUCILE DE CHATEAUBRIAND

Certaines figures de femmes sont la mélancolie de l'histoire. On ne pense pas à elles sans tristesse; et elles ont un attrait singulier. A travers les siècles, mêlés des passions, des gloires et des brutalités qui résument la belle activité des hommes, on les rencontre comme, dans un pittoresque pays de montagnes et de soleil, ces lacs pleins d'ombre où dort un songe de solitude.

Qui lirait la chronique du temps de Charles VI sans aimer avec chagrin Valentine de Milan, si douce et venue de l'heureuse Italie pour compatir aux infortunes du roi fou? Qui ferait en Hollande un voyage attentif et ne s'éprendrait pas de ce beau visage que tant de larmes ont meurtri, la princesse de Solms, belle-fille du Taciturne? Et, des mémoires de Chateaubriand, qu'anime un tel entrain, s'élève ce fantôme plaintif, Lucile de Chateaubriand, comtesse de Caud.

Il y a, autour de ces jeunes femmes, une formidable agitation de vie, une ardeur qui, au total, fait une sorte de gaieté. Mais on dirait qu'elles

n'ont point participé à cette vie et que cette gaieté ne les a point touchées un instant; ainsi les lacs, enfoncés dans le creux des montagnes, ne reçoivent aucun rayon du soleil qui éclaire magnifiquement les alentours.

Je ne crois pas que nulle destinée soit plus continûment douloureuse que celle de Lucile. Les quarante années qu'elle a vécu l'ont menée, par les chemins du malheur, au désespoir. Elle avait du génie, une sorte de génie étrange et qui ne s'est pas complètement révélé : son génie, au lieu de lui être une joie, la tourmenta encore. De durs événements l'ont accablée; mais elle aggravait leur poids, comme s'il lui plaisait de souffrir davantage. A plusieurs reprises, les choses auraient pu tourner de meilleure manière : elle écartait, je ne dis pas les aubaines, au moins les complaisances du sort. Elle avait le don de n'être pas heureuse. Elle a été son bourreau; elle a été la martyre d'elle-même.

Il y a plus de cent ans qu'elle est morte. Et l'on pourrait aussi bien laisser l'oubli couvrir cette mémoire. L'oubli n'est-il pas une espèce de repos? Et l'oubli serait doux aux mânes de cette jeune femme qui n'avait pas trouvé ici-bas son repos. Mais la renommée de son frère prodigieux empêche qu'on ne lui veuille accorder le suprême silence. Chateaubriand lui a consacré des pages qui retentissent dans nos imaginations, nous charment et nous inquiètent.

Puis, lorsqu'un hasard tel que celui-là évoque du passé l'une de ces mortes qui, autrement, nous seraient inconnues, nous pensons à la foule innombrable des êtres délicats et précieux qui ont vécu et qui ont disparu sans laisser nul souvenir de leur passage sur la terre. Chacun d'eux avait sa grâce particulière, son sourire et ses larmes; chacun d'eux, son rêve et sa déception; chacun d'eux, sa façon d'accepter la vie ou de la refuser. Et aucun d'eux n'a été remplacé exactement par aucun autre. A chaque fois que l'un est mort, c'est une vue de l'univers, et c'est donc tout un univers que le néant a pris. C'est dommage que la mort travaille ainsi, sans relâche, à tout détruire!...

En appelant hors de l'oubli Lucile de Chateaubriand, l'on paye un tribut de tendresse et d'inconsolable regret à la foule des femmes qui furent la beauté de la terre, sa parure, et dont la cendre s'est mêlée à la poussière universelle.



Lucile-Angélique-Jeanne de Chateaubriand, fille de haut et puissant René-Auguste de Chateaubriand, chevalier, comte de Combourg, seigneur de Gaugres, Godheu, Boulet et Malestroit en Dol, et de haute et puissante dame Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, son épouse, naquit à

Saint-Malo, le 7 août 1764. Elle était le septième enfant de ce ménage qui eut dix enfants. Sur la date de sa naissance, Chateaubriand, son frère, s'est trompé, quand il a écrit : « Lucile, la quatrième de mes sœurs, avait deux ans de plus que moi. » Elle avait quatre ans de plus que son frère.

En 1809, Chateaubriand se souvenait ainsi de la petite fille qui avait été la compagne de ses jeux puérils. Une « cadette délaissée » et qu'on habillait des robes que ses sœurs abandonnaient en grandissant. Une petite fille « maigre et trop grande pour son âge », aux « bras dégingandés », à l'air timide, qui « languissait dans son coin comme une chevrette malade », et qui ne pouvait rien apprendre, et qui parlait avec difficulté. On lui enfermait la poitrine « dans un corps piqué dont les pointes lui faisaient des plaies aux côtés ». Elle avait le cou tenu par « un collier de fer garni de velours brun ». Elle avait les cheveux retroussés sur le haut de la tête par une toque d'étoffe noire.

Voilà l'image d'une pauvre petite fille et qui d'abord nous fait pitié. Elle est chétive, dolente, guindée par le costume et l'appareil qu'on lui a mis pour l'empêcher de se tenir mal ; et elle est un peu ridicule, mais de cette façon qui donne envie de pleurer. Sa toque d'étoffe noire nous désole.

Avec son frère François, qui plus tard s'appellera René, et qu'alors on appelle Francillon, elle

va tous les matins à l'école, chez les demoiselles Couppart, qui sont bossues, habillées de noir et qui enseignent la lecture. Mais Lucile lisait très mal; les demoiselles Couppart la grondaient, et Francillon griffait les demoiselles Couppart. Le résultat : de grandes sévérités, de la part de M. de Chateaubriand, qui était un homme à peu près terrible.

Quant à Mme de Chateaubriand, c'était une femme distinguée, mais occupée par les soins de la société, par les devoirs de la religion; et elle confiait à la Villeneuve ses garçons et ses filles. Il est probable que Lucile, plus encore que Francillon, éprouva la simple bonté de cette vieille servante qui s'était dévouée aux petits Chateaubriand. Francillon, lui, gaillard et vif, trouvait moyen de s'échapper et d'aller faire le diable, sur la grève malouine, avec les polissons du voisinage. Lucile était plus confinée à la maison, avec ses sœurs, comme leur Cendrillon. Mais, lorsque rentrait de ses batailles enfantines Francillon tout déchiré, Lucile se dépêchait de lui raccommoder ses habits, afin qu'il ne fût pas excessivement grondé. Je crois qu'elle ne faisait pas de bruit, et qu'elle avait un petit air amical et doux.

Quand M. de Chateaubriand eut reconstitué un peu la fortune de sa maison, à force d'énergie dure et fière, la famille alla s'installer à Combourg. Ce fut en 1777; Francillon avait neuf ans

et Lucile treize. Le vieux René-Auguste s'était, depuis quelque temps, retiré dans ce château d'orgueil; et il préparait toutes choses pour la noble installation des siens. Enfin, il donna le signal de la venue.

Au lever du soleil, un jour de printemps, Mme de Chateaubriand, ses quatre filles et son fils François, quittèrent Saint-Malo, « dans une énorme berline à l'antique, panneaux surdorés, marchepieds en dehors, glands de pourpre aux quatre coins de l'impériale ». Et Mme de Chateaubriand soupirait; et François, à chaque tour de roue, s'émerveillait davantage; et les jeunes filles bavardaient à perdre haleine.

L'on parcourut des lieues de bruyère, de friches et de semailles de blé noir, et puis un quinconce, et puis une allée de charmilles. Chateaubriand, qui écrit longtemps après ses mémoires, se rappelle encore la « joie effrayée » qu'il ressentit lorsqu'il entra sous cet ombrage. Et nous devinons Lucile plus frémissante que personne. Ensuite, ce fut une avant-cour plantée de noyers, une porte bâtie, une cour de gazon et, au fond de la cour, entre deux groupes de marronniers, la triste et sévère façade du château, sa « galerie à mâchicoulis, denticulée et couverte », ses tours à créneaux que surmonte un toit pointu. La voiture s'arrêta au perron. Le vieux Chateaubriand était là, avec « la mine la plus gracieuse » qu'on lui eût jamais vue.

Combourg, nom désormais poignant et auguste dans l'histoire; château de rêve, de poésie et de désespoir où consuma sa frénésie adolescente l'étonnante Lucile et où naquit, dans l'âme abondamment retentissante d'un garçon génial, une manière de souffrir qui a duré et qui tourmente encore les âmes!... Ils furent tous les deux, Lucile et son frère, à inventer une douleur nouvelle.

M. de Chateaubriand, la première allégresse passée, retomba dans sa farouche tristesse.

Et voici, à Combourg, les soirées que ce furent : « Le souper fini et les convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée; on mettait devant elle un guéridon, avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu, avec Lucile; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc,

sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent... »

Ah! c'était un vieil aigle terrible, René-Auguste de Chateaubriand!... Quand il eut reconquis son aire, l'heureux orgueil qu'il éprouva ne le rendit pas plus commode.

Pourtant, il y avait, à Combourg, des journées plus aimables que ces lugubres soirées. Des journées de fête, si ce mot ne jure pas trop avec la rigoureuse austérité du lieu. René-Auguste de Chateaubriand s'était mis en tête de ressusciter les anciens usages de la seigneurie : il restaura ces divertissements populaires, le saut des poissonniers, une foire appelée l'Angevine, et la Quintaine, sorte de tournoi où les villageois s'amusaient conformément à la tradition séculaire.

Et puis des visiteurs venaient : M. Potelet, ancien capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, qui racontait des histoires de Pondichéry; M. Launay de la Billardière, l'entrepositaire des tabacs; le sénéchal Gesbert, le procureur fiscal Petit, le receveur Corvaisier, le chapelain abbé Chalmel. Des gentilshommes des environs, le

dimanche, dînaient au château. Et l'on voyait le colonel en second du régiment de Conti, marquis du Wignacourt, galoper sous les arbres. C'est en le voyant passer parmi les feuilles que le petit Chateaubriand conçut ses premières idées de voyages. Et il les racontait à Lucile avec une fougue passionnée, à Lucile qui, elle, n'imaginait aucunement qu'elle dût jamais connaître ces enivrantes libertés de l'espace et, immobile, songeait que Francillon, quelque jour, s'en irait, la laisserait, en ce Combourg où il était son perpétuel compagnon, plus seule, prisonnière d'une solitude indéfinie.

Lucile devint une jeune fille; elle fut belle et sérieuse. Elle avait un visage pâle « accompagné de longs cheveux noirs ». Ses yeux étaient pleins « de tristesse et de feu ». Dans sa démarche, dans sa voix, dans son sourire, on apercevait « quelque chose de rêveur et de souffrant ». Chateaubriand a écrit, dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Il lui prenait des accès de pensées noires que j'avais peine à dissiper. A dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années; elle se voulait ensevelir dans un cloître. Tout lui était souci, chagrin, blessure; une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite la tourmentaient des mois entiers. Je l'ai souvent vue, un bras jeté sur sa tête, rêver immobile et inanimée. Retirée vers son cœur, sa vie cessait de paraître au dehors; son sein même ne se soulevait plus. Par

son attitude, sa mélancolie, sa vénusté, elle ressemblait à un génie funèbre. J'essayais alors de la consoler et, l'instant d'après, je m'abîmais dans des désespoirs inexplicables. »

Lucile était extrêmement pieuse. Elle allait, le soir, prier auprès d'une croix de pierre, dans la campagne, à l'embranchement de deux routes.

Lucile était extrêmement singulière. Dans son sommeil, elle avait des songes prophétiques; éveillée, elle « semblait lire dans l'avenir ». Et voici : « Sur un palier de l'escalier de la grande tour, battait une pendule qui sonnait le temps au silence. Lucile, dans ses insomnies, allait s'asseoir sur une marche, en face de cette pendule : elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles, unies à minuit, enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains. »

L'étrange fille!... Et nous avons des médecins qui vous diraient, sans barguigner, ce qu'elle avait. Ils vous diagnostiqueraient hardiment cette neurasthénie; et, pour la bien caractériser, ils ne manqueraient pas des plus vilains mots.

Mais le jeune Chateaubriand, lui, n'avait pas le stratagème des mots scientifiques, pour se délivrer d'une compagnie ensorcelante et admirable. Il fut, par Lucile inquiète, alarmé jusque dans les profondeurs de son esprit. L'on ne doit pas s'en

étonner, s'il est vrai qu'aujourd'hui encore, cent ans après la mort de Lucile, nous ne voyions pas sans émoi surgir, comme un fantôme, hors des *Mémoires d'outre-tombe,* cette sœur d'Ophélie. Elle a un charme persuasif, une séduction bizarre; et elle exerce un évident prestige.

A Combourg, la solitude exaltait son imagination; et François était le frère passionné de ses chimères. Il était, lui, sensible éperdument à une créature de son rêve et de son désir, qui n'existait que dans sa pensée et qu'il appelait sa Sylphide.

Lucile et François trouvaient une sorte de plaisir à exaspérer leur ennui. Parfois, ils allaient se promener côte à côte sur le mail; ils s'attardaient à examiner ou les primevères, ou les feuilles séchées, ou la neige.

Un jour, Chateaubriand parlait de la solitude. « Tu devrais peindre tout cela », dit Lucile. Chateaubriand ajoute : « Ce mot me révéla la muse; un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue naturelle... » Il composa, en effet, de petits poèmes, jolis et gracieux, mais où l'on ne sent pas l'ardeur extraordinaire à laquelle il fait allusion quand il parle de ce temps de sa vie. Il invita Lucile à écrire; et ils furent l'un et l'autre occupés de littérature. On lit dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Les pensées de Lucile n'étaient que des sentiments; elles sortaient avec difficulté de son

âme. Mais, quand elle parvenait à les exprimer, il n'y avait rien au-dessus... » Les échantillons du talent littéraire de Lucile, que son frère a cités, ne semblent pas être l'évidente preuve d'un tel génie; mais ce sont de charmantes choses, un peu alexandrines, très bien faites et pures. Voici l'*Aurore* : « Quelle douce clarté vient éclairer l'Orient! Est-ce la jeune aurore qui entr'ouvre au monde ses beaux yeux chargés des langueurs du sommeil? Déesse charmante, hâte-toi! quitte la couche nuptiale, prends la robe de pourpre; qu'une ceinture moelleuse la retienne dans ses nœuds; que nulle chaussure ne presse tes pieds délicats; qu'aucun ornement ne profane tes belles mains faites pour entr'ouvrir les portes du jour. Mais tu te lèves déjà sur la colline ombreuse. Tes cheveux d'or tombent en boucles humides sur ton col de rose. De ta bouche s'exhale un souffle pur et parfumé. Tendre déité, toute la nature sourit à ta présence; toi seule verses des larmes, et les fleurs naissent. »

C'est bien joli; et l'on dirait d'un fin poème de l'Anthologie, traduit délicatement. Je crois tout de même que nous sommes un peu déçus. Nous n'attendions pas mieux, car ceci est parfait. Nous attendions autre chose, et fût-ce quelque chose de moins réussi, mais enfin quelque chose de plus particulier. Voilà cette farouche Lucile qui, dans la solitude sauvage de Combourg, a des visions, des mélancolies, des ferveurs et des aspi-

rations sublimes. Voire, elle nous apparaissait un peu folle, si je ne me trompe : et elle écrit comme un prosateur sage et habile. Les conditions de sa vie et l'originalité de sa nature nous donnaient à espérer qu'elle eût, la plume à la main, des trouvailles surprenantes, une manière peut-être incorrecte, mais toute neuve et primesautière. Pas du tout! Elle écrit bien, et selon l'usage habituel. Lucile est timide encore; elle s'applique, et elle imite les écrivains. Plus tard, elle prit de la désinvolture. La frémissante Lucile, ce n'est pas dans ces premières pages que nous la trouvons, mais vingt ans après et, par exemple, dans les exquises lettres qu'elle adressait à l'amoureux Chênedollé ou bien, tout à la fin de sa vie, dans les terribles lettres qu'elle adressait à son frère.

*
* *

Ces deux enfants, Lucile et Francillon, ne pourrions-nous les connaître mieux en utilisant le roman de *René* comme un document biographique? La question se pose; ou, du moins, on l'a posée.

Du vivant même de Chateaubriand, en 1832, un cert... écrire; ...on Marin ne fut pas gêné pour imprim... ture. ...nes que voici : « Il se dit dans le monde que le frère d'Amélie — Amélie est l'héroïne de *René* — n'est pas autre que M. de



Chateaubriand. Il est vrai, il y a dans les malheurs et le caractère de René assez de concordance avec les siens : même misanthropie, mêmes extases, même mélancolie... » Et Scipion Marin cite le début de *René*... Étant donné la suite de ce roman pervers, l'insinuation de ce Marin est assez inconvenante. Il faut omettre cet écrivain. Cependant ses développements sont assez cocasses. Scipion Marin, quoi qu'il fasse, a bien de la peine à penser que toute cette histoire d'amour soit « complètement fictive » . Et il essaye de se représenter un adolescent de bonne famille en qui l'amour s'éveille et à qui la solitude bretonne n'offre pas beaucoup de ressources sentimentales : « Il n'ira pas entourer de prestiges la fille hâlée d'un pêcheur ou celle d'un pâtre, dans son besoin de sympathie. Elles peuvent bien avoir une beauté relative; elles peuvent bien, favorites de la nature, briller avec des formes ravissantes, un œil noir, une physionomie qui parle; mais il est ce je ne sais quoi de charmant, de doux, de divin, que l'éducation, que la culture de l'esprit donnent seules; et cela, on le chercherait en vain dans ces villageoises, qu'un peintre peut bien faire poser devant lui, mais que le poète, qui ne se contente pas des formes extérieures, qui veut le langage de l'âme, ne saurait diviniser, du moins le vrai poète... » Pauvre jeune homme!... Mais alors?... Eh bien, alors : « Si, dans cet isolement, bercée dans les bras d'un

jeune homme aux profondes sensations, compagne de ses pas, dépositaire des épanchements de son âme, une sœur en qui l'instruction a comblé les attraits, à qui la vie sédentaire, aisée, a donné cette délicatesse de teint, ce dégagement des vulgaires pensées, tous les embellissements enfin; si, dis-je, cette sœur... » Ainsi épilogue Scipion Marin, d'une façon comique et indiscrète. Mais, en fait de preuves pour ses dires, il n'a rien du tout; il n'a que ses hypothèses de triviale psychologie.

Cette méchanceté vilaine, Sainte-Beuve l'a reprise avec joie.

Dans le troisième chapitre de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, on lit : « Cette sœur Lucile est le type virginal, innocent, de l'Amélie de *René*. » Bien! Formulé ainsi, le renseignement n'a rien, somme toute, de très choquant. Mais, en note, — car la perfidie de Sainte-Beuve est dans ses notes, cachée, dissimulée, hypocrite : — « Une question qu'on voudrait repousser se glisse malgré nous. René est bien René, Amélie est bien Lucile; qu'est-ce donc? et qu'y a-t-il de réel au fond dans le reste du mystère? Poète, comment donner à deviner de telles situations, si elles ont quelque chose de vrai? Comment les donner à supposer, si elles sont un rêve?... »

Sainte-Beuve n'en manque pas une!... Mais, « si de telles situations » sont, comme dit Sainte-

Beuve, « un rêve », qu'est-ce qu'a fait Chateaubriand pour les « donner à supposer », comme Sainte-Beuve le lui reproche?... Il a intitulé son roman *René*; oui, seulement, à cette époque, on l'appelait, lui, François et il croyait s'appeler François-Auguste. Il a signé de ce double prénom de François-Auguste *l'Essai sur les Révolutions*, *Atala, le Génie du christianisme*, l'édition d'*Atala* et *René* ensemble, *les Martyrs* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il y a de l'analogie entre le René du roman et le petit Francillon des *Mémoires*; il y a de l'analogie entre l'Amélie du roman et la Lucile des *Mémoires*, la vraie Lucile? Eh! bien, oui, quelque analogie. Mais il y a toujours quelque analogie entre l'œuvre d'un artiste et sa vie, quelque analogie entre les gens qu'il a connus et les personnages qu'il a réalisés. L'on n'invente rien de toutes pièces. Ajoutons que les ressemblances signalées par Sainte-Beuve, on ne devait pas les apercevoir en 1802 quand parut *René* avec *le Génie du christianisme*, en 1805 quand parut *René* avec *Atala*. Ce sont les *Mémoires d'outre-tombe* qui les ont signalées : et ils ne furent publiés qu'en 1849. Principalement, les ressemblances ne sont pas d'un tel ordre qu'elles autorisent les calomnies des commentateurs.

Et ainsi tombe la principale inconvenance de *René*, que Sainte-Beuve a dénoncée avec son habituelle malveillance.

*
* *

Mlle de Chateaubriand, durant sa triste jeunesse, eut peut-être, en imagination, le mélancolique divertissement d'un timide roman d'amour. Le héros fut un jeune conseiller au Parlement de Bretagne, M. de Malfilâtre. Il venait à Combourg, amené par le frère aîné de Lucile. Et Chateaubriand croit que Lucile ressentit pour lui une « passion secrète ». Mais elle étouffa dans son cœur ce mouvement de sympathie; elle croyait tout le monde conjuré contre elle et, à cause de cela, redoutait la vie. Il est possible que M. de Malfilâtre, — cousin probablement du malheureux poète de ce nom, — n'ait jamais su la tendresse dont il avait été l'objet. Pendant l'émigration, il entra dans les ordres et il mourut à Sommerstown, près de Londres, le 18 mars 1803, quelques mois avant Lucile. Deux destinées avaient été sur le point de se joindre ; et le bonheur était — qui sait? — pour ces deux êtres, dans leur réunion. Ils ne s'en doutèrent pas; ou bien, ils n'osèrent pas s'en douter. Leurs destinées se séparèrent, et ils sont morts, loin l'un de l'autre, ignorant leur maladresse. La vie est rude; seulement, on est plus maladroit encore : et nous appelons, à tout hasard, fatalité la brutalité de la vie et nos erreurs.

Tant que dura la morne existence de Combourg, les grands chagrins de Lucile furent les départs de François ; ses grandes joies, les retours de ce frère chéri. Elle le vit partir pour le collège de Dol; plus tard, elle le vit partir pour sa garnison de Cambrai, où il prenait du service comme lieutenant au régiment de Navarre.

Puis M. de Chateaubriand mourut. Le lieutenant reçut un congé, retourna en Bretagne. Ensuite, avec ses deux sœurs, — Lucile et Mme de Farcy, — le lieutenant vint à Paris. La « couvée bretonne » s'établit dans les pavillons de Saint-Lazare, à peu de distance du frère Jean-Baptiste, lequel avait épousé Mlle de Rosanbo et demeurait chez son beau-père, le président de Rosanbo, rue de Bondy. Ce séjour à Paris fut probablement le temps le plus heureux de la vie de Lucile. Elle s'égaya. Même, elle consentit à jouer un petit rôle dans une comédie qu'on donna pour la fête de M. de Malesherbes. Mais le plaisir dura peu; et la famille, jeune et amusée un instant, dut rentrer en Bretagne. Bientôt, le lieutenant dut aller à Cambrai, donner un coup d'œil à son régiment.

Il était alors une sorte d'assez mauvais sujet, comme en témoignent deux lettres qu'il adressait, en 1789, à l'un de ses amis, le chevalier de Châtenet. Ces deux lettres, les plus anciennes de la correspondance de Chateaubriand, ne sont pas agréables. Et la pauvre Lucile, innocente, y est

mêlée de la plus gaillarde façon. Chateaubriand raconte à son ami Châtenet qu'il a fait à Lucile, de la part de ce Châtenet, une déclaration... « Elle t'attend de pied ferme, pour continuer le roman... Comme le dénouement te regarde, je t'invite à faire au plus tôt connaissance avec elle... » Et puis : « Sur le tableau que je lui ai fait de toi, elle désire bien te connaître. Ménage-la, si tu la séduis, mon cher Châtenet : songe que c'est une vierge. » Pour excuser Chateaubriand d'avoir pris ce ton, quand il s'agissait de Lucile, je ne sais pas ce qu'on dirait.

Lucile vit son frère partir pour l'Amérique, et pleura.

En 1792, elle le maria. Elle lui fit épouser Mlle Buisson de La Vigne, une amie qu'elle adorait. C'est une histoire assez obscure et compliquée, celle de ce mariage. M. Jules Lemaître s'est demandé si Lucile, en mariant son frère, ne s'était pas « protégée » contre lui. C'est une conjecture très ingénieuse et que favorise l'étrangeté des circonstances. Mais enfin, dans l'incertitude où les documents vous laissent, toute hypothèse est bien aventureuse. Lucile s'occupa de ce mariage ; et voilà tout ce qu'on peut dire avec assurance, avec une sorte d'assurance. Après le mariage, — ou, du moins, après une première cérémonie de mariage qu'avait dû célébrer un prêtre inconstitutionnel — Mlle de La Vigne, qui était, sans l'être, Mme de Chateaubriand, fut

enlevée au nom de la justice et mise, à Saint-Malo, au couvent de la Victoire, en attendant l'arrêt des tribunaux : Lucile voulut qu'on l'y enfermât aussi. Et cette réclusion dura, semble-t-il, des semaines.

Du reste, Lucile était chanoinesse au chapitre de Remiremont, après avoir été chanoinesse au chapitre de l'Argentière. Et ces titres, par eux-mêmes, ne l'engageaient pas à mener la vie religieuse; mais elle la menait, ou peu s'en faut, par une sorte de goût profond de son âme.

Aussitôt après le mariage, on sait que Chateaubriand oublia sa femme avec une facilité bien remarquable : il ne se souvint d'elle qu'au bout d'une bonne dizaine d'années, et parce qu'il venait de perdre la douce et charmante comtesse Pauline de Beaumont.

... Mais, à chaque instant, il me semble qu'au lieu de raconter la vie de Lucile, c'est la vie de Chateaubriand que je raconte. Ah! comment faire? Les Lucile de Chateaubriand ont vécu dans un perpétuel dévouement; et leur abnégation les suit après leur mort. Le sacrifice qu'elles ont fait, on le leur continue. C'est leur faute, leur jolie faute : elles ont manqué d'égoïsme. Il n'y a pas de pire imprudence, à moins que je ne me trompe, ici-bas. Et puis, la vie de Lucile nous est principalement connue par Chateaubriand, son frère, lequel, pourvu d'un magnifique génie, fut tout à fait exempt de cette abnégation.

Mais enfin, après son mariage, le jeune chevalier de Chateaubriand ne tarda guère à émigrer. Lucile vivra désormais un peu plus particulièrement.

*
* *

Elle vécut suivant son génie propre : et c'est-à-dire, exactement, que de nouveaux malheurs l'accablèrent. La révolution multiplia ses absurdités malfaisantes. On lit, dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Ma vieille et incomparable mère avait été jetée dans une charrette avec d'autres victimes et conduite du fond de la Bretagne dans les geôles de Paris, afin de partager le sort du fils qu'elle avait tant aimé... » Il s'agit de son fils Jean-Baptiste, qui fut guillotiné le même jour que Malesherbes... « Ma femme et ma sœur Lucile, dans les cachots de Rennes, attendaient leur sentence ; il avait été question de les enfermer au château de Combourg, devenu forteresse d'État : on accusait leur innocence du crime de mon émigration. » Cette lugubre aventure n'est pas connue dans le détail. Mais M. Frédéric Saulnier a trouvé, dans les procès-verbaux du comité de surveillance de Rennes (Archives du département d'Ille-et-Vilaine), la pièce que voici. Il faut la lire pour connaître une fois de plus l'infamie et la stupidité des brutes auxquelles divers penseurs

contemporains décernent le nom de Grands-Ancêtres. S'ils les veulent pour ancêtres, qu'ils les gardent. Voici : « Séance du 8 pluviôse an II de la République une et indivisible. Le comité de surveillance et révolutionnaire... » — car ils écrivent comme ça ; leurs petits-fils également... — « de la commune de Rennes, a arrêté d'envoyer au district les motifs qui ont déterminé les incarcérations et arrestations des personnes suivantes... » Voyons un peu les motifs : « 1° Julie Chateaubriand, femme Farcy, ex-noble, âgée de vingt-sept ans, envoyée à la maison de réclusion de Rennes, le 21 octobre 1793 (vieux style), par le comité de surveillance de Fougères, — sans autres motifs... » Sans autres motifs que quoi? Sans autres motifs que rien. Sans motifs, il n'y a qu'à le dire! « 2° Lucile Chateaubriand, ex-noble, âgée de vingt-cinq ans... » A la vérité, Lucile avait vingt-neuf ans; peu importe... « regardée comme suspecte aux termes de la loi du 17 septembre (vieux style) »... Suspecte de quoi? Suspecte. Et, pour Lucile, voilà le motif. « 3° Céleste Buisson, femme Chateaubriand, ex-noble, âgée de dix-huit ans, envoyée de Fougères le 21 octobre 1793, même motif. » Même motif que pour Lucile; enfin, suspecte!... Et voilà les motifs que le comité de surveillance et révolutionnaire envoyait au district pour justifier l'arrestation de trois jeunes femmes tremblantes et abandonnées! Et voilà comment travaillaient ces justiciers

frauduleux dont les petits-fils, gaillards d'aujourd'hui, ont des phrases sévères pour ce qu'ils nomment « l'arbitraire » de l'ancienne monarchie et sont tout prêts à recommencer la même besogne de crime et de lâcheté.

Il est probable que Lucile, sa sœur et sa belle-sœur furent arrêtées pour la raison que mentionne Chateaubriand : l'émigration du frère et du mari. Ou bien peut-être furent-elles arrêtées tout simplement sans nul motif, pendant qu'on était en train d'arrêter tout le monde. Plus tard, la dernière année de sa vie, Lucile écrivait à Chateaubriand : « Lorsque tu partis pour la seconde fois de France, tu remis ta femme entre mes mains, tu me fis promettre de ne m'en point séparer. Fidèle à ce cher engagement, j'ai tendu volontairement mes mains aux fers et je suis entrée dans ces lieux destinés aux seules victimes vouées à la mort. » On peut inférer de là que Lucile voulut être arrêtée en même temps que la femme de l'émigré, par tendre fidélité à sa promesse : aucun dévouement n'étonnera d'elle.

Le 9 Thermidor sauva les trois prisonnières. Mais la pauvre Lucile, mélancolique déjà et tourmentée, en quel état l'avaient mise ces semaines d'angoisse et de souffrance !...

Les victimes de la Terreur, ce n'est pas seulement l'innombrable foule qu'on guillotina. Quand les portes des prisons s'ouvrirent pour rendre à la liberté les survivants, il sortit de là des ma-

lades désespérés, et des fous et des folles. Que d'âmes ne résistèrent pas à l'atroce martyre des geôles et au deuil des êtres les plus aimés! La grande victime de la Terreur, c'est la France, dont l'âme fut bouleversée. On l'a vu, ensuite; et je crois qu'on le voit encore.

Lucile est un exemple, et pathétique, de l'épouvante où sont restés, après la révolution, les pauvres êtres qu'elle a martyrisés au lieu de les tuer. Elle a vécu onze années encore, mais incapable de vivre et à jamais affolée.

Ce qu'elle devint, après sa mise en liberté, nous ne le savons pas exactement. Ici, le document principal manque : Chateaubriand, émigré, vit en Angleterre. Et les *Mémoires d'outre-tombe* racontent la vie que menaient, à Londres ou aux environs, les émigrés, l'un d'eux principalement. A quelques indices, je crois apercevoir que Chateaubriand n'était plus guère en relations avec sa famille.

Il nous faut passer quelques années. En 1796, Lucile se marie. Elle épouse M. de Caud. L'on ne savait rien de ce personnage. Chateaubriand le nomme et n'en dit rien; Sainte-Beuve le nomme et n'en dit rien. Les attentives et heureuses trouvailles que M. Frédéric Saulnier, conseiller à la cour de Rennes, a consignées dans une très savante brochure, *Lucile de Chateaubriand et M. de Caud* (Nantes, 1885), donnent à son sujet de précieux renseignements. Jacques-Louis-René de

Caud appartenait à une famille de vieille et honorable bourgeoisie. Son père, Pierre-Julien de Caud, était avocat au Parlement de Bretagne. Et Jacques-Louis-René naquit en 1727 : c'est-à-dire qu'au moment où il épousa Lucile de Chateaubriand, il avait soixante-neuf ans, bel et bien. Après avoir été, un peu de temps, comme son père, avocat au Parlement de Bretagne, il se fit admettre dans les gardes du corps du roi; il prit part au combat de Saint-Cast : et il y fut brave. Même, il y eut la cuisse percée d'un coup de baïonnette et la tête blessée. Le roi lui donna la croix de Saint-Louis et une commission de capitaine. Il fut ensuite commandant de la ville et du château de Fougères et, en 1789, capitaine du bataillon de garde nationale de Rennes. Je crois que c'était un fort honnête homme et un excellent militaire.

Je crois aussi qu'il épousa Lucile avec amour et avec bonté. Mais, en l'épousant, Lucile fit tout le contraire d'un mariage d'amour. Le chevalier de Caud touchait à sa soixante-dixième année. Ce n'était pas l'un de ces jeunes hommes à qui rêvent, dit-on, les jeunes filles. Lucile avait trente-deux ans. Elle était fort abandonnée; il n'y avait plus d'homme, dans la famille. Je me figure qu'elle épousa ce très honorable bonhomme un peu comme, ayant peur, on se réfugie auprès de quelque énergie tutélaire.

Seulement, le 15 janvier 1797, M. de Caud

mourut. Et Lucile, après quelques mois de mariage, commença une nouvelle solitude, le veuvage. Du reste, M. Frédéric Saulnier croit savoir que le ménage de Lucile et de M. de Caud n'avait rien valu. Lorsque mourut M. de Caud, Lucile, depuis cinq semaines, n'habitait plus la maison de son vieux mari. Et celui-ci l'avait chassée. Pourquoi et comment? M. Saulnier ne le sait pas.

Il y a là un mystère. Et, dans l'histoire de Lucile, les mystères abondent : les mystères sont douloureux comme les faits. Lucile fut malheureuse en ménage. Est-ce sa faute? Peut-être. Dans tous les malheurs qui l'ont accablée, elle a des responsabilités désolantes.

Après cela, il nous faut passer quelque temps encore. Et nous retrouvons Lucile au moment où Chateaubriand, revenu d'exil, s'installe à Paris. Je ne sais pas si Lucile demeure à Paris elle-même. Il me semble qu'elle ne demeurait à peu près nulle part. Elle voyageait de Bretagne à Paris. Ses sœurs la recevaient, ici ou là. Puis elle s'en allait. A la révolution, elle avait vu se disloquer tout le système d'existence auquel la préparaient son hérédité, son éducation. Elle essaya ensuite, quand elle épousa le bonhomme de Caud, de se refaire un foyer : son espérance fut trompée. Dès lors, elle paraît s'abandonner au hasard; et elle a un peu l'air d'une feuille détachée d'un arbre et avec laquelle le vent joue.

Chateaubriand, lui, est d'une autre sorte. Il

arrive de Londres, plein d'ardeur, avec le commencement de son *Génie du christianisme*, avec de l'ambition, avec la volonté de conquérir la gloire. A Combourg, jadis, le frère et la sœur avaient beaucoup d'analogie : une sensibilité pareille les disposait à une même mélancolie. Mais Lucile s'est peu à peu désespérée; tandis que, dans l'exil indigent de Londres, le jeune homme s'est fortifié. L'innocent Joubert le présente à Pauline de Beaumont. Lucile devint l'amie de Pauline.

Et même, quand Chateaubriand et Mme de Beaumont furent partis pour Savigny, Lucile ne manqua point d'aller les retrouver. Elle passa plusieurs semaines auprès d'eux. C'est bien étrange.

Sans pharisaïsme, il faut tout simplement constater que la société française était, après la révolution, un peu démoralisée. Les principes d'autrefois s'étaient détraqués et, les anciennes délicatesses, la grande sauvagerie des temps les avait détruites. Je le répéterai obstinément : la révolution n'a pas tué seulement des hommes et des femmes; elle a tué une âme, oui, l'âme de l'ancienne France. Dans un monde désorganisé, l'on fut éperdu; l'on ne savait plus. Et, en toute occurrence, mon Dieu, n'en avait-on pas vu bien d'autres?... Il y eut alors, dans les usages, une espèce de facilité indulgente, un peu triviale et que rachetèrent des finesses de sentiment.

Lucile eut, pour Pauline de Beaumont, l'affection la plus passionnée. Même dans la plus simple et gentille amitié, nous la voyons déraisonnable par l'excès même de sa ferveur, et par des craintes inutiles, et par une amertume qu'elle eut toujours à penser qu'elle aimait plus qu'elle n'était aimée.

Elle se peint elle-même, — joliment, terriblement, — dans cette lettre qu'elle adressa, le 30 juillet 1803, à Pauline : « J'ai été si charmée, Madame, de recevoir enfin une lettre de vous, que je ne me suis pas donné le temps de prendre le plaisir de la lire de suite tout entière : j'en ai interrompu la lecture pour aller apprendre à tous les habitants de ce château que je venais de recevoir de vos nouvelles, sans réfléchir qu'ici... » — elle est au château de Lascardais, chez sa sœur... — « sans réfléchir qu'ici ma joie n'importe guère et que même presque personne ne savait que j'étais en correspondance avec vous. Me voyant environnée de visages froids, je suis remontée dans ma chambre, prenant mon parti d'être seule joyeuse... » Lucile joyeuse? Mais on voit comment : avec chagrin. Elle avait le subtil talent de découvrir, dans les occasions mêmes de son plaisir, les motifs cachés de la plus inutile douleur. « Je me suis mise à achever de lire votre lettre et, quoique je l'aie relue plusieurs fois, à vous dire vrai, Madame, je ne sais pas tout ce qu'elle contient. La joie que je res-

sens toujours en voyant cette lettre si désirée nuit à l'attention que je lui dois... »

Elle avait, dans ses attachements, de la frénésie. Elle y mettait de la fureur, de l'exigence et, tout à la fois, de la douceur humble et de la domination. Elle s'acharnait à obtenir autant qu'elle donnait; et un orgueil bizarre l'engageait à donner plus qu'elle ne pourrait jamais recevoir. Elle persécutait son cœur, avec une méchanceté singulière.

Pauline était malade; Pauline avait commencé le chemin de son calvaire : par le Mont-Dore, où elle souffrit cruellement, elle allait à Rome, mourir. Et elle n'écrivait plus beaucoup. Lucile écrit à Chateaubriand, le 4 octobre 1803 : « J'avais commencé l'autre jour une lettre pour toi; je viens de la chercher inutilement; je t'y parlais de Mme de Beaumont et je me plaignais de son silence à mon égard. Mon ami, quelle triste et étrange vie je mène depuis quelques mois ! Aussi, ces paroles du prophète me reviennent sans cesse à l'esprit : *Le Seigneur vous couronnera de maux et vous jettera comme une balle*... Mon Dieu, quel long espace de temps il va s'écouler avant que je ne reçoive une réponse à cette lettre! Que l'éloignement est quelque chose de cruel! D'où vient que tu me parles de ton retour en France? Tu cherches à me flatter, tu me trompes. Au milieu de toutes mes peines, il s'élève en moi une douce pensée, celle de ton amitié, celle que je suis dans

ton souvenir telle qu'il a plu à Dieu de me former. Mon ami, je ne regarde plus sur la terre de sûr asile pour moi que ton cœur; je suis étrangère et inconnue pour tout le reste... »

A chaque instant, lorsqu'on lit ces lettres de Lucile, on a l'impression qu'elle a trouvé, pour toute la douleur possible, les mots les plus nets, les mots décisifs; et l'on croit que c'est fini. Mais elle trouve encore et des nuances de douleur et des mots qu'elle teinte de ces nuances nouvelles. Voici ce qu'elle écrit ailleurs à son frère : « Adieu, mon pauvre frère, te reverrai-je? Cette idée ne s'offre pas à moi d'une manière bien distincte. Si tu me revois, je crains que tu ne me retrouves qu'entièrement insensée... » Et puis : « Je ne suis pas de ceux qui épuisent toute leur douleur dans l'instant de la séparation; chaque jour ajoute au chagrin que je ressens de ton absence, et serais-tu cent ans à Rome que tu ne viendrais pas à bout de ce chagrin... L'amitié que j'ai pour toi est bien naturelle : dès notre enfance, tu as été mon défenseur et mon ami; jamais tu ne m'as coûté une larme et jamais tu n'as fait un ami qui ne soit devenu le mien... Il est bien vrai que, pour quiconque ne me connaît pas, je dois paraître inexplicable; cependant, je ne varie que de forme, car le fond reste constamment le même. »

Quand une sensibilité de femme atteint à cette adorable délicatesse et quand elle sait se réaliser, presque spontanément, sous cette forme frisson-

nante, elle est une sorte de génie. Et Lucile avait du génie; elle avait l'effrayant génie de souffrir plus que personne, de s'y plaire d'une façon quasi perverse et de vêtir des phrases les plus tremblantes son mortel émoi.

*
* *

L'amitié, l'affection fraternelle l'ont bouleversée. Que sera-ce donc, si vient l'amour?

Et, pour achever le supplice de Lucile, advint l'amour. C'est un être charmant qui l'aime; et je crois qu'elle fut amoureuse. Il n'y avait, à ce bonheur qui préludait, nul empêchement. Pour empêcher ce bonheur, il n'y avait que Lucile; mais elle suffisait.

Le délicat poète Chênedollé fut présenté à Lucile en 1802. Il connaissait Chateaubriand depuis longtemps; et Chateaubriand le traitait en ami véritable. C'était, ce Chênedollé, un esprit cultivé, très fin; c'était un galant homme. Il adora Lucile; les singularités mêmes de cette jeune femme le séduisaient : et il avait aperçu le génie dont elle était douée. Il la pria, même il la supplia de l'épouser. Et elle ne lui eût pas dit qu'elle ne l'aimait pas. Elle l'éconduisit d'une autre manière, plus douce et, conséquemment, plus douloureuse.

Le 2 avril 1803, étant à Rennes, elle lui écri-

vait : « Que je vous demande pardon de l'inquiétude vague et passagère que j'ai sentie au sujet de ma dernière lettre ! » C'est compliqué. Autant dire que Lucile avait écrit à Chênedollé ; elle lui disait, probablement, ce que Chênedollé devait le moins désirer d'entendre. Et elle avait douté des sentiments avec lesquels Chênedollé recevrait ses paroles. Donc elle avait douté de Chênedollé : elle s'en excuse. Et voilà comme elle multiplie les difficultés, les scrupules, enfin ce qui fait mal.

Refusé, l'amoureux voulut obtenir de Lucile une promesse : Lucile, qui ne l'épouserait pas, n'épouserait du moins personne !

C'est exigeant. Une note que Sainte-Beuve a retrouvée dans les papiers de Chênedollé contient ces lignes : « Cette femme me paraissait si pure et céleste que je ne puis me faire à l'idée qu'elle n'est pas morte vierge. Il me semble qu'il n'y avait point d'homme digne de la serrer dans ses bras. » C'est une opinion à laquelle arriva Chênedollé quand il sut décidément qu'il ne serait point cet homme. Tel est le cœur humain, un dialecticien remarquable. Et Lucile écrivait à Chênedollé : « Je veux encore vous dire que je ne vous écrirai point le motif que j'ai cru, à la réflexion, qui vous avait engagé à me demander ma parole de ne point me marier. A propos de cette parole, s'il est vrai que vous ayez l'idée que nous pourrons être un jour unis, perdez tout à fait cette idée... » Mais pourquoi, pourquoi?

devait s'écrier l'amoureux Chênedollé. Lucile répondait : « Croyez que je ne suis pas d'un caractère à souffrir jamais que vous sacrifiiez votre destinée à la mienne... » Elle se croyait soumise à une fatalité malfaisante; elle se sentait vouée au malheur : et alors elle n'allait point associer à son infortune l'homme, précisément, qu'elle estimait et aimait! N'est-ce point un peu romantique déjà? et ne croit-on pas entendre le premier balbutiement des paroles qu'adressera Hernani à Doña Sol?... Chênedollé protestera; Lucile, aussitôt, répliquera : « Si, lorsqu'il a été, ci-devant, entre nous question de mariage, mes réponses ne vous ont point paru ni fermes ni décisives, cela provenait de ma timidité, de mon embarras, car ma volonté était, dès ce temps-là, fixe et point incertaine. Je ne pense pas à vous peiner par un tel aveu, qui ne doit pas beaucoup vous surprendre. Et puis, vous connaissez mes sentiments pour vous : vous ne pouvez aussi douter que je me ferais un honneur de porter votre nom. Mais je suis tout à la fois désintéressée sur mon bonheur et votre amitié. En voilà assez pour vous faire concevoir ma conduite avec vous... » Et en voilà surtout assez pour mettre à la torture un cœur épris. Mais, comme si ce n'était point assez, Lucile ajoutait : « Je vous le répète, l'engagement que j'ai pris avec vous de ne point me marier a pour moi du charme : parce que je le regarde presque comme un lien, comme une

espèce de manière de vous appartenir. Le plaisir que j'ai éprouvé en contractant cet engagement est venu de ce qu'au premier moment votre désir à cet égard me sembla une preuve non équivoque que je ne vous étais pas bien indifférente. Vous voilà maintenant bien clairement au fait de mes secrets; vous voyez que je vous traite en véritable ami... » En véritable ami!... Ce n'est évidemment pas de l'ironie. Mais nulle ironie ne serait plus cinglante.

Pendant le mois de juillet 1803, Lucile était à Lascardais, chez sa sœur Mme de Châteaubourg. Chênedollé, par lettre, lui marqua le désir de la voir. Elle répondit que ce désir la touchait vivement, et que ce n'était « guère possible ». Tout de même, s'il le fallait absolument, eh! bien, Chênedollé n'avait qu'à venir. Mais elle prenait maintes précautions : elle soupçonnait qu'on lût en catimini les lettres qui arrivaient pour elle. Et elle compliquait, avec un art difficile, les conditions de cette visite.

Ils se virent à Rennes. Et, plus tard, Chênedollé nota le souvenir doux et amer que cette rencontre lui laissa : « Quelle joie elle eut de me revoir à Rennes! Et comme le sourire vint tout à coup éclaircir les ombres de ce visage si doux et si profondément mélancolique! Je n'oublierai jamais l'espèce de reconnaissance qu'elle me témoigna pour avoir détruit, par ma présence inattendue, les impressions fâcheuses qu'on avait

cherché à lui donner contre moi. On voyait qu'elle me savait bon gré de lui rendre encore la possibilité de m'aimer... » Que c'est émouvant! Je ne sais pas si, en effet, on essayait d'irriter Lucile contre Chênedollé. Chateaubriand fut, sans nul doute, — ses lettres en témoignent, — favorable au projet de leur mariage; du côté des Châteaubourg, il y eut peut-être, et je le croirais, moins de sympathie. Mais, enfin, Lucile ne dépendait que d'elle-même. Et les « impressions fâcheuses », c'est elle, principalement, qui les créait : il fallait toujours que son étrange esprit la tourmentât; il produisait de mauvaises vapeurs qui lui cachaient la réalité.

Chênedollé continue de noter ses souvenirs : « Je n'essayerai pas, dit-il, de noter la scène qui se passa entre elle et moi le dimanche au soir. Peut-être cela a-t-il influé sur sa prompte mort; et je garde d'éternels remords d'une violence qui pourtant n'était qu'un excès d'amour. On ne peut rendre le délire du désespoir auquel je me livrai quand elle me retira sa parole, en me disant qu'elle ne serait jamais à moi. Je n'oublierai jamais l'expression de douleur, de regret, d'effroi qui était sur sa figure lorsqu'elle vint m'éclairer sur l'escalier. Les mots de passion et de désespoir que je lui dis, et ses réponses pleines de tendresse et de reproches, sont des choses qui ne peuvent se rendre. L'idée que je la voyais pour la dernière fois (présage qui s'est vérifié) se présenta à moi

tout à coup et me causa une angoisse de désespoir absolument insupportable. Quand je fus dans la rue (il pleuvait beaucoup), je fus saisi encore par je ne sais quoi de plus poignant et de plus déchirant que je ne puis l'exprimer... » L'exacte vérité de ce récit n'est pas douteuse; et tout l'atteste, la netteté de chaque détail et l'embarras de quelques formules. Eh! bien, ne trouve-t-on pas là, comme en un résumé très concis, l'un de ces romans d'amour qui sont peut-être l'invention la plus significative de notre littérature, au dix-neuvième siècle, l'*Adolphe* de Benjamin Constant, la *Fanny* de Feydau et le *Dominique* de Fromentin? Ce qui caractérise les héros de ces aventures, c'est la complication sentimentale et, comme un résultat de ce travers, leur impuissance d'aimer. L'origine de tout, c'est l'abus de l'analyse : c'est le dédoublement presque maladif de la personnalité, le perpétuel examen de soi, c'est la spontanéité défaite.

Or, telle est justement Lucile. Et elle m'apparaît comme l'un des premiers exemplaires, — j'allais dire le premier, — d'un type d'âmes qui s'est bientôt multiplié.

L'on ne voit rien de semblable dans le dix-septième siècle. Et même dans un roman d'analyse tel que *la Princesse de Clèves*, où Mme de La Fayette a mis toute la subtilité de son charmant génie, ce n'est pas cela. Dans la littérature classique et, je crois, dans les âmes de l'époque clas-

sique, il y a une sorte de santé que les alarmes du sentiment n'atteignent pas. Alors, la raison prédomine sur la sensibilité. C'est le contraire, chez Lucile; et c'est le contraire aussi dans la littérature française ultérieure. La transformation commence avec J.-J. Rousseau; elle est complète quand triomphe le romantisme.

Et je place Lucile de Chateaubriand à l'origine de cette nouvelle poésie des âmes inquiètes, comme la muse et la prophétesse mystérieuse d'une époque déraisonnable. Je lui attribuerais volontiers une influence immense, qui n'a point fini de se propager et que nous ressentons encore.

Il est vrai qu'elle est morte la quatrième année du siècle, et bien avant que ne s'épanouît cette littérature dont je parle. Et il est vrai que ses écrits et sa personne ne furent révélés que bien longtemps après. Mais l'influence qu'elle a répandue, elle l'a exercée d'abord, et intimement, sur son frère, ce Chateaubriand qui, ayant pris d'elle la contagion de la mélancolie, l'a propagée.

La muse de l'imagination désespérée eut, en son frère, son poète, qu'elle avait ému, et qui chanta, et dont la voix nous charme et nous inquiète encore.



Lucile avait exaspéré l'amour de Chênedollé. Je ne sais ce qu'il arriva ensuite. Les événements

nous échappent. Mais Lucile en vint à détester cet homme qui l'adorait et qu'elle aimait peut-être encore en le détestant. Elle écrit un jour à Chateaubriand : « Me crois-tu sérieusement, mon ami, à l'abri de quelque impertinence de M. Chênedollé? Je suis bien décidée à ne point l'inviter à continuer ses visites; je me résigne à ce que celle de mardi soit la dernière... » L'étrange fille, et qui a le secret des phrases les plus complexes! Elle se résigne à ce que cette visite de Chênedollé soit la dernière; et elle ne dit pas qu'elle se résigne à recevoir encore cette visite. Elle avoue implicitement sa tendresse; elle l'avoue avec timidité, avec peur; mais elle l'avoue cependant; puis, tout de suite, elle la retire : « Je ne veux pas gêner sa politesse. Je ferme pour toujours le livre de ma destinée, et je le scelle du sceau de la raison; je n'en consulterai pas plus les pages, maintenant, sur les bagatelles que sur les choses importantes de la vie. Je renonce à toutes mes folles idées; je ne veux m'occuper, ni me chagriner de celles des autres; je me livrerai à corps perdu à tous les événements de mon passage dans ce monde... »

Prenons bien garde à cette phrase : c'est du nietzschéisme déjà. L'on n'en finit pas, d'énumérer tout ce qu'invente Lucile de Chateaubriand, parmi la douleur délirante et admirable de ses derniers mois.

Mais elle ajoute immédiatement : « Quelle

pitié que l'attention que je me porte!... » Et c'est un merveilleux éclair de lucidité. Soudain, elle a senti et elle a vu son tort. Mieux qu'un médecin, elle a diagnostiqué son mal.

Le mal de Lucile, un mal qui s'est abondamment propagé, c'est l'excessive attention qu'on porte à soi-même. C'est, suivant le langage de La Rochefoucauld, l'amour-propre; ou bien, en d'autres termes, l'amour de soi; ou bien, en d'autres termes, l'égoïsme. Lucile égoïste, quand nous l'avons vue premièrement si dévouée, ensuite si acharnée à se martyriser?... Oui, une sorte d'égoïsme. Elle était parvenue, à force d'analyse, à n'être plus capable de sortir d'elle-même, ni pour agir, ni pour aimer, ni en faveur de quelqu'un, ni en faveur de quelque chose, ni en faveur de quelque idée. Or, le salut des âmes est à sortir d'elles-mêmes; il n'est pas ailleurs.

Nous allons peu à peu la voir s'acheminer vers la mort. De jour en jour, elle s'enfonce davantage dans la tristesse. La maladie gagne. Une ombre se répand sur cet esprit, comme le soir tombe sur un paysage. C'est une aventure si pathétique et morne qu'on n'a point à la commenter. La voici toute seule. Lisons les effarantes lettres qu'elle adressait à Chateaubriand, dans les derniers mois

17 janvier : « Je me reposais de mon bonheur sur toi et sur Mme de Beaumont; je me sauvais dans votre idée de mon ennui et de mes cha-

grins : toute mon occupation était de vous aimer. J'ai fait cette nuit de longues réflexions sur ton caractère et ta manière d'être. Comme toi et moi nous sommes toujours voisins, il faut, je crois, du temps pour me connaître, tant il y a diverses pensées dans ma tête! tant ma timidité et mon espèce de faiblesse extérieure sont en opposition avec ma force intérieure! En voilà trop sur moi. Mon illustre frère, reçois le plus tendre remerciement de toutes les complaisances et de toutes les marques d'amitié que tu n'as cessé de me donner. J'ai beau te faire part de mes idées, elles n'en restent pas moins tout entières en moi... » Cette dernière phrase est bien caractéristique du génie de Lucile ; c'est l'une de ces phrases qu'elle trouvait l'on ne sait comment et qui sont comme des ponts magnifiques jetés d'ici-bas sur le mystère : l'arche va si loin que nous ne distinguons pas nettement sa retombée ; elle nous indique cependant le point où est le mystère.

Quelques jours plus tard : « Bonjour, mon ami. De quelle couleur sont tes idées, ce matin?... » Et l'on s'attend à quelque gaieté. Voici : « Pour moi, je me rappelle que la seule personne qui pût me soulager quand je craignais pour la vie de Mme de Farcy fut celle qui me dit : — Mais il est dans l'ordre des choses possibles que vous mouriez avant elle. Pouvait-on frapper plus juste? Il n'est rien de tel, mon ami, que l'idée de la mort pour nous débarrasser de l'avenir. Je

me hâte de te débarrasser de moi ce matin, car je me sens trop en train de dire de belles choses. Bonjour, mon pauvre frère. Tiens-toi en joie. »

Et puis : « Lorsque Mme de Farcy existait, toujours près d'elle, je ne m'étais pas aperçue du besoin d'être en société de pensées avec quelqu'un. Je possédais ce bien sans m'en douter. Mais, depuis que nous avons perdu cette amie, et les circonstances m'ayant séparée de toi, je connus le supplice de ne pouvoir jamais délasser et renouveler son esprit dans la conversation de quelqu'un; je sens que mes idées me font mal, lorsque je ne puis m'en débarrasser; cela tient sûrement à ma mauvaise organisation. Cependant, je suis assez contente, depuis hier, de mon courage. Je ne fais nulle attention à mon chagrin et à l'espèce de défaillance intérieure que j'éprouve. Je me suis délaissée. Continue toujours à être aimable envers moi : ce sera humanité ces jours-ci. Bonjour, mon ami. A tantôt, j'espère. »

Et puis : « Mon ami, jamais le son de ta voix ne m'a fait tant de plaisir que lorsque je l'entendis hier dans mon escalier. Mes idées, alors, cherchaient à surmonter mon courage. Je fus saisie d'aise de te sentir si près de moi; tu parus et tout mon intérieur rentra dans l'ordre. J'éprouve quelquefois une grande répugnance de cœur à boire mon calice. Comment ce cœur, qui est un si petit espace, peut-il renfermer tant

d'existence et tant de chagrins? Je suis bien mécontente de moi, bien mécontente. Mes affaires et mes idées m'entraînent; je ne m'occupe presque plus que de Dieu et je me borne à lui dire cent fois par jour : Seigneur, hâtez-vous de m'exaucer, car mon esprit tombe dans la défaillance. »

Et enfin, voici la dernière lettre. Lucile s'était installée, comme dame pensionnaire, au couvent des Dames de Saint-Michel. Et elle voyait souvent son frère. Mais, entre Mme de Chateaubriand et elle, il s'était produit de pénibles malentendus. Mme de Chateaubriand, qui était une femme de beaucoup d'esprit, manquait de douceur. Et Lucile, qui était une femme de génie, manquait de ces qualités plus modestes qui rendent possible la vie de plusieurs personnes ensemble.

Alors elle écrit à son frère : « Mon frère, ne te fatigue ni de mes lettres, ni de ma présence. Pense que bientôt tu seras pour toujours délivré de mes importunités. Ma vie jette sa dernière clarté, lampe qui s'est consumée dans les ténèbres d'une longue nuit et qui voit naître les ténèbres où elle va mourir. Veuille, mon frère, donner un seul coup d'œil sur les premiers moments de notre existence. Rappelle-toi que souvent nous avons été assis sur les mêmes genoux et pressés ensemble tous deux sur le même sein; que déjà tu donnais des larmes aux miennes; que dès les

premiers jours de ta vie tu as protégé, défendu ma frêle existence, que nos jeux nous réunissaient et que j'ai partagé tes premières études. Je ne te parlerai point de notre adolescence, de l'innocence de nos pensées et de nos joies et du besoin mutuel de nous voir sans cesse. Si je te retrace le passé, je t'avoue ingénument, mon frère, que c'est pour me faire revivre davantage dans ton cœur. »

Et elle se plaignait. Et elle avait, tout à la fois, de l'amertume et de la soumission. Elle ne voulait pas être importune; et elle demandait humblement la charité d'une tendresse qu'on lui avait toujours donnée : elle mettait une sincère ingratitude à ne pas s'en apercevoir.

Chateaubriand raconte, dans ses mémoires, que cette lettre de sa sœur le tourmenta. Il courut donc aux Dames de Saint-Michel. Lucile se promenait, dans le jardin, avec Mme de Navarre. Elle rentra chez elle. Or, « elle faisait visiblement des efforts pour rappeler ses idées et elle avait, par intervalles, un léger mouvement convulsif dans les lèvres » . Chateaubriand lui adressa de tendres paroles; et il réussit à l'apaiser. Elle dit que le couvent ne lui allait pas : elle comptait s'installer, du côté du Jardin des Plantes, dans un logement où elle serait isolée. Elle croyait avoir besoin de solitude.

Chateaubriand la vit une fois encore. Elle lui parla de ses petits ouvrages de littérature. Elle

paraissait plus raisonnable. Quand Chateaubriand partit, elle l'accompagna jusqu'à l'escalier, s'appuya sur la rampe et le regarda descendre.

Elle fut, tous ces derniers temps, extravagante, douce, très douce et très difficile à contenter.

Mme de Chateaubriand, depuis quelques jours, était à Vichy. Et Chateaubriand partit, pour la rejoindre.

Après Vichy, les Chateaubriand passèrent quelques semaines à Villeneuve, chez leurs amis Joubert. Et les *Mémoires d'outre-tombe* disent que Mme de Chateaubriand tomba tout à coup dangereusement malade. Dans ces cas-là, Chateaubriand devenait un très bon mari, soignant à merveille sa pauvre femme. Donc, il était « au bord du lit » de Mme de Chateaubriand, lorsqu'on lui apporta une lettre du vieux Saint-Germain, le serviteur de Mme de Beaumont, qu'il avait par prudence établi auprès de Lucile et qu'elle agréait en souvenir de cette amie. Saint-Germain, d'une « ligne foudroyante », annonçait la mort de Lucile.

La santé de Mme de Chateaubriand ne permettait pas à Chateaubriand de rentrer tout de suite à Paris. Quelques jours avant sa mort, qui survint le 9 novembre 1804, Lucile avait quitté les Dames de Saint-Michel. Chateaubriand ne sut pas où elle était allée, Saint-Germain n'ayant pas songé à le lui écrire. Et, quand Chateaubriand

fut de retour à Paris, Saint-Germain était mort. Chateaubriand ne put savoir où sa sœur était morte, ni où on l'avait enterrée. Évidemment, elle fut menée au cimetière comme une pauvre femme et placée dans la fosse commune. Son corps, l'habitacle d'une pensée malheureuse, fut à jamais perdu. On lit, dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Elle qui tenait si peu à la terre, n'y devait point laisser de trace. »

Ce récit de Chateaubriand, — ce récit qui excuse Chateaubriand d'avoir laissé ainsi mourir Lucile, sans qu'il fût là, mourir et aller à la fosse commune, sans honneur et sans fraternelles prières, — ce récit, j'ai peur qu'il ne soit inexact et inventé pour les besoins de la cause.

Ce qui me le donne à craindre, le voici ; c'est une lettre de Joubert. Le 18 novembre 1804, pendant que les Chateaubriand sont à Villeneuve, Joubert écrit à Molé, lui parle des Chateaubriand, lui raconte qu'ils sont charmants, très aimables, très gentils... et très gais. Il vante Chateaubriand surtout, à cause de sa bonne humeur, de sa simplicité. Il ajoute : « Le pauvre garçon a perdu, depuis huit jours, sa sœur Lucile, également regrettée de sa femme et de lui, et également honorée de l'abondance de leurs larmes. Ils ont eu l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable... » Mais enfin, Chateaubriand n'est pas venu à Paris. Pourquoi? Est-il vrai que Mme de Chateaubriand

fût malade? Joubert n'en dit pas un mot. Dangereusement malade? Il l'aurait dit!...

J'ai peur que le récit de Chateaubriand ne soit inventé, pour donner le change sur un mystère que j'ignore et qu'on soupçonne obscurément.

Toute la vie de Lucile, en dépit des événements qu'on sait, reste énigmatique; et, plus énigmatique que sa vie, sa mort. Il y a, dans les papiers de Chênedollé, ces lignes : « Il me vient une pensée effroyable. Je crains qu'elle n'ait attenté à ses jours. Grand Dieu, faites que cela ne soit pas et ne permettez pas qu'une si belle âme soit morte votre ennemie. Ayez pitié d'elle, ô mon Dieu, ayez pitié d'elle ! »

On a retrouvé son acte de décès. Elle est morte, le 18 brumaire an XIII, dans le quartier du Marais, rue d'Orléans, n° 6. Le reste est le secret.

***

Telle fut, ici-bas, la destinée de Lucile-Angélique-Jeanne de Chateaubriand, qui eut des vertus de sainte, un génie d'artiste, et qui fut une sainte au cœur percé de maints poignards, et qui fut l'artiste de son malheur.

Il y a de l'analogie entre son âme et l'âme de son frère. L'un et l'autre nous apparaissent comme les victimes inégales d'une même sensi-

bilité. Mais lui, pour réagir, avait son admirable vitalité, son entrain, son ardeur à jouir de toutes les délices que la vie lui offrait. Pour réagir, il avait encore sa merveilleuse frivolité. De cette manière, il lutta ; et il triompha. Mais la sensibilité de Lucile et de René est meurtrière. Elle ne tua pas l'énergique et frivole René. Elle tua Lucile, en qui elle était toute seule et ne trouvait pas de résistance.

MESDAMES DE STAEL
ET DE BEAUMONT

Deux femmes plus différentes l'une de l'autre, comment les imaginer? Ou bien alors, on ne pourrait supposer qu'elles eussent un peu d'amitié l'une pour l'autre : il leur faudrait se méconnaître. Celles-ci, l'une est l'éloquence, et l'autre est le silence. L'une, impératrice des idées, et leur despote quelquefois, gouverne avec entrain ce peuple qu'elle anime de son génie. Elle a un rival, l'empereur des réalités, Napoléon; et, s'il est le plus fort, si elle pâtit dans cette inégale émulation, du moins s'amuse-t-elle à ne point céder. Il la traite d' « idéologue » ; elle réplique : — « Idéophobe! » et continue ardemment la querelle. L'autre avait, de très peu d'années, passé ses vingt ans lorsqu'elle se sentit à jamais vaincue par cette inévitable ennemie qu'elle ne savait pas séduire ou attaquer et qu'elle ne provoquait point, la vie.

Toutes deux ont eu à lutter et ont subi de grands malheurs. Mais l'une aimait la lutte et la cherchait; les malheurs même excitaient son zèle

ardent. L'autre était vite arrivée au désespoir et ne consacrait plus son effort qu'à dissimuler son chagrin sous les dehors d'une fine élégance.

Nous voyons Mme de Staël enturbanée, belle plus que jolie, belle de force et d'intelligence, et qui tient des propos admirables, avec un feu dont ses regards sont éclairés. Et Mme de Beaumont, Joubert l'a comparée à « ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps ».

Mme de Staël avait deux ans de plus que Mme de Beaumont. Elles se connurent très jeunes, aux derniers temps de la monarchie, quand M. Necker et M. de Montmorin, ministres de Louis XVI, travaillaient, chacun selon ses principes, à sauver tout ou partie de l'ancien état de choses. Mme de Staël écrivait ses *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau* : elle était magnifiquement heureuse, dans l'abondance et l'opulence des doctrines que le siècle avait inventées et promulguées. Mme de Beaumont, chez son père, présidait à la poésie d'un groupe hellénisant qui réalisait, à la veille de la révolution, dans Paris déjà fou, le paradoxe des beaux jours d'Athènes renouvelés. C'étaient, parmi de jeunes femmes qu'ils ornaient de noms mythologiques pour les faire entrer dans l'églogue, François de Pange, les Trudaine et l'enfant des muses qui ne vieillissent pas, Chénier.

La révolution, qui bouscula tout, sépara les

deux amies. Mme de Staël quitta la France, se réfugia en Suisse. Mme de Beaumont perdit tous ses parents : les brutes de Septembre tuèrent M. de Montmorin ; le reste périt sur l'échafaud.

Ensuite, les deux amies se retrouvèrent quelquefois. Leur amitié durable, et aussi les petits malentendus qui les ont troublées, enfin leurs relations, quelques lettres nous en indiquent, non tout le détail, seulement plusieurs épisodes. J'utilise, pour ce récit, la correspondance autographe de Joubert et de Mme de Beaumont, correspondance qu'a bien voulu me prêter l'arrière-petit-neveu de Joubert, M. Paul du Chayla, et une série de lettres adressées, dans les dernières années de sa vie, par Mme de Beaumont à Mme de Staël, lettres qu'a eu la grâce de me prêter l'arrière-petit-fils de Mme de Staël, M. le comte d'Haussonville.

D'ailleurs, c'est un récit tout dépourvu de conséquences politiques ou historiques. Il n'a pas d'autre intérêt que de nous montrer deux âmes de femmes et le contact de ces deux âmes ; mais ces deux femmes sont précieuses à notre imagination.

Et c'est un récit bien hasardeux, évidemment incomplet : gardons cependant avec soin les bribes du passé qu'une aubaine a préservées d'être anéanties.

En 1795, Joubert était lié depuis quelques mois avec Mme de Beaumont. Il l'avait ren-

contrée, à Passy près de Villeneuve-sur-Yonne, un jour de l'année 1794, devant la chaumière de Dominique Paquerault, bon paysan chez qui se réfugiait, après la mort de tous les siens, la fille de Montmorin. Et il l'aimait de toute sa pensée, compliquée, attentive et qu'il ordonnait délicatement. Il veillait à lui plaire et observait également les règles de la cérémonie et les soucis de la tendresse. Il la dirigeait avec beaucoup de précaution; il craignait de l'effaroucher. Il lui enseignait peu à peu l'art difficile du repos. Il dépensait, à l'apaiser après tant d'alarmes, une ingéniosité ravissante. Pour la concilier à son dessein, sans l'offenser, il avait toutes les astuces de la bonté la plus industrieuse et mille complaisances.

Mme de Beaumont lui parlait de Mme de Staël, avec admiration, sans aucun doute, et avec un peu d'étonnement, sans doute.

Or, dans les premiers mois de 1795, Mme de Beaumont passa quelque temps à Paris. Elle revoyait « cette ville teinte du sang de ce qu'elle avait de plus cher au monde ». Joubert lui écrivait. Il lui écrit le 24 mars; et il lui demande pardon, très gentiment, d'on ne sait quoi de très subtil : ses procédés, assure-t-il, n'ont pas valu ses sentiments; et c'est la faute de ses nerfs, seuls coupables. Afin qu'on lui pardonne, il est plus prévenant que jamais; et, à sa lettre qui l'excusera, il ajoute ce post-scriptum qui lui mé-

ritera l'indulgence : « Si vous aviez, de Mme de Staël, quelque ouvrage qui ne fût pas connu, je vous prie de ne pas l'oublier dans votre pacotille... » Mme de Beaumont préparait son retour à Passy... « De toutes les femmes qui ont imprimé, je n'aime qu'elle et Mme de Sévigné... » Grand éloge, de toutes façons; et de la part de Joubert, éloge excellent : car il a dit, de Mme de Sévigné, qu'elle lui était toutes choses.

Au mois d'avril, Mme de Beaumont s'attardait encore à Paris. Elle y était retenue et par des affaires et par des souvenirs dont elle ne réussissait point à se dégager. Joubert, qui l'attend à Villeneuve, lui écrit le 26 avril. Et il lui parle de Riouffe, de qui vient de paraître la deuxième édition des *Mémoires d'un détenu*, livre assez médiocre, mais qui alors était lu passionnément, avec une douloureuse curiosité. Joubert n'aimait pas la deuxième édition, que Riouffe avait pourvue de réflexions inutiles, parfois choquantes. Il notait cependant cette maxime, à propos de la nature humaine : « Sa douleur lui échappe comme son plaisir. » Il ajoutait : « Un mot pareil vaut tout un livre. » Et puis, cédant à la transition facile : « Mme de Staël en a fait un, dit-on, sur la nécessité de la paix. Si je n'ai pas le plaisir de le lire avant votre retour, c'est un bonheur que je devrai probablement à votre complaisance. »

Il s'agit des *Réflexions sur la paix adressées à*

M. Pitt et aux Français, que Mme de Staël publia dans les premiers mois de l'année 1795. Ouvrage de haute politique et d'opportunité, surprenant de la part d'une si jeune femme, et dont voici en peu de mots l'objet. Mme de Staël prenait son parti de bien des choses et, notamment, de la république. Elle n'avait pas mal accueilli les préludes de la révolution; puis, les excès les plus scandaleux de la révolution s'éloignant, elle croyait pouvoir compter sur le prochain retour de quelque sagesse, dans la nouvelle combinaison sociale. Bref, et avec sa fougue, elle s'adressait à l'Europe; elle l'engageait à reconnaître, sans plus de rancune, cette république française, à traiter avec le régime, à conclure la paix. Elle passait l'éponge; elle aimait la vie et n'admettait pas que, par des regrets inutiles, la vie fût interrompue longuement. Au surplus, si l'Europe consentait à reconnaître la république française, le baron de Staël reprenait à Paris son train d'ambassadeur suédois; et Mme de Staël quittait la Suisse trop ennuyeuse; elle revenait à Paris où l'on cause!... Les *Réflexions sur la paix* ne gagnèrent pas tout de go les sympathies universelles. L'auteur épiloguait hardiment sur le progrès et, comme on dirait aujourd'hui, sur l'évolutiondes idées et des sociétés. Bien des gens refusaient de la suivre; et elle blessait l'attache qu'ils avaient au passé. Je ne sais si Joubert, au mois d'avril, était au courant de tout cela et si,

parlant du « bonheur » qu'il aurait à lire les *Réflexions,* il ne s'exprimait pas avec obligeance. Mme de Beaumont, dûment informée, ne se dépêcha pas d'envoyer le livre : sensible et même un peu ombrageuse, elle redouta probablement des sévérités qu'elle n'eût blâmées qu'à demi. Joubert lut le livre. Qu'en trouva-t-il?

Vers la fin de mai, Mme de Beaumont lui écrivait : « Je ne vous envoye point par ma cousine... » — c'est Mme de Sérilly, venue à Paris et puis rentrée au château de Passy, parmi les plus dramatiques aventures, peu faites pour la rendre favorable aux idées de progrès... — « l'ouvrage de Mme de Staël, parce que M. votre frère m'a dit que vous l'aviez lu. Je vous jure qu'il est bien entièrement d'elle, ses beautés et ses défauts lui appartiennent. Son père est trop fâché qu'elle se fasse imprimer pour l'aider. Il est absorbé dans sa douleur... » Mme Necker était morte l'année précédente. On devine, par la lettre de Mme de Beaumont, le jugement qu'avait porté Joubert sur les *Réflexions* : un jugement mêlé d'éloges et de restrictions fort nettes; mais, pour ménager l'amicale susceptibilité de Mme de Beaumont, il évitait de lui écrire là-dessus. Le frère avait énoncé quelques doutes venant de Villeneuve, auxquels Mme de Beaumont répondait avec empressement.

Ce mois de mai 1795, Mme de Staël arrivait à Paris. Selon les vœux formulés dans les *Réflexions,*

l'ambassadeur de Suède avait, de son gouvernement, mission de reconnaître la république. L'ambassadrice eut le bonheur de rouvrir son salon, d'y être éloquente, si éloquente qu'il en résulta bientôt, pour elle, mille ennuis. Les deux amies se revirent, dans un monde nouveau. Mme de Beaumont, charmée, émerveillée, inquiète, écrit à Joubert : « J'ai été bien touchée de la revoir après plus de deux années d'absence et des siècles de malheur. Quand elle ne serait pas aussi remarquable qu'elle l'est par son esprit, il faudrait encore l'adorer pour sa bonté, pour son âme si élevée, si noble, si capable de tout ce qui est grand et généreux. Elle est ce que Mme Roland se croit... » Se croit dans ses *Mémoires*; car elle était morte sur l'échafaud le 9 novembre 1793... « Mais elle ne songe point à en tirer vanité. Elle croit tout le monde aussi bon, aussi généreux qu'elle; combien cette simplicité est aimable et ajoute encore à son mérite!... » Il convient de ne pas oublier les dires de Mme de Beaumont, si l'on veut apprécier Mme de Staël, que tant de portraits malveillants ont défigurée et que son impérieux génie désignait à l'injustice de la postérité. Nous sommes portés à la voir un peu rude et moins agréablement femme qu'elle ne l'était. Mme de Beaumont ne s'est pas trompée aux apparences : elle atteste la bonté, la simplicité de son amie. Au sujet de Mme Roland, qu'elle ne dénigre pas, elle fait des réserves :

l'esprit de Mme Roland la choque et Mme Roland n'est-elle pas la « providence du dix août » ? Mais elle est morte avec « beauté ». Cela, Mme de Beaumont ne le nie pas du tout.

Le gracieux portrait de Mme de Staël que recevait Joubert le devait persuader : car il se fiait au goût de Mme de Beaumont. D'autre part, si Mme de Beaumont restait à Paris plus longtemps que Joubert ne l'eût désiré, c'était peut-être que l'y retenait une société gouvernée, animée, enchantée par Mme de Staël ; de sorte qu'il éprouvait, à l'égard de l'amie de son amie, des sentiments un peu mêlés.

Il advint que Mme de Staël, s'étant brouillée avec la Convention puis avec le Directoire, dut quitter Paris. Elle passa toute l'année 1796 à Coppet. Je n'affirmerais pas que Joubert eût, de tout cœur, déploré son absence. Mais il fallut pourtant que Mme de Bèaumont fît à Paris, vers l'automne, un séjour de quelques semaines. Et c'est alors que parut, avec beaucoup d'éclat, le traité célèbre *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. L'ouvrage parut à Lausanne et se répandit partout. A Paris, on le lut avidement. L'auteur analysait le tumulte que la révolution récente avait excité dans les cœurs et les esprits. Mme de Beaumont lut *De l'influence des passions*. Et je crois qu'elle aima ce livre ; mais je suis à peu près sûr que Joubert ne l'aima point. Ces deux mots, les passions et le

bonheur, il ne les rapprochait pas volontiers : il ne les rapprochait que pour les montrer contraires l'un à l'autre. Il a écrit : « Nous employons aux passions l'étoffe qui nous a été donnée pour le bonheur. » Et puis, c'était une mauvaise lecture, pour son élève, déjà très difficile à reposer. Mme de Beaumont fit une imprudence, quand elle envoya, dès son retour à Passy, *De l'influence des passions* à Joubert. En outre, Joubert était souffrant depuis deux mois; il toussait. Et Mme Moreau, sa belle-mère, déclinait rapidement. Il n'osait pas sortir. Mais Mme de Beaumont ne viendra-t-elle pas le voir? Elle viendra : Joubert, précisément, trouve le moyen de lui procurer voiture et chevaux. Elle viendra!... Et Joubert est fort agité : qu'on ne lui parle plus de l'influence des passions sur le bonheur, etc. Il écrit à Mme de Beaumont : « Je vous remercie de Mme de Staël. J'aime mieux m'occuper de votre retour que de son livre; et je ne puis pas avoir deux pensées le même jour, dans l'état où je suis. Mes sentiments pour vous, madame, sont à l'abri de toutes les vicissitudes possibles. Daignez me croire et m'aimer toujours un peu. » C'est fort gentil, mieux que gentil, pour Mme de Beaumont; ce ne l'est pas également pour Mme de Staël : et, à partir de cette date, Joubert n'aura plus de bienveillance pour elle.

Sans doute, Mme de Beaumont le taquina-t-elle un peu, là-dessus. Il n'en finissait pas de

lire le livre des passions et du bonheur; Mme de Beaumont le pressait. Et il ne cache pas tout à fait son impatience, quelques jours plus tard, le 2 janvier 1797, quand il termine ainsi sa lettre : « Pardon de ce billet si barbouillé. Je lirai Mme de Staël. Je voudrais bien que le cabriolet de Beauchesne fût un carrosse et qu'il vous amenât aujourd'hui... » Malicieux, il a glissé sa petite phrase très courte : « Je lirai Mme de Staël », dans ces lignes finales, dont la hâte est visible et dont la hâte est méditée.

*
* *

En 1797, Mme de Staël put rentrer en France. Elle arriva au printemps et passa quelques jours au château d'Ormesson, chez M. de Montmorency. Mme de Beaumont vint l'y retrouver. Elle écrivit à Joubert, le 12 mai : « Je ne conviens point à la société dans laquelle je vis. Mon esprit s'y use sans fruit pour moi, sans jouissance pour les autres. Celle qui la dirige... » et c'est Mme de Staël... « a pris une route qui n'est pas celle du bonheur. Son esprit a reçu une impulsion qui ne lui est pas naturelle. Il n'y a plus que son cœur de noble et de généreux; et il l'est à un degré éminent. » De qui venait, à l'esprit de Mme de Staël, cette nouvelle impulsion? De cette grande intelligence desservie de maintes façons : Benja-

min Constant. La période au milieu de laquelle se place le séjour d'Ormesson est l'une des plus agitées et cruelles qu'ait traversées Mme de Staël. Et tout le monde, autour d'elle, détestait Benjamin. Mme de Beaumont à Joubert : « J'ai chargé ma cousine de vous faire passer l'ouvrage de B. C. Sans prévenir votre jugement, je le prévois et je sens d'avance que je suis moins sévère que que vous ne le serez. » Joubert répondait : « Je ne le lirai probablement jamais. Cet homme est pour moi *comme un violon faux qui jure sous l'archet.* Tout ce qu'il dit me blesse l'esprit. D'abord, il écrit mal, très mal, et en vrai Suisse à prétentions... Ses erreurs lui viennent du cœur. On sent qu'il se les est faites, qu'elles ne sont point entrées en lui, mais qu'il les y a fabriquées. Son ambition le fait penser ; sans elle, il ne penserait pas... On ne peut pas se donner plus de peine pour déplaire ni plus de soins pour être atroce. Enfin, en disant de cet être qu'il fait mal au cœur et à la raison, j'aurai dit exactement ce que j'en pense... » Il y a, dans tout cela, beaucoup de fine vérité, de la justesse, — et de l'injustice, en outre : — mais le conflit de Joubert et de Constant, c'est le malentendu inévitable d'une âme et d'un cerveau.

Puis, Joubert en voulait à Constant, certes, et à toute la société de Mme de Staël, à Mme de Staël aussi, de tout le remuement qui prenait Mme de Beaumont à l'entour de ces gens, et qui la dissi-

pait. Mme de Beaumont, quand elle fut de retour à Theil, avoua qu'elle retrouvait sa solitude avec humeur : elle s'occupait avec dégoût, se promenait sans plaisir, rêvait sans charme et ne pouvait inventer une idée consolante. « Je sais bien que cet état ne peut durer longtemps; mais la jeunesse se passe, les ressources s'usent, et il ne reste que des regrets... » Alors, Joubert se désespérait; et, autant qu'il était en lui de le faire, il se fâchait : « Je sais très mauvais gré à ceux dont la société vous a dégoûtée de la solitude; et, s'ils s'en font un compliment, moi je leur en fais une injure. Mais pourquoi aller vivre aussi avec ces esprits remuants? Ils ont pour tête un tourbillon qui court après tous les nuages; ils veulent brider tous les vents dont ils ne sont que le jouet, leur tournoiement vous a gâtée; mais vous vous raccommoderez. »

Un tourbillon : le mot fit sourire Mme de Beaumont; d'elle à Joubert, il devint le surnom de Mme de Staël, un surnom plaisant, où il n'entrait aucune méchanceté, mais où le paisible Joubert mettait un peu d'effroi.

En 1798, Mme de Staël vint à Paris pour la fin du printemps et l'été. Elle s'en retourna vers l'automne. Et, un samedi soir du mois d'octobre, Mme de Beaumont qui écrivait à Joubert, et qui lui parlait de Platon, de Port-Royal et de Voltaire, et qui était un peu moins triste que de coutume, insinuait dans sa lettre ces deux lignes : « Mme de

Staël part pour la Suisse et me donne rendez-vous sur sa route à Sens ou à Villeneuve... » A Villeneuve!... Ici, l'on devine que Mme de Beaumont ne se tenait pas tout à fait de rire, en songeant à l'émoi de Joubert. Et elle ajoutait, pour le rassurer : « Je crois que ce sera à Sens. »

Une lettre de Mme de Beaumont, c'était à Joubert la joie d'une journée : il la lisait, la relisait, la méditait, la trouvait jolie et l'ornait encore de ses méditations. Mais, cette lettre-là qui, pour le contenter mieux que jamais, avait son allégresse comme le signe d'une santé assez bonne, les deux lignes qui annonçaient le passage du tourbillon la lui empoisonnaient. Qu'il dut s'agiter, à part lui, s'apercevoir qu'il avait peur de ce passage, en maudire l'éventualité bouleversante, et puis combiner maints scrupules autour de sa pusillanimité!... Il hésita, chercha des excuses, des arrangements favorables; et il écrivit à Mme de Beaumont, sans nul entrain : « Si vous aimez mieux voir Mme de Staël ici qu'à Sens... » Mais il n'indiquait pas qu'à son avis ce fût préférable... « votre chambre verte est à votre service. Je serai, je crois, assés fort pour ne pas céder au désir de la voir et pour fuir le danger de l'entendre. Ainsi, consultez votre commodité. »

La chambre verte, c'était, au fond de la vieille maison des Moreau, dans la rue du Pont, l'une des chambres du corps de logis où habitait le

ménage Joubert, passé le jardin. Les Joubert recevaient là leurs amis. Ce fut d'abord la chambre de Pauline de Beaumont; et, plus tard, après la mort de Pauline, la chambre des Chateaubriand : une belle chambre, dont les meubles et les rideaux étaient verts, une chambre que la présence ou le souvenir de Pauline consacrait. Et, si Joubert cédait, pour un peu de temps, à Mme de Staël le privilège de la chambre verte, il ne fallait pas lui demander davantage.

Mme de Beaumont le comprit, et comprit même qu'il ne fallait pas demander cela. Elle riait avec bonhomie en écrivant à son ami très bizarre et charmant : « Non, assurément, je ne ferai point entrer ce tourbillon dans la paisible chambre verte. Vous ne seriez pas maître de ne pas la voir, quand même vous auriez le courage de résister à la tentation. Elle m'a déjà entendu parler de vous, il faudrait lui en parler encore, et malgré tout mon désir d'assurer votre tranquillité, ce ne pourrait être de manière à éteindre son insatiable curiositié. Vous seriez attiré, troublé, et cette pauvre chambre verte ne serait plus un lieu de recueillement. L'*Écu* ou le *Chapeau-rouge*... » deux auberges de Villeneuve... « seront le lieu de l'entrevue. » Et Joubert admira certainement la sagesse, le discernement, le goût de Mme de Beaumont.

Celle-ci, d'ailleurs, était dans un de ces moments où elle avait mal à tous ses nerfs. Mme de

Staël ne disait pas précisément la date de son passage. « Dans huit ou dix jours », annonçait-elle. Et Mme de Beaumont : « En doublant le terme, j'ai encore du bon temps; cependant, je ne suis pas sans crainte. » Quoi? n'aimait-elle plus à revoir son amie? L'ancienne amitié, si fervente, avait-elle subi de fâcheuses tribulations?... A vrai dire, non; mais, pour tout dire, oui, un peu.

Mme de Beaumont souffrait de mille ennuis, et de ces mille ennuis qui ne sont pas des chagrins, mais qui vous disposent à n'être équitable pour personne. Sa plus chère amie, sa cousine, qu'elle appelait « sa grande » et qui avait été la compagne de ses malheurs, puis la compagne de sa résignation malaisée, Anne-Marie-Louise-Thomas de Domangeville, si belle, si calme, si raisonnable, se remariait, et enfin se mariait pour la troisième fois, de sorte qu'on n'était pas sans clabauder, sans dire qu'elle se mariait trop souvent. Elle avait épousé d'abord Mégret de Sérilly, baron de Theil, qui périt sur l'échafaud; et ensuite, elle avait épousé François de Pange, l'ami de Chénier : François de Pange, après une demi-année de mariage, mourut de la poitrine; et maintenant, veuve depuis deux ans, elle épousait le général de Montesquiou, le vainqueur de la Savoie.

Or, Mme de Staël n'avait pas approuvé sans regret le mariage de Mme de Sérilly et de Fran-

çois de Pange, à qui elle témoignait, selon sa guise, une amitié jalouse, un peu exaltée. Elle n'approuva pas le troisième mariage. Elle le dit à Mme de Beaumont, un peu vivement peut-être, et de telle sorte que ces objections nouvelles, après d'autres, devenaient, pour la cousine de Mme de Montesquiou, un peu impatientantes. Mme de Beaumont l'avoue, quand elle écrit à Joubert, — à Joubert qui n'est pas déjà si bien disposé pour Mme de Staël : — « Elle me mande qu'elle veut me parler beaucoup du mariage de ma cousine, ce qui diminue le plaisir que j'ai à la voir. Le choix de Mme de Pange, en lui inspirant un peu de jalousie, lui avait donné beaucoup d'humeur : voilà un bon prétexte pour éclater!... »

Ce que pensait Joubert de ce mariage qui exaltait la verve de Mme de Staël, nous le saurons par une lettre de Joubert (et ce n'est pas exactement le sujet de cette petite étude; mais la lettre de Joubert est si exquise que, la possédant, on ne veut pas en priver son lecteur). Mme de Pange vient d'épouser M. de Montesquiou; Joubert lui adresse un compliment qu'il s'est promis de tempérer sincèrement :

« Que puis-je vous dire, madame? M. de Pange avait un grand mérite, M. de Montesquiou a de plus une grande réputation. Je veux que vous soyez heureuse; je crois que vous n'avez pu l'être, et je crois que vous le serez. Je

vois que, dans vos changemens, vous demeurez toujours la même. Je sens que mon sort est fixé et qu'il est de ma destinée que je vous sois en toutes choses invariablement dévoué. Enfin je suis déterminé par une pente insurmontable à approuver ce que vous faites et tout ce que vous aurez fait. Je ne puis donc vous présenter, dans cette grande circonstance, qu'un suffrage qui n'est pas libre, mais aussi qui n'est pas aveugle. J'aimois celui que vous aimiez : je l'aimois à cause de lui et surtout à cause de vous ; il vit toujours dans ma pensée. Je respecterai sa mémoire, je garderai son souvenir. Je serai fidèle au passé, mais j'honore votre avenir. M. de Montesquiou (à en croire sa renommée et votre propre témoignage) est peut-être, de tous les hommes, celui qui, à toutes les époques, vous auroit le mieux convenu. J'ai regret qu'il soit venu tard. Je lui sçais gré d'être venu, d'avoir aimé tant de vertus, et si dignement honoré par le plus éclatant témoignage tant de qualités si touchantes que l'on eût peut-être oubliées et qui s'oublioient elles-mêmes dans un funeste isolement. Il a sçu vous apprécier ; je lui pardonne tout le reste. La fatalité l'a voulu. Vous vous étiez trop nécessaires pour vivre toujours séparés. Son génie et votre sagesse, sa gloire et votre modestie, l'égalité de son esprit et l'égalité de votre âme sont entre vous de grands rapports. Vos goûts, vos humeurs sont les mêmes. Vos capacités sympathisent : vos

destins peuvent s'entr'aider. Vos raisons doivent être unies. C'est ici un arrêt du ciel. Il falloit bien qu'il s'accomplît et je n'en murmurerai point. J'y souscrirai même avec joye si, en renouvellant votre étoile, votre sort s'est renouvelé. Redevenez assés contente pour oublier toutes vos pertes, et perdre toutes vos douleurs sans oublier leur digne cause! Tous mes vœux seront satisfaits et tous mes sentimens d'accord. A ce prix je vous donnerai, avec un plaisir sans mélange, un nom que je trouve fort beau, et qui est d'un favorable augure, car il semble être fait pour vous. Je le trouve doux à l'oreille, à l'esprit et à la mémoire, et tout y est en harmonie avec cette suavité qui distingue votre mérite, et dont le charme continu, portant un sentiment de paix si pénétrant et si intime dans les âmes qui vous approchent, rend impossible à votre égard, même dans votre éloignement, toute triste sévérité!

» Si le public vous blâme, il suit la règle et il fait son métier : si vos amis vous louent, ils suivent l'équité et ils s'acquittent d'un devoir. Je les approuve et je les imite. Voilà tout ce que j'ai pensé et voilà tout ce que j'ai fait au sortir des étonnemens où me jeta cette nouvelle si grande et si inattendue en l'apprenant par des profanes. Elle me frappa de surprise, mais je ne fus point ébranlé. Le temps et les réflexions m'ont de plus en plus affermi. Vous avez fait un choix illustre. Cet événement trop subit (je veux dire trop peu

prévu) avait besoin de quelque excuse, mais aussi il la porte en soi. Vous demeurez irréprochable.

» Vous ne pouviez pas refuser un tel maître à votre maison, un tel chef à votre famille, un tel modèle à vos enfans, un tel conseil à vos affaires, un tel repos à votre vie. Tout, excepté la bienséance (je suis forcé de l'avouer et me plais à le reconnoître), tout, excepté la bienséance, quand un tel homme offroit sa main, vous forçoit de tendre la vôtre à des nœuds d'un tel caractère et qui sont si bien assortis. Ce sera là mon dernier mot. Que pourrois-je ajouter, madame? J'ai dit tout ce qu'il falloit dire, pour ne vous rien dissimuler. Vous m'avez paru l'exiger et je m'en suis fait une loi. Ma franchise a été extrême, mais vous me la pardonnerez. Vous verrez dans ses excès même à quel point vous m'êtes sacrée. Agréez, je vous en supplie, avec votre ancienne bonté, les assurances ordinaires de mon respect inaltérable. — JOUBERT. »

» *P.-S.* — Quand M. de Montesquiou sera à Passy, je vous prierai de me présenter à lui comme un de vos admirateurs et des siens.

» Ma femme vous prie de croire qu'elle vous a trop estimée pour oser vous juger deux fois. »

Si cette lettre n'était pas une merveille de subtile ingénuité, elle serait un chef-d'œuvre d'ironie. Mais il ne faut pas s'y tromper; et ce n'est point ici de l'ironie. Joubert n'aimait aucune-

ment ce jeu perfide de l'esprit. Seulement, l'un des stratagèmes de l'ironie consiste souvent dans l'affectation de cette clairvoyante ingénuité que Joubert avait toute naturelle; et elle s'entoure de précautions feintes, par moquerie pateline, comme Joubert couvrait de jolis ornements la vérité, pour la protéger et garder pourtant sa politesse. Une telle indécision où l'on est parfois laissé, entre la plus élégante plaisanterie et la naïveté presque angélique, c'est l'art de Joubert, son art tout pareil à son âme, éclairée de la lampe et du ciel.

Mais revenons à Mmes de Staël et de Beaumont. Sur le compte de la pauvre et gentille Mme de Montesquiou, — laquelle, après maintes résurrections, allait bientôt mourir, — Mme de Beaumont partageait l'avis indulgent de Joubert. Mme de Staël, à ce propos, l'irritait. Elle écrit à Joubert : « J'ai reçu déjà plusieurs lettres de ma pauvre grande, qui se porte très bien. Elle me mande qu'on trouve fort étrange que je n'aye point encore été voir Mme de Staël. Je trouve, moi, fort étrange qu'on règle, sans rien connaître, sans rien savoir, ce que les autres peuvent et doivent. Si l'air de Theil n'était pas aussi calmant, je serais toute rouge de colère. »

Cette colère passa très vite, comme en témoigne une lettre de Mme de Beaumont à son amie. Qu'arriva-t-il? Mme de Staël oublia-t-elle de signaler le jour de son passage? Les deux amies

15

ne se virent pas. Voici la lettre de Mme de Beaumont : « Sans être assez vaine pour croire que vous vous apercevez beaucoup de mon absence, je crains que vous me soupçonniés d'avoir manqué volontairement une occasion de passer quelques moments avec vous. Ce n'est point ma conscience qui dicte cette crainte, car mes regrets sont bien exempts de remords. Il faudrait entrer dans de longs et ennuyeux détails pour vous prouver qu'il m'a été impossible de sortir d'un lieu où je me déplais excessivement depuis quelques mois. Je voudrais que vous eussiez assez de confiance en mon amitié pour en être persuadée; cependant j'aime encore mieux que vous grondiez que d'être indifférente. Dites un mot, ma chère petite; que ce soit un mot d'amitié, je le demande parce que je le mérite et que je vous suis pour jamais tendrement dévouée. » Il est assez divertissant, touchant aussi, de voir cette petite Mme de Beaumont, si frêle, appeler « ma chère petite » l'énergique Mme de Staël : c'est qu'elle se croyait beaucoup plus raisonnable et, de quelques manières, l'était.

Que de fois n'a-t-elle point à se désoler des redoutables aventures politiques où se jetait Mme de Staël avec une imprudence indomptable! Au 18 brumaire, la châtelaine de Coppet quitte son château qui l'ennuie et vient à Paris qu'elle adore. Elle est tout émue d'enthousiasme, elle compte sur Bonaparte et va traiter avec lui, croit-

elle, de puissance à puissance. Mais Benjamin Constant, que Bonaparte a nommé tribun, prononce le 15 nivôse un discours véhément contre Bonaparte. Celui-ci, par Fouché, fait avertir Mme de Staël d'aller s'établir à Saint-Ouen. « Ils en ont été quittes à peu près pour la peur, écrit à Joubert Mme de Beaumont; elle est cependant obligée de rester à Saint-Ouen. Sa maison était, dit-on, le rendez-vous de tous les mécontents. Voilà ce qu'ils ont retiré de *l'impatience enfantine de jouer à l'opposition, sans bien savoir ce que veut dire opposition,* comme dit Riouffe. » Tout le mal, en telle occurrence, Mme de Beaumont l'attribuait à Benjamin, « novateur perpétuel, ennemi de tout ordre, de toute modération et qu'on devrait bannir de tout État policé... » . Elle ajoutait : « Je me désole de voir le sort d'une femme que j'aime lié à celui de cet homme vraiment haïssable. »

Tous les torts étant rejetés sur le détestable Benjamin, Mme de Beaumont plaignait Mme de Staël et continuait de l'aimer infiniment. La plupart de leurs lettres, qui en témoigneraient, sont perdues. Mais en voici une, de Mme de Beaumont, datée du 29 vendémiaire (20 octobre 1800). Mme de Beaumont demeure au château de Theil, près de Sens; elle y séjourne pour la dernière fois, Theil, par les difficultés de sa fortune, devant lui être enlevé. Mme de Staël annonce sa prochaine venue; elle espère amener

avec elle son père, — mais elle ne décidera pas Necker à sortir de sa retraite; — et elle amènera sa cousine, Mme Necker de Saussure, délicieuse femme, jolie et sensée, dévouée, intelligente et dont le fin visage nous est connu par une miniature où ses cheveux poudrés sont un parterre de rubans et de roses. « J'ai mené tout cet été une vie si errante que votre lettre a fait je ne sais combien de courses inutiles avant de me parvenir. Pendant ce tems, ma chère petite, je me plaignais de votre silence, je me demandais avec chagrin si vous ne m'aviez pas oubliée. C'est de Theil, de mon ancien azyle, que je vous réponds; je n'ai pu résister au désir de m'y reposer encore une fois et de lui dire un dernier adieu : mais mon séjour n'y sera pas long et je me retrouverai à Paris à peu près en même tems que vous. Je vous remercie de me donner l'espoir d'y faire connaissance avec Mme votre cousine; comment vous en avoir entendu parler et avoir vu quelques fragmens de ses lettres sans le désirer passionnément? Et tout le monde parle d'elle, non pas avec autant de charme que vous, mais avec la même admiration. Elle a ranimé en moi le besoin de plaire, oublié depuis longtems; mais n'est-ce pas un malheur de plus quand on n'en a plus le moyen?... J'ai revu M. de Narbonne, une fois seulement et la veille de mon départ : il m'a paru plus aimable que jamais. Vous ai-je dit que j'ai revu M. de Lafayette? Écrivez-moi encore dans

ma solitude, ma chère petite; dites-moi l'instant fixe de votre arrivée. Ce n'est plus seulement pour vous que j'ai besoin de savoir vos projets. C'est parce que j'y suis intéressée. Parlez-moi un peu de votre fille et de votre roman. Paraîtra-t-il cet hyver? Je l'attends avec tant d'impatience. Adieu, ma chère, aimez-moi parce que je vous aime, je ne sçais pas une autre raison à vous donner. »

Ce roman de Mme de Staël, c'est *Delphine* : mais *Delphine* ne paraîtra pas avant deux années.

Comme on voit, dans cette lettre, l'âme de Mme de Beaumont tourne décidément à la mélancolie! Tandis que s'éloigne le temps des catastrophes qui l'ont à jamais blessée, elle s'enfonce dans la tristesse définitive. Elle a trente-deux ans; et, si les velléités de plaire se raniment en elle, par instants, elle en a peur.



Elle plut, cependant, et à l'Enchanteur doux et terrible qui bouleversa merveilleusement les dernières années de sa vie.

Mais Chateaubriand fut l'occasion de quelques bisbilles, entre les deux amies.

L'Enchanteur ou le Solitaire, et l'Hirondelle — car tels étaient leurs surnoms — habitaient Savigny, pendant l'été de leur première année d'amour, 1801. Mme de Beaumont avait loué là-

bas une petite maison qui abrita leur tendresse et le naissant *Génie du christianisme*. Ils étaient là, tranquillement; et ils travaillaient, avec une double ferveur. Mais, un jour du mois de septembre, l'Hirondelle annonce à Joubert une nouvelle bien fâcheuse. On cherche querelle au Solitaire, — au solitaire « en projet », dit-elle, souriante et peu rassurée; — qui lui cherche querelle? « l'un des tourbillons de ce monde, je veux dire Mme de Staël ». Mme de Staël accuse Chateaubriand d'avoir montré des lettres d'elle « avec orgueil ». Et l'Hirondelle effarée : « C'est à moi qu'elle a porté ses plaintes, douces de paroles et amères de cœur. Elles n'ont assurément aucun fondement et sa justification est facile. Il n'en eût pas été de même si quelque malveillant plus malin l'eût accusé d'avoir perdu des lettres, de les avoir très mal lues ou de ne pas les avoir lues du tout. Alors il aurait fallu parler sans conviction, c'est-à-dire ne pas persuader. Mais laissons les tracasseries de ce monde, qu'il ne faudrait voir qu'en perspective, seulement du rivage et comme les tempêtes, pour s'applaudir d'être à l'abri... » Car elle a lu certainement Lucrèce; elle a beaucoup de lecture.

La réponse de Chateaubriand à Mme de Staël, on la connaît. M. Paul Gautier l'a publiée dans son étude, *Chateaubriand et Mme de Staël*; et elle figure dans la *Correspondance générale de Chateau-*

briand (1). Une réponse courroucée, et plus courroucée qu'aimable. De vives dénégations; puis : « Je vous salue. » Chateaubriand prenait fort mal ces taquineries.

Or, en même temps que Chateaubriand ripostait ainsi, Mme de Beaumont, à qui Mme de Staël s'était adressée, écrivait, d'une plume un peu moins violente, avec amertume tout de même :

« *A Savigny, ce 20 fructidor* [*6 septembre*]. — M. de Chateaubriand était là quand j'ai reçu votre lettre, ma chère petite. Je lui ai lu vos reproches : il est entré dans une violente colère et n'a pas voulu différer d'un seul instant à vous répondre et à se justifier. Il était trop indigné et trop étonné de l'accusation pour ne vous avoir pas convaincue sans peine qu'elle était aussi fausse qu'absurde. En effet, si on disait qu'il a perdu ou gardé dans sa poche des lettres, sans les lire, quelque impossible que cela soit lorsqu'il s'agit des vôtres, je concevrais que l'envie de tracasser et de nuire pût l'accuser d'une négligence, dont il est fort capable pour un autre que vous; mais *montrer* et *commenter*, en vérité cela n'est pas dans son caractère. A peine M. Joubert et moi, avec qui il passe sa vie, pouvons-nous nous vanter de lui avoir entendu citer avec ad-

(1) Paul Gautier, *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1903; *Correspondance générale de Chateaubriand*, publiée par M. Louis Thomas, t. Ier, p. 55.

miration quelques phrases de vous remarquables par l'esprit ou la gaîté. Je l'ai vu refuser à sa sœur une de vos lettres. Quant à moi, me contentant et me trouvant heureuse de celles que vous voulez bien m'adresser, je les reçois avec un tendre plaisir et ne vais point m'exposer à essuyer des refus, que mériterait ma ridicule curiosité. J'avoue que, dans cette circonstance, la sagacité que vous m'accordez est presque entièrement en défaut : j'ai peine à découvrir l'auteur d'une si odieuse tracasserie; mais c'est peut-être dans la crainte que M. de Chateaubriand ne s'aperçoive que j'ai deviné et ne me tourmente pour savoir ce que je me garderois bien de lui laisser même soupçonner. Il faut convenir que le jour sous lequel la société s'est montrée à lui n'a pas dû lui inspirer beaucoup de goût pour le *monde*. Si ces ridicules inventions ne vous avoient pas fait éprouver un moment de déplaisir, je serois tentée de penser que ceux qui ont eu l'intention de nuire à M. de Chateaubriand l'ont servi, en le dégoûtant dès le premier pas du monde pour lequel il n'est point fait, où il courroit le risque de perdre son admirable talent et où ceux qui n'ont rien à perdre trouvent si peu de vraies jouissances. Des amis pourroient être indiscrets et répéter; mais ils n'inventeroient pas; ainsi il est moins facile de faire un choix d'exception et de ne pas condamner ceux qui ne peuvent être coupables. Je me suis étendue bien longuement

sur la justification de M. de Chateaubriand parce qu'il est très affecté de vos reproches et que vous auriez raison d'être blessée de ne trouver qu'ingratitude dans un homme qui vous doit de la reconnoissance, qui est digne d'être reconnoissant et qui l'est. Il n'a pas besoin de moi pour interprète de ses autres sentimens. Je compte toujours passer une partie de... » Le reste de la lettre, la quatrième page finie, commençait sur un feuillet qui est perdu.

Mme de Beaumont plaide la parfaite innocence de Chateaubriand, et avec une évidente bonne foi. S'il fallait garantir sa bonne foi, il suffirait de souligner l'analogie de cette lettre-ci et de la lettre à Joubert : avec Joubert, Mme de Beaumont n'a aucun embarras à dire l'exacte vérité. L'on remarque, en passant, les illusions que se faisait l'Hirondelle fidèle sur les sentiments où était, à l'égard du monde, l'Enchanteur bientôt frivole. Elle l'appelait le Sauvage à cause d'*Atala*; puis elle le croyait un Sauvage, à cause du désir qu'elle avait qu'il en fût un : et elle l'engageait à ne pas gaspiller, dans le monde, un admirable talent (disait-elle), un précieux amour (songeait-elle, probablement). Et il ne devait pas tarder beaucoup à lui échapper.

Il y a, dans cette lettre si loyale, un tout petit artifice de décorum, perceptible à peine et perceptible pourtant. Mme de Beaumont dit à Mme de Staël : « M. Joubert et moi, avec qui il passe sa

pouvait se passer d'un mari. Toutes les jeunes filles sont furieuses contre elle! Adieu, ma chère petite : je ne vous parle pas de vous, parce que j'aurois trop à vous dire, et de moi parce que j'aurois trop peu. C'est, je vous jure, un pauvre et triste sujet. Adieu, tâchez de ne pas être trop malheureuse et revenez-nous bien vite. »

Charmante lettre, un peu méchante, et qui se termine avec tant de sensibilité!... Un peu méchante, assez drôlement, pour Mme de Clermont-Tonnerre, veuve, mais qui venait d'épouser M. de Talaru. Mme de Beaumont se vengeait un peu comme fera, plus tard, Mme de Chateaubriand, si moqueuse pour les « madames » auprès de qui l'Enchanteur se montrait fort empressé. En 1802, et bien que, l'année précédente, il fût censé haïr le monde, il commençait de se dissiper. On l'invitait dans les châteaux, émus encore de la lecture d'*Atala*. Il accepta les invitations; et il délaissait l'Hirondelle. Nous lisons dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Mme de Clermont-Tonnerre m'attira chez elle... » En faut-il davantage pour que Mme de Beaumont juge sans indulgence le mariage de Mme de Talaru?... Pauvre Mme de Talaru! Chateaubriand ne lui aura point porté bonheur. Mme de Chateaubriand aussi se moque d'elle et, un jour, la dessine, parmi les « ultras improvisés » que suscitait la Restauration, « pavoisée de rubans et de plumes sans pareilles ».

Quant à Mme de Flahaut, petite orpheline, née Filleul, élevée au couvent et qui à dix-huit ans avait épousé un moins jeune comte de Flahaut, lequel eut en outre l'inconvénient de mourir sur l'échafaud pendant la Terreur, Mme de Beaumont lui est trop sévère. Elle voyageait à Hambourg, quand elle rencontra, vers la fin du siècle, José-Maria, marquis de Souza Botelho, Portugais très aimable. Elle l'épousa en 1802. Il était fort riche, admirait Camoëns et dépensa beaucoup d'argent pour imprimer une belle édition des *Lusiades*. Et puis elle avait écrit *Adèle de Senange*, un très joli roman par lettres, d'un sentiment délicat, d'un tour exquis. Mais Pauline de Beaumont immolait au prochain auteur de *Delphine* cette romancière. Et les femmes ne sont pas justes, ayant d'autres agréments.

Delphine parut, au mois de décembre 1802. Mme de Beaumont en fut ravie. Elle donna, le plus tôt qu'elle le put, à Mme de Staël demeurée en Suisse, les meilleures nouvelles de l'opinion publique. Enthousiastes, Mme Hocquart, Mme Pourrat, Mme de La Briche : mais ce sont là de grandes liseuses de romans. Le triomphe, c'est de voir l'abbé Morellet qui, cette fois, « dévore un roman moderne » et le déclare excellent (1). Mme de Beaumont termine ainsi sa

(1) M. le comte d'Haussonville a publié cette lettre, aux cours de ses attachantes études, *Mme de Staël et M. Necker d'après leur correspondance inédite* (*Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1913).

n'ose même me flatter d'aller vous rechercher, car me voilà au moins pour six mois aux ordres des gens d'affaires. Il me semble qu'après n'avoir pu éviter aucun malheur, je ne pourrai encore éviter aucune contrariété. C'était bien la peine de naître! Adieu, présentez mon hommage à Monsieur votre père, et croyez-moi pour la vie votre tendre et affectionnée. — PAULINE. »

Ainsi, Mme de Staël avait prié Mme de Beaumont de venir la rejoindre à Coppet. Je ne crois pas que Mme de Beaumont ait songé un instant à ce voyage. S'en aller là-bas, au moment où la retenaient à Paris les affaires qu'elle donne pour son excuse, et d'autres soucis, plus cruels cent fois, qui la torturaient et qu'elle ne dit pas : l'Enchanteur s'est à son tour enchanté de la reine des roses, Delphine de Custine, et cède à sa frivolité. Puis le frivole s'est épris d'une ambition nouvelle : restaurateur en France de la religion chrétienne (croit-il, avec un peu d'excès), il compte se faire attacher à la légation de France auprès du souverain Pontife et gouverner cette légation; ne partira-t-il pas bientôt?... Et elle, Pauline de Beaumont, ne l'accompagnera-t-elle pas? Elle n'en sait rien : quelquefois, il l'invite; et, quelquefois, ce n'est pas elle qu'il invite, elle le présume et ne se trompe pas. Il invite la reine des roses, ou bien même Mme de Chateaubriand, qu'il a oubliée dix ans et qu'il se rappelle, ma foi, pour en faire une ambassadrice!... Non,

Mme de Beaumont n'irait point en Suisse alors; elle n'irait point en Suisse ou ailleurs; elle attendait, au jour le jour, et regardait, dans son destin, les contrariétés tomber sur les malheurs, en masse dont sa faiblesse était accablée.

Les médecins lui ordonnèrent les eaux du Mont-Dore. Mais elle différait son départ. Quand Chateaubriand fut à Rome et, dans ses lettres, témoigna d'une allégresse oublieuse, elle pensa partir. Mille choses l'en empêchaient et, principalement, la détresse morale où elle était tombée. Puis, au dernier moment, une lettre de Chateaubriand la supplia de faire, auprès de Fontanes, une démarche difficile. Le jeune diplomate, à peine dans la ville éternelle, avait commis une faute : il était allé voir le roi dépossédé de Sardaigne, contre les intentions formelles du gouvernement. Fontanes arrangerait cela...

Mme de Beaumont, très obéissante et nerveuse, écrivit à Fontanes. Sa lettre est conservée à la bibliothèque de Genève, où je l'ai vue. Le texte en a été publié maintes fois. L'original contient une ou deux ratures amusantes. Il est question d' « une sottise qu'ILS viennent de faire » ... ILS : c'est Chateaubriand et le cardinal Fesch. Et, de la part de Chateaubriand, Mme de Beaumont prie Fontanes de « LES aider » : Chateaubriand et le cardinal. Or, Mme de Beaumont, d'abord, avait écrit : « une sottise qu'IL vient de

faire » et « L'aider » ; une sottise de Chateaubriand tout seul. Et c'était bien la vérité, car le jeune diplomate avait commis sa maladresse avant l'arrivée du ministre à Rome. Mme de Beaumont corrigea, très hardiment, et fit peser la moitié des torts de Chateaubriand sur le pauvre cardinal Fesch. Elle continuait d'aimer le frivole : et tant pis pour l'oncle du Premier Consul!...

Le dimanche 28 messidor (18 juillet) 1803, elle écrivait encore à Mme de Staël; et c'est la dernière lettre de la série, comme si, après cette lettre-là, il n'y avait plus rien au monde à écrire :

« J'ai différé de vous répondre, ma chère petite, dans l'espérance de pouvoir dire un *oui* positif à la proposition la plus aimable. Mais je suis obligée de partir sans avoir terminé les affaires qui m'enchaînent. Quelques semaines finiront tout et ma santé ne me permet pas de retarder un moment. Peut-être même est-il tard. Vous n'avez pas d'idée, ma chère petite, de ce que j'ai souffert presque sans relâche depuis cet hyver. Je vais aux eaux avec bien peu d'espérance... » Elle avait d'abord écrit : *presque sans espérance*; puis elle a corrigé, atténuant le désespoir, non pour elle, sans doute, mais pour son amie... « Dans un tel état, il y auroit de la témérité à former des projets, je n'en forme point; mais je me serois déterminée par les vôtres, si je n'eusse senti la nécessité de revenir à Paris en

cas que ma santé me le permette. Vous voyez que je reste dans une incertitude complette. Si je ne dois pas retrouver la santé il eût été bien heureux de mourir plus tôt, cette idée m'obsède, ma chère petite, pardon il faut se hâter de finir ce triste sujet.

» On parle ici des projets les plus extravagants, d'un partage de l'Europe en quatre empires. Ils sont, ce me semble, plus calculés sur l'esprit remuant de celui qui règne que sur aucune réalité possible. Vous savez sûrement que M. de Caraman est au Temple et au secret. Sa femme est au désespoir; elle doit être partie pour Bruxelles. Faut-il que la foudre tombe sur un pauvre bon ménage qui se trouve par hazard dans le monde! Adieu, ma chère petite, je suis désolée d'aller aux eaux plutôt qu'à Coppet, mais il n'y a pas moyen d'éviter cette corvée. Coppet même ne m'offriroit, dans l'état où je suis, que des regrets. Je suis incapable de jouir de la société, de l'amitié, de toutes les consolations de la vie. Je suis presque morte et, aux eaux, je sentirai moins tout ce qui me manque que je ne le sentirois auprès de vous. Adieu, tant que je respirerai ce sera pour vous aimer. »

Voilà probablement l'une des lettres les plus frissonnantes qu'une pauvre jeune femme, près de mourir, ait écrites. Pauline de Beaumont se sent presque morte; et l'effort lui coûte, l'effort seulement, pour mourir tout à fait. Elle se sou-

vient de toute sa vie et n'y trouve plus rien qui ait valu la grand'peine de vivre. Alors, elle se plaint d'avoir eu à vivre pourtant. Je ne sais si aucune âme fut jamais plus complètement dévastée. L'amour, qui naguère y fleurissait, s'y est fané comme le reste.

Et puisqu'il faut, dans une lettre, parler un peu des nouvelles du jour, elle raconte le malheur des Caraman, que la prison sépare. Mais elle ne réussit plus à s'écarter d'elle-même et du songe trop poignant qui l'occupe. Une brève sortie qu'elle a tentée hors de ce songe la ramène bientôt à elle ; et, quand elle s'attriste sur ce pauvre bon ménage qu'il y avait par hasard dans le monde et que la destinée a défait si durement, elle se souvient de son mauvais ménage ; elle se souvient aussi de son amour qui n'a pas eu de chance.

Mais la flamme intime qui l'animait et la brûlait n'est pas encore éteinte. Pauline de Beaumont, qui aime encore l'Enchanteur, s'en ira moribonde au Mont-Dore, pour essayer d'y attraper un peu de vie. Et puis, n'ayant pas attrapé là-bas ce peu de vie, elle ira jusqu'à Rome, mourir auprès de l'Enchanteur.

Quand elle fut morte, Chateaubriand fit connaître son décès à la plupart des personnes qui l'avaient aimée. Il n'oublia pas Mme de Staël. Mais, quand sa lettre parvint à Coppet, Mme de Staël, exilée par le Premier Consul, était en Alle-

magne. M. Necker ouvrit la lettre; et, en même temps qu'il l'envoyait en Allemagne, il écrivait à Chateaubriand : « Vous êtes bien sûr, monsieur, de la douleur qu'éprouvera Mme de Staël en apprenant la perte d'une amie dont je lui ai toujours entendu parler avec un profond sentiment. Je m'associe à sa peine, je m'associe à la vôtre, monsieur, et j'ai une part à moi en particulier lorsque je songe au malheureux sort de toute la famille de mon ami M. de Montmorin... » Mme de Staël était à Francfort, le 3 décembre, quand elle reçut la lettre de Chateaubriand : « Ah! mon Dieu, *my dear Francis,* de quelle douleur je suis saisie en recevant votre lettre!... » Et elle écrivait toute une lettre, assez longue, qu'a imprimée Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe,* une lettre « empressée, affectueusement rapide ». Elle était dans une des époques les plus éperdues de sa terrible existence.

Dès 1801, chez Mme de Staël, un matin, Chateaubriand avait vu la belle Juliette Récamier, dans une robe blanche, et assise sur un sofa de soie bleue.

RAHEL

On a bien oublié Rahel. Mais Rahel fut célèbre, en son temps. Et ainsi, la gloire de Rahel a quelque chose de mélancolique et attrayant. Rahel!...

En 1804, Mme de Staël, exilée, arrive à Berlin. Le prince Louis-Ferdinand lui parle de Rahel. Cela intrigue un peu Mme de Staël et, en somme, ne lui plaît qu'à moitié. Quelques jours plus tard, elle rencontre Brinckmann, l'ambassadeur de Suède. Et elle l'interroge sur cette petite Berlinoise...

— La connaissez-vous?... A-t-elle vraiment tant d'esprit?

— De l'esprit? dit vivement Brinckmann. Si elle n'avait que cela, il n'y aurait pas lieu de tant parler d'elle. Dira-t-on de Mme de Staël qu'elle a beaucoup d'esprit?...

Mme de Staël n'aime pas cela. On lui compare cette Rahel. Qu'est-ce que cette Rahel a donc pu écrire de si étonnant?

Rahel n'a rien écrit; et l'on s'attend qu'elle n'écrive jamais rien. Seulement elle a « du génie »

et « de quoi en prêter à vingt écrivains qui en manquent ». Voilà, en peu de mots, l'opinion de la société la plus distinguée, à Berlin, touchant Rahel.

Mme de Staël n'aime pas du tout cela. Et, aussitôt, elle veut connaître Rahel. Car tels sont les cœurs des femmes illustres et des hommes.

Brinckmann organisa la rencontre. Il invita, pour faire honneur à l'auteur de *Delphine*, des princes du sang, des savants de toute espèce, des dames de la cour, le philosophe Fichte, Mlle Unzelmann, la célèbre actrice; Iffland, le directeur du Grand-Théâtre, et d'autres personnes encore. Rahel fut présentée à Mme de Staël. Et Mme de Staël pria Rahel de s'asseoir auprès d'elle, sur un sofa. Pendant deux heures, ces deux femmes causèrent, si ardemment que les autres invités furent pour elles comme s'ils n'étaient pas. Après cela, Mme de Staël s'approcha de Brinckmann; et, d'un air grave, elle lui dit :

— Je vous fais amende honorable; vous n'avez rien exagéré. Elle est étonnante. Je ne puis que répéter ce que j'ai dit mille fois pendant ce voyage : l'Allemagne est une mine de génie, dont on ne connaît ni la richesse ni la profondeur. Vous êtes heureux de posséder ici une pareille amie!...

Et Mme de Staël fut assez curieuse de savoir ce que Rahel dirait de Mme de Staël. Or, Rahel,

après avoir lu le livre des *Passions,* avait dit :

— Voilà une femme qui saurait tout, si elle était Allemande.

Mme de Staël, qui avait de l'enthousiasme toujours prêt, s'écria :

— Ah! que cela est juste!...

Et elle dit à Rahel :

— Mademoiselle, si je restais ici, je crois que je deviendrais jalouse de votre supériorité.

Que répondre? Rahel répondit :

— Vous, madame?... Oh! non; je vous aimerais tant et cela me rendrait si heureuse que vous ne pourriez être jalouse que de mon bonheur!...

Rahel-Antonie-Frédérique Levin était née, en 1771, dans une pauvre maison du vieux Berlin. Ses parents, des juifs. Markus Levin, son père, tenait une boutique d'orfèvrerie et d'objets d'art; il n'était pas commode. Sa mère était plutôt vulgaire.

Quelle enfance, celle de Rahel! et quelle jeunesse!... En 1793, quand elle avait vingt-deux ans, elle écrivait à un ami : « Ma mère aurait dû m'écraser dans la poussière à mon premier cri, si elle avait été assez dure, ou assez généreuse pour cela, et si elle avait eu la moindre prévision de ce qui adviendrait un jour de moi : une créature vouée à l'impuissance, à qui l'on ne sait aucun gré de rester assise entre quatre murs, contre laquelle le ciel et la terre, les hommes et les bêtes se ligueraient, si elle voulait se donner

de l'air, qui a pourtant des idées, comme tout être humain, mais qui, au moindre mouvement qu'elle fait pour bouger de son coin, est bourrée de remontrances et ramenée à la raison. »

Deux ans plus tard : « Je suis malade, je ne le cache plus, et je ne puis être guérie qu'à force de soins. Il n'y a personne au monde qui consente à me soigner. Je suis donc obligée de me soigner moi-même, quoi qu'il m'en coûte. Représentez-vous cela. Je suis malade par gêne, par contrainte, depuis que j'existe. Je vis malgré moi et malgré tout le monde. Je dissimule, je cède; je sais que je dois être raisonnable; mais je suis trop petite pour supporter tout cela. »

Markus Levin, quittant le négoce après fortune faite, prit un petit hôtel dans la Jœgestrasse et installa Rahel sous les combles. Et Rahel écrivit plus tard : « C'est là que j'ai aimé, vécu, souffert et que je me suis affranchie. C'est là que j'ai appris à lire Gœthe; j'ai grandi avec lui, je l'ai adoré infiniment. C'est là que j'ai passé des nuits et des nuits à veiller et à souffrir. Je voyais le ciel, les étoiles, le monde, presque avec un espoir, tout au moins avec d'ardents désirs. J'étais innocente, pas plus qu'aujourd'hui; mais je croyais que les hommes étaient sages et bons, que du moins ils pouvaient l'être. J'étais jeune!... »

Rahel lut Gœthe, Lessing, Jean-Paul, Voltaire, Rousseau. Elle préféra toujours Gœthe.

Dans sa mansarde de la Jœgestrasse, elle reçut. Elle eut Charles-Gustave de Brinckmann, alors attaché d'ambassade; Guillaume de Burgsdorff, gentilhomme de la marche de Brandebourg... La mansarde fut bientôt l'endroit où les grands seigneurs, les gens de lettres et les comédiens se rencontraient.

Rahel n'était pas très savante. Cependant, elle lisait la *Théorie de l'État,* de Fichte, l'*Encyclopédie des sciences philosophiques,* de Hegel. C'est joli. Elle n'a écrit que des lettres. Mais dans la conversation, elle n'avait pas sa pareille. Le marquis de Custine a dit qu'elle était « du génie au service de la société » ; il a noté qu'elle « animait un cercle » comme elle eût, tête à tête, enchanté un interlocuteur. Et elle déclarait :

— Quand on n'a pas assez d'esprit pour en perdre, c'est qu'on n'en a pas assez pour ce qu'on en veut faire.

Un jour, quelqu'un disait :

— C'est dommage que le *Faust* ne soit qu'un fragment.

Et Rahel :

— Dommage? Mais c'est son plus grand mérite. C'est par là qu'il est l'image véridique de l'humanité qui, avec ses hauts et ses bas et les énigmes qu'elle renferme, sera éternellement pour nous un fragment. On raconte que Gœthe veut donner une suite à son poème : il pourra bien le continuer, mais il ne l'achèvera pas. Dieu

ou, si vous aimez mieux, Méphistophélès y a mis bon ordre.

Elle préférait les gens aux livres : elle les trouvait plus commodes à lire et adorait l'art de « feuilleter les hommes ». Pour ses amis, elle était sévère. Pour les indifférents, elle était douce et aimable.

Parmi ses familiers, il y eut Frédéric Gentz et le prince Louis-Ferdinand de Prusse, deux hommes qui ne se ressemblaient pas du tout.

Le publiciste Frédéric Gentz, ancien viveur et qui était devenu le moins scrupuleux des pamphlétaires : un étonnant garçon. Il avait mis sa plume au service payé de la Prusse, de l'Angleterre et de l'Autriche; il défendait la Sainte-Alliance, après avoir vanté la révolution. Il était pusillanime et très éloquent. A soixante ans passés, il s'éprit de Fanny Essler, la danseuse. Tout cela lui valait une célébrité magnifique.

Rahel avait de l'amitié pour ce fol, dont elle n'ignorait pas les faiblesses et les vices. Elle fut très bonne pour lui. Et ce vieil enfant de Gentz lui écrivait : « Vous m'appelez un enfant; c'est le mot le plus doux et le plus cher que vous puissiez prononcer sur moi. Mais c'est vous seule qui avez fait de moi un enfant. Ne vous souvenez-vous pas comment, auprès de vous, dans votre atmosphère printanière, tout ce qui me vieillissait s'est fondu en moi et m'a fait rajeunir? » Même, il n'avait que trop rajeuni, le pauvre Gentz. Toute-

fois il recommença de vieillir; et, quand il fut aux derniers jours de sa vie extravagante, il écrivait encore à Rahel : « Je me réfugie auprès de vous et je sais que vous ne me refuserez pas votre secours. Vous êtes un médecin comme il y en a peu. Parlez-moi, grondez-moi, cajolez-moi; employez le remède qui vous paraîtra le mieux approprié à ma situation. Je veux voir de votre écriture, je veux entendre de vous que vous avez encore de l'amitié pour moi, que ma maladie ne vous est pas indifférente, que vous ne me croyez pas perdu... »

Le pauvre vieux Gentz déraisonnable avait extrêmement peur de mourir. Et la très bonne Rahel lui parla de la vie éternelle. Mais ce n'est pas cela qu'il demandait : et la vie à laquelle il se sentait bien attaché, c'était tout simplement celle-ci. Elle se détacha de lui, quand il l'aimait encore.

Voici un autre personnage, et de meilleure qualité, ce prince Louis-Ferdinand, neveu de Frédéric II, chef du parti de la guerre, âme de belle trempe. En 1800, lorsqu'il vint chez Rahel, le prince avait vingt-huit ans. Rahel écrivit à Brinckmann : « Je le trouve absolument aimable. Il m'a demandé s'il pouvait me voir souvent; et je le lui ai fait promettre. Il s'apercevra qu'il a fait une connaissance d'un nouveau genre; il entendra la vérité, une vérité de mansarde. » Il était musicien. Rahel devint un peu sa directrice

de conscience. Pour le gouverner mieux, elle eut l'entrain de connaître sa maîtresse, la volage Pauline Wiesel, qui était une belle personne. Et, le 11 septembre 1806, Rahel reçut une lettre du prince : « Nous nous sommes juré solennellement et virilement, les généraux von Buchel et Blucher, et moi, de mettre notre vie comme enjeu dans cette lutte qui doit nous procurer gloire et honneur, et, si nous sommes vaincus, de ne pas survivre à l'anéantissement de toute idée de liberté et d'indépendance. Il en sera ainsi. Qu'est-ce que cette misérable existence? Un néant, un pur néant, si tout ce qui est grand et beau en est retranché... » Un mois plus tard, il était tué à Saalfeld.

Benjamin Constant fut, comme tout le monde, reçu chez Rahel. Mais Rahel ne l'aimait pas. Elle lui reprochait l'excès de son « enjouement ironique ».

Il ne venait pas beaucoup de femmes chez Rahel. Et elle ne tenait pas à leur compagnie. Peut-être aussi les femmes n'avaient-elles pas envie de rencontrer, dans la fameuse mansarde, une Pauline Wiesel. Pourtant, cette Pauline a bien de l'agrément, pour avoir été merveilleusement belle et pour avoir écrit, un jour, à la digne Rahel : « Comme c'est vrai, ce que vous me disiez! J'aurais dû devenir une bonne mère de famille, une bonne ménagère : j'étais faite pour cela. Les hommes m'ont gâtée : chacun a

fait de moi la femme qu'il voulait. » Charmant regret! et, après tant de complaisance, la mélancolie de n'avoir été absolument rien qu'elle eût choisi!...

En 1814, Rahel se maria. Elle épousa un Varnhagen, qui n'est pas très intéressant. D'abord, elle avait aimé un jeune diplomate de très bonne famille, Charles de Finkenstein, puis un Basque, Don Raphaël d'Urquijo, joli garçon, mais trop jaloux. Avec l'un et avec l'autre, elle avait été très malheureuse. Et, quand elle fut à la veille d'épouser le bon Varnhagen, elle lui écrivit : « J'aurais épousé autrefois Urquijo ou Finkenstein par amour. Mais il n'est aucun homme à qui j'eusse donné ma main avec autant de confiance et avec une âme aussi libre d'inquiétude qu'à vous. » C'est extrêmement flatteur, en quelque manière. Et puis, surtout, ce ne l'est pas. Et le bon Varnhagen fut probablement satisfait de l'éloge, puisqu'il épousa Rahel. Le bon Varnhagen était un Varnhagen excellent.

En 1821, Rahel eut, à ses réceptions, un nouveau visiteur, Henri Heine. Ce n'était alors qu'un mauvais étudiant, qui, tout de même, avait publié quelques poèmes dans des revues. Rahel l'accueillit très bien, lui reprocha son pessimisme et entreprit de le rendre meilleur. Elle disait :

— Il faut que Heine devienne sérieux, qu'il devienne quelqu'un, dût-il recevoir pour cela des coups de bâton!

Il fut docile et reconnaissant. Deux ans plus tard, il écrivait à Varnhagen : « Il est tout naturel que je passe la plus grande partie de la journée à penser à vous... » Il ajoutait : « et à votre femme et que je me représente sans cesse toutes les bontés que vous avez eues pour moi, pauvre homme malade et bourru, que vous avez soutenu et réconforté, corrigé et ratissé de toute manière et abreuvé de tous les dons de l'esprit. J'ai rencontré si peu de vraie bonté dans ma vie, et j'ai déjà été si cruellement mystifié ! Ce n'est que de vous et du noble cœur de votre femme que j'ai reçu des traitements tout à fait humains. »

Mais il y avait une chose que Rahel ne pardonnait pas à Heine, — sa façon de dire : — Gœthe et moi !...

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Alfred de Vigny voulait que les poètes fussent heureux. Quelle imprudence!

Quelle imprudence, à cause de la difficulté qu'on trouvera certainement à réaliser un tel projet! Si l'État loge les poètes et les nourrit, ce ne sera point assez : les poètes ne songent qu'à l'amour, — et faudra-t-il que l'État se mêle de cela?...

Puis, si les poètes étaient heureux, ils ne seraient plus poètes. A la gaieté suffit — et délicieusement — le rire, avec toutes ses jolies nuances de sourire. Au sérieux convient la prose. Le plaisir est une toute petite chose insignifiante; et le bonheur, le vrai bonheur est un mystère ineffable : il se tait, son royaume est le silence.

Il ne reste à la poésie que la tristesse, le désespoir et la mélancolie. Son royaume est celui des larmes. Elle règne là, souveraine admirablement émouvante et belle, mélodieuse, et qui a pour compagne cette autre muse éplorée, la musique.

Aussi ne faut-il pas que les poètes soient heureux.

*
* *

De la fin du dix-huitième siècle jusqu'à la fin du dix-neuvième, Marceline Desbordes-Valmore, Charles Baudelaire et Paul Verlaine forment une longue chaîne de douleur.

Qu'on les imagine heureux. Voici Verlaine, employé à l'hôtel de ville, attentif aux heures de bureau, diligent fonctionnaire à qui l'on donne de l'augmentation et qui n'est pas ambitieux davantage : ah ! nous n'aurons ni *Jadis et naguère*, ni *Sagesse*, ni aucun des poignants poèmes que lui suggéra sa vie vagabonde et indigente, sa vie de prisons et d'hôpitaux. Voici Baudelaire qui fait un joli mariage, qui place bien son argent et, par conséquent, s'occupe de philanthropie : ah ! nous n'aurons point les *Fleurs du mal*... Quant à imaginer Marceline heureuse, — décidément, j'y renonce. C'est trop absurde. Elle a eu tous les chagrins possibles : fille, amante, épouse, mère, amie, elle a pleuré de toutes les façons. Mettons qu'un jour le malheur est devenu femme : et ce fut Marceline Desbordes-Valmore. Avec cela, un étrange, un extravagant génie. Et voilà une sorte d'ange harmonieux des larmes !...

Son existence?... Il faut la raconter. Je le regrette. Je voudrais qu'une œuvre d'art pût se

suffire à elle-même, réaliser à elle toute seule une idée ou un rêve, sans qu'intervînt la personne de l'auteur. Mais, quoi? les poètes sont des gens si alarmés, sensibles et mols qu'ils ne savent pas se séparer de leurs imaginations. Les poètes du dernier siècle, surtout. C'est la faiblesse, — et qui nous paraît charmante, qui nous plaît parce que nous sommes complices, — la faiblesse pourtant de la poésie contemporaine. Nous ne savons pas grand'chose de la vie de Jean Racine : il ne l'a pas racontée dans ses ouvrages, fût-ce par allusion. Et, à la rigueur, si nous n'en savions rien du tout, son œuvre resterait la même, également intelligible et valable pareillement. Les poètes nouveaux chantent leurs aventures, leurs déplaisirs; et ils exhalent des plaintes dont ils comptent que nous connaîtrons les motifs. Pour les entendre bien, il faut savoir ce qui leur faisait tant de peine, ce qui les incitait à mettre en vers un vif émoi.

Et, parmi tous les poètes du dernier siècle, il n'y en a peut-être pas un seul qui ait été plus incapable de renoncer à son individualité frissonnante que Marceline Desbordes-Valmore. Son œuvre tout entière est le poème de sa quotidienne souffrance. Donc il faut qu'on sache comment a souffert cette muse vêtue de pauvres habits et qui accordait sa lyre — ou sa guitare, quelquefois, — à ses sanglots.

Elle était née, le 20 juin 1786, à Douai, qui

est une petite ville du nord triste et plat, noir de charbon, morne et dépourvu de grâce, — l'une de ces petites villes où le voyageur s'ennuie extrêmement, lui qui cherche le pittoresque des sites, la beauté des architectures, les restes d'une histoire illustre, pathétique ou joyeuse, et qui ne pénètre pas dans l'intimité profonde et captivante des coutumes, des devoirs, des patiences et des héroïsmes secrets. Ce qui fait le prix de ces petites villes, tant provinciales, c'est la fidèle observance des traditions, c'est la monotonie des journées, c'est la lenteur silencieuse du temps, c'est une vie bien ordonnée et, de nuance comme de couleur, pareille aux âmes qui ont à l'accomplir. Heureux qui meurt là, y étant né, puis ayant suivi avec exactitude l'exemple de son père, entre les anciennes murailles où le passé a suspendu des portraits qui sont des emblèmes!...

Hélas! ce ne fut point le sort de Marceline.

La maison très modeste où elle est née attenait au cimetière, lequel était tout proche de l'église Notre-Dame; car autrefois on voulait que les morts fussent installés, pour dormir, auprès de Dieu vigilant. Tout à côté, il y avait, à l'enseigne de l'*Homme sauvage,* un cabaret; car on voulait aussi que les vivants eussent de quoi se divertir. La porte de la maison où Marceline passa ses premières années, était surmontée d'une petite niche où l'on avait placé une Sainte Vierge; les jours de fête, Marceline et ses sœurs posaient là

des cierges ou des bougies, afin d'attester qu'elles étaient pieuses.

A peu de distance, il y avait aussi la prison.

Par les rues, il ne passait pas grand monde ; et c'étaient toujours les mêmes personnes, à peu près, et aux mêmes heures, à peu près.

Voilà le spectacle quotidien que la jeune Marceline eut sous les yeux, tous les jours les uns après les autres, tous les jours de ses douze premières années.

Une telle existence, confinée en elle-même, offre à une enfant rêveuse et chimérique un prodigieux loisir d'exaltation spirituelle et de songerie passionnée. Les autres enfants n'ont aucune peine à s'y accommoder ; ils grandissent là et ils continuent de n'y attendre rien, jusqu'à vieillir et puis mourir. Une petite Marceline a l'air bien sage et, au dedans, s'affole.

Son père était peintre et doreur d'armoiries, de carrosses et d'ornements d'église. Mauvais métier, en 1786, à la veille de cette révolution qui va fermer les églises, abolir le culte et ses ornements, supprimer la noblesse, ses équipages et ses armoiries ! Et, de fait, quand éclata la sauvage fureur, l'infortuné Desbordes, qui jusque-là gagnait sa vie en travaillant beaucoup, perdit tout son ouvrage. L'humble famille fut dans le dénuement.

Et même, les circonstances changées, les entours défaits, l'ancien usage détraqué, le cadre

des journées soudain transformé en quelque chose d'inaccoutumé, de bizarre, l'humble famille perdit la tête.

Parmi les grands-parents de Marceline, il y eut un singulier bonhomme, le père de son père, Antoine Desbordes. Il était natif de Genève et il exerçait la profession d'horloger. Il épousa Marie-Barbe Quiquerez, du Quesnoy; et il vint s'établir dans le Nord. S'établir!... Il ne pouvait pas tenir en place. Il s'en allait, restait plusieurs années absent; et puis, aussi soudainement qu'il était parti, il revenait. Il aimait Marie-Barbe; du moins, je le suppose. A chaque fois qu'il revenait, la famille s'accroissait d'un bébé. Mais, à peine avait-on baptisé la petite fille ou le garçon, il se sauvait. Une fois, il disparut pendant onze ans : il revint, fut père, — et s'en alla. Quand il revint pour la dernière fois, il était très malade. Il refusa de rentrer chez lui, s'établit à l'auberge du *Signe de la Croix* et puis se fit transporter à l'hospice. Étrange vagabond, qui veut mourir en court-les-routes!... Il appela Marie-Barbe, son fils aîné qui avait vingt-cinq ans, ses autres enfants et, entouré ainsi, rendit à Dieu qui est partout son âme d'incorrigible voyageur.

Je sais bien qu'il ne faut pas attribuer aux influences héréditaires une importance décisive. Si elles avaient cette importance-là, les frères et les sœurs de Marceline auraient été pareils à elle; et pas du tout!... Sauvegardons l'individualité,

qui est le principal. Tout de même, en songeant à Marceline, on se rappelle et son père Félix Desbordes, le bon artisan casanier qui ne désira point de quitter l'ombre douce de l'église toute proche, et aussi son grand-père Antoine Desbordes, le coureur de routes. Il y eut en elle le contraste de ce double caractère. Jamais elle ne réussit à s'installer nulle part; elle voyagea perpétuellement, de ville en ville, au hasard de la mauvaise fortune. Pourtant, ce qu'elle aima le plus au monde, c'est le calme et tendre souvenir de sa petite ville natale, Douai morne et sombre où avait premièrement fleuri son cœur fidèle. Quand on lit le récit de ses courses éperdues, l'on doit se souvenir de ces vers qui sont d'elle :

Maison de la naissance, ô nid, doux coin du monde!
O premier univers où nos pas ont tourné!
Chambre ou ciel, dont le cœur garde la mappemonde,
Au fond du temps je vois ton seuil abandonné.
Je m'en irais, aveugle et sans guide, à ta porte,
Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir,
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte!
Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir!...

Elle n'y mourut pas, sa destinée lui refusant tout ce qu'elle demandait en vers ou en prose.

En 1792, il fallait craindre d'offenser les républicains. Ces victorieux gaillards n'étaient pas commodes. Félix Desbordes le comprit d'autant mieux que plusieurs nobles du pays lui avaient,

en émigrant, confié leurs titres de propriétés et qu'il les gardait, cachés, scellés sous la pierre de son foyer. Dans ces conditions, il était indispensable de ne pas contrarier les énergumènes. Aussi Félix Desbordes prenait-il part aux banquets civiques. Un jour, il y amena Marceline. Il l'avait habillée d'une robe blanche, en hommage peut-être au drapeau de la monarchie; mais, comme il dissimulait sous un air de républicain ses préférences royalistes, il avait couvert cette blanche robe de larges rubans tricolores. Marceline fut, par l'enthousiasme universel, hissée sur la table du festin. Elle avait six ans, la pauvre petite!... Elle récita, de sa voix de gamine, un discours que Félix Desbordes lui avait appris par cœur et où le peuple était comparé à Hercule, dont la forte massue fume encore du sang des monstres : ce sont les tyrans!...

Pauvre petite!... Mais la voilà qui, à six ans déjà, est exubérante assez pour satisfaire une assemblée républicaine. Il lui restera toujours quelque chose de cette facilité déclamatoire.

Et puis, il y a une anecdote, — un peu niaise, — qui la montre bien sensible et vite émue de pitié. Nous la voyons, gamine de quelques années, qui s'intéresse extrêmement au sort d'un prisonnier militaire et qui lui fait rendre la liberté...

> Et le vieux prisonnier de la haute tourelle
> Respire-t-il encore à travers les barreaux?...

Cela, c'est la guitare; mais voici la harpe.

Marceline a sept ans; elle est une petite fille blonde, joliment blonde et qu'on aime à cause de cela. Marceline a sept ans; et elle est amoureuse!... A l'heure où il ne fait plus jour et où il ne fait pas encore nuit, elle se tient à la porte de la maison. Bientôt paraît Henry, qui a dix ans; elle l'entrevoit « dans ce voile doux qui couvre les rues à l'heure du soir ». Henry est blond, lui aussi, blond et bouclé; il se dépêche; il a une figure d'ange; il arrive par le cimetière; et le voici... « Nous nous regardions sérieusement, nous parlions bas et peu : « Bonsoir », disait-il; et je recevais de ses mains, qu'il avançait vers moi, de larges feuilles vertes et fraîches, qu'il avait été prendre sur les arbres du rempart pour me les apporter. Je les prenais avec joie; je les regardais longtemps, et je ne sais quel embarras attirait enfin mes yeux à terre. Je les tenais alors fixés sur ses pieds nus, et l'idée que l'écorce des arbres les avait blessés me rendait triste. Il le devinait, car il disait : « Ce n'est rien! » Nous nous regardions encore et, par un mouvement soudain du cœur, en forçant ma voix faible de prononcer sans trembler : « Adieu, Henry! »

C'est tout; et c'est charmant, avec peu de mots. D'ailleurs, Marceline a oublié le visage d'Henry; elle ne sait même plus s'il était beau; elle se rappelle les yeux de cet ami et aussi ses paroles, qui lui ont laissé leur bruit dans l'oreille.

Et elle ajoute : « Mon Dieu ! quel charme demeure attaché à ces amitiés innocentes ! Il est imprégné de la même fraîcheur que je sentais à ces feuilles que m'apportait Henry, quand elles touchaient mes mains... »

Or, notons-le : ce souvenir est le plus doux, le plus agréable et enfin le meilleur que Marceline ait conservé. C'est un souvenir de bonheur. Et, dans sa pensée, il se teinte de mélancolie. Cette femme eut le don de ne pas être heureuse ; cette âme en deuil attristait naturellement les sentiments et les idées qu'elle recevait. On dirait qu'alors la destinée renonça tout à fait à l'égayer : elle ne lui envoya plus que des malheurs.

Quand Marceline eut treize ou quatorze ans, la famille Desbordes, réduite par la révolution et la malechance à la pauvreté la plus terrible, décida de recourir à quelque stratagème. On se rappela qu'on avait, à la Guadeloupe, un cousin, planteur opulent et qui ne demandait peut-être qu'à se connaître des héritiers. Lorsque les cousins demeurent très loin et pourvu qu'on ne les ait pas vus depuis longtemps, on leur suppose des intentions très remarquables ; seulement, eux, ne s'en doutent pas. Telle est la vie, pleine de malentendus.

Il fallait lui écrire, à ce cousin ! Mais on n'y songea pas. Les Desbordes, je l'ai dit, avaient perdu la tête.

Mme Desbordes annonça qu'elle partirait pour

la Guadeloupe, avec Marceline, qu'elle y chercherait le cousin, que le cousin lui donnerait une fortune et qu'elle reviendrait ainsi toute chargée d'or.

Provisoirement, elle partait sans le sou. Elle n'avait seulement pas de quoi payer la traversée. Il fallut qu'à Lille, et puis à Rochefort, et puis à Bordeaux, la petite fille de treize ans montât sur les planches et jouât la comédie pour gagner de quoi ne pas mourir de faim. C'est le commencement de son étrange, lamentable et involontaire bohème.

Elle gagna un peu d'argent : on le lui vola. Ensuite, à Bayonne, quelque brave femme, attendrie de pitié, lui en donna davantage, assez pour que sa mère et elle pussent aller modestement à la Guadeloupe.

Elles allaient ainsi, provinciales innocentes, chez les nègres!... Il faut penser qu'à Douai, la jeune Marceline et sa mère n'avaient jamais vu de gens de cette couleur-là, et que, dans leur imagination, le pigment noir était un objet d'effroi, autant que de curiosité, probablement.

En 1801, quand elles s'embarquèrent, Marceline avait quinze ans. Déjà, pour elle, tout s'arrangeait mal. Le mauvais bateau qui les amenait trouva la Guadeloupe en flammes. Les nègres s'étaient révoltés contre les colons; ils avaient pillé, saccagé, tué. Maintenant ils régnaient, et avec une rancune meurtrière. Ils incendiaient les

maisons. Mme Desbordes et Marceline cherchèrent l'opulent cousin. Mais on avait brûlé la maison de ce blanc; voire, on lui avait égorgé sa femme. Et il s'était sauvé.

Elles étaient venues de Douai, les malheureuses, à grand'peine, à grand effort de courage et d'argent, pour constater cela. Et le péril, la peur!... Bientôt, la fièvre jaune se répandit à travers la colonie. Mme Desbordes fut prise; et elle mourut. Voilà Marceline, à quinze ans, toute seule, parmi des sauvages terribles, dans le sang et dans l'incendie, toute seule!...

Évidemment, puisqu'elle ne mourut pas, c'est que de bonnes gens la recueillirent. On ne connaît pas le détail de toutes les péripéties nombreuses qui, enfin, lui permirent de rentrer en France.

Il y a une note d'elle qui raconte un peu son retour. Je n'en retiens qu'un trait. Un jour, en mer, la tempête se déclara. Cette petite romantique de Marceline la voulut voir. On ne pouvait plus tenir, sur le pont, qui était fortement secoué, qui embarquait des paquets d'eau. Alors, elle exigea — car elle était douée d'énergie — qu'on l'attachât avec des cordes solides dans les haubans, de sorte qu'elle assistât au spectacle de la furie prodigieuse. Il est amusant de remarquer que, dix ans plus tôt, un jeune Breton, rêveur autant qu'elle et chimérique autant, partit pour l'Amérique, rencontra la tempête et,

afin de la regarder, cette tempête excellente, se fit attacher au grand mât de l'embarcation. Ce jeune Breton si hardi, c'était le chevalier de Chateaubriand. Son départ n'avait pas été beaucoup moins déraisonnable que celui de Marceline.

Je ne sais pas à quelle époque Marceline rédigea le récit de son retour. Elle est morte en 1859. Depuis dix ans, elle avait pu lire les *Mémoires d'outre-tombe*. A-t-elle inventé son aventure des haubans à l'imitation de l'autre?... Elle avait tant d'imagination qu'elle a bien pu le faire, et avec la sincérité de ces natures si ardentes. Mais il est bien possible aussi que Marceline ait eu, de son côté, la même idée absurde et poétique qui tenta le chevalier de Chateaubriand. Une sorte de folie extraordinaire occupait les esprits, sur la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. C'est bien le moins de ce que la révolution devait produire dans les têtes d'alors. Du reste, c'est de là qu'est sortie cette folie harmonieuse, le romantisme.

Marceline revint donc en France; elle revit son pays natal... « Amour du berceau, sois béni, mystère doux et triste comme tous les amours!... »

A Douai, son père était vieilli, malade et plus pauvre que jamais. Son frère Félix était allé aux grandes guerres; les Anglais l'avaient fait prisonnier; maintenant, il peinait, captif, sur les pontons d'Écosse.

Avec une gentille bravoure, avec un héroïsme

de primesaut, Marceline résolut de subvenir à tant de difficultés. Cette rêveuse avait un indomptable entrain. Il fallait, premièrement, gagner de quoi vivre, — vivre, son père et elle, ses sœurs, — et envoyer de temps en temps quelque monnaie au prisonnier d'Écosse. Comme elle avait déjà fait ses débuts de comédienne, elle réussit à être engagée au théâtre de Lille; de là, elle passa au théâtre de Rouen : elle y joua les jeunes dugazons dans l'opéra-comique et les ingénuités dans la comédie. Elle y eut tout le succès possible, si bien qu'à Paris on la demanda et que bientôt elle fut accueillie au théâtre Favart, pour remplacer, de son mieux, Mlle de Saint-Aubin.

Comédie et chant, elle cumula ces deux arts. On l'applaudit. Les journaux célébrèrent ses mérites. On remarquait bien qu'à vrai dire elle n'avait pas beaucoup de voix. Mais elle usait avec beaucoup d'habileté du peu qu'elle avait. Principalement, on la trouvait fort émouvante. Elle l'était, sans aucun doute; elle l'était là comme dans ses vers, avec peu de science et avec une admirable facilité. Je le crois bien !... Si Marceline n'avait pas été émouvante, qui le serait?... Qui le serait plutôt que cette étonnante fille, si preste, vive, si intelligente, si prompte à éprouver tous les sentiments qu'on lui offrait, si folle, si expansive, — femme, poètesse et comédienne de nature, — trois raisons, et d'autres, de n'être ni calme ni ennuyeuse !...

Elle joua la *Lisbeth* de Grétry. On pleura d'attendrissement. Il aurait été beau qu'on ne pleurât point, quand Marceline s'en mêlait, Marceline qui était toute consacrée à la poésie et qui jamais n'a pu concevoir la poésie autrement que comme une plainte déchirante!...

Essayons de nous la représenter à cette époque de sa vie, quand elle approche de ses vingt ans.

Elle n'est pas tout à fait jolie. Elle est, plutôt, l'une de ces jeunes personnes dont on dit qu'elles sont mieux que belles : c'est donc que, belles, elles ne le sont pas. Marceline a la tête forte et le visage long. Le nez y tient beaucoup de place; il est long et dessine plusieurs courbes, jusqu'à son bout, très pointu. La bouche est grande, il n'y a point à le dissimuler. Elle est grande, mais expressive. Marceline a les épaules un peu hautes, la gorge abondante : et je crois que les robes d'alors ne lui vont pas à merveille, qui montent la taille, l'amènent jusqu'à la poitrine. Ce n'est pas ce qu'il fallait à une jeune femme dont le buste semble opulent et ramassé. Voilà les inconvénients de Marceline. Ajoutons un cou trop court et des joues creuses, pour en finir avec ces pénibles renseignements.

Mais elle avait le teint mat, un teint d'ancienne blonde. Et son imparfait visage était encadré d'une ravissante chevelure, anciennement blonde, oui, et qui devenait châtaine. Elle se coiffait ainsi : une raie sur le milieu de la tête

et alors des bandeaux qui venaient sur le front à droite et à gauche; puis les cheveux pendaient à leur guise, mais frisés et formant des deux côtés de la figure une quantité de souples et remuantes papillottes. Surtout, il y avait ses yeux!... Des yeux d'une jolie nuance, brun clair; les paupières, longues et minces, s'y abaissaient langoureusement. Ils étaient rêveurs comme des yeux bleus et vifs comme des yeux noirs, selon l'occasion. Des yeux mobiles, des yeux qui étaient le miroir d'une pensée perpétuelle, pensée ardente, pensée désespérée, inquiétude, infinie détresse, et quel splendide zèle à vivre, quelle douceur patiente et quelle invincible fougue!... Pour indiquer un peu ce qu'étaient, je le jure, les yeux de Marceline, imaginons, en quelque vieille demeure qui abrita de nombreuses générations humaines, un miroir qui date de longtemps. Ces miroirs de jadis n'ont pas la transparence indifférente des glaces neuves. Ils se sont ternis par endroits; ailleurs, ils brillent : et l'on dirait que, sensibles à la longue, ils ont gardé des bribes confuses des images qu'ils reflétèrent. Un tel miroir, et plus fidèle, qui aurait conservé les regards de toutes les femmes qui s'y contemplèrent, les unes après les autres, selon le cours du temps, tristes ou gaies selon les jours, aimantes, douloureuses, bouleversées par les chagrins ou animées de passion vive, un tel miroir n'aurait pas plus de vie diverse, tumultueuse, à la fois

résignée, acharnée, timide, peureuse et câline, pas plus de vie innombrable et merveilleuse que les yeux châtain clair de Marceline.

*
* *

Ainsi, sans véritable beauté, Mlle Desbordes était bien adorable. Il faut aussi qu'on se la figure en 1808 ou en 1809. Elle a vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle a eu beaucoup de succès au théâtre Favart : tout le monde était ému de la voir répandre, sur la scène, des larmes authentiques. Et puis, faute de chance, — toujours, — et l'on ne sait pas trop pourquoi, elle avait quitté ce théâtre. Elle était allée jouer la comédie et l'opéra-comique à Lille, à Rouen, à Bruxelles. En 1808, elle revint à Paris parce que le théâtre de Bruxelles avait fait de mauvaises affaires. Elle fut alors un peu éperdue, dans la vie, cette petite provinciale que le théâtre offensait. Nous la voyons, cependant, qui fréquente assidûment chez Mlle Délia, jeune actrice et, semble-t-il, peu sévère.

Mlle Desbordes était bien aimable. Et, mon Dieu, elle fut aimée. Elle fut aimée; seulement elle aima davantage.

On ne saurait passer sous silence la faute de Marceline, puisqu'en somme tout son génie fut au service de son amour, naquit de cet amour et le chanta. *Felix culpa!...*

Si l'on désire de connaître comment elle aima, et combien, et quelle chaleur cet amour mit dans sa poésie, qu'on lise ses poèmes. Ce sont des vers, disons-le, malhabiles. Évidemment, cette fille du peintre décorateur que la révolution ruina n'eut pas beaucoup le temps ni l'occasion d'aller à l'école et d'y devenir une savante. Elle n'apprit pas grand'chose et elle ne sut presque rien. Quelle aubaine! Elle écrira quasi comme elle parlerait; et, si la passion l'anime, elle versera directement, sans gêne et sans malice aucune, toute cette passion-là dans ses poèmes.

Ses poèmes sont quelquefois un peu lourds. Il y a trop de mots, et des redites, qui accumulent l'idée, au lieu de la développer. Mais aussi, quelle vérité de sentiment!... Il y a trop de mots, certes, pour la fine élégance de la phrase; il n'y en a pas trop pour le zèle d'un cœur bien épris et qui n'a jamais assez multiplié ses paroles d'amour.

En ce commencement du dix-neuvième siècle, avant que ne préludât le romantisme, la poésie française ne faisait plus guère que ressasser, de la façon la moins attrayante, de vieux airs très débiles. Elle était une vieille dame, accablée de littérature ancienne et surannée, et qui, lasse, répète presque machinalement les phrases d'autrefois, qui ne correspondent plus à rien... Soudain, cette petite actrice, émue d'un fol amour, invente ceci : une poésie toute neuve et qui n'est que le sentiment lui-même, soumis facilement

au rythme des vers, et qui même lui est moins soumis qu'il ne l'anime, l'agite et le secoue. La littérature est, dans ces poèmes, réduite à son minimum; et, s'il traîne là, de place en place, un peu d'ancien jargon, c'est ignorance, naïveté : la spontanéité du poète n'en souffre pas.

Quelquefois aussi, — par une sorte de miraculeux hasard, — le poème est, d'un bout à l'autre, parfait. Ainsi, *les Roses de Saadi* : tout simplement, je ne crois pas qu'il y ait de plus beaux vers d'amour. La ferveur s'est enveloppée d'un symbole. La ceinture aux nœuds trop serrés, toute pleine de roses, n'est-ce pas le cœur que l'abondance de son émoi fait éclater? Les roses sont réelles, cependant. Le symbole est aussi réel que l'idée. Et la splendeur des mots s'épanouit comme la profusion des fleurs amoureuses.



Pour qui toutes ces roses?...

Et, en définitive, il est temps de présenter le personnage étrange, séduisant, cruel et malheureux, qu'on appela longtemps, avant de savoir son nom, « le jeune homme de Marceline ». La découverte de son nom, ce fut, il y a quelques années, le passionnant petit problème au service duquel nos plus malins critiques consacrèrent leur subtile et impertinente ingéniosité.

Ah! nos contemporains ne sont pas discrets! Ils fouillent sans remords et sans scrupule dans la cendre, tiède encore, des anciennes amours; ils veulent tout savoir, — même les noms : — et on ne les contente pas en leur disant tout bonnement que c'était un jeune homme de 1809, le jeune homme de Marceline!...

Mais il est possible que les morts soient extrêmement indifférents à nos vaines curiosités : telle est la sagesse des morts. Et puis, la première indiscrétion ne vient pas de nous : elle vient de ces morts, s'ils furent des poètes.

Étonnante indiscrétion et, peut-être, scandaleuse impudeur des poètes! Ils passent leur vie et mettent leur talent, s'ils en ont, à nous raconter leurs amours. Ils ne dissimulent pas les détails : ils en ajouteraient plutôt. Ils ont deux occupations : aimer, et puis le dire en vers. Certains le disent en un si grand nombre de vers, qu'à peine ont-ils le temps d'aimer; et ils inventent. Alors, pourquoi serions-nous, à leur propos, plus pudiques qu'ils ne le sont?...

Bref, nous réclamons le nom du jeune homme de Marceline.

Le point de départ de la recherche, c'est quatre vers de la poétesse; et les voici :

Ton nom, partout ton nom console mon oreille...
Tu sais que, dans mon nom, le ciel daigna l'écrire.
On ne peut t'appeler sans te jeter vers moi;
Chaque lettre en est mienne et me mêle avec toi.

Ainsi, le nom du jeune homme est inscrit dans le nom de l'amante. Autant dire qu'ils avaient le même nom ou, tout au moins, le même prénom. Or, elle s'appelait Marceline. Donc, on chercha parmi les Marcel qui furent de jeunes hommes distingués en 1809. Cette enquête ne donna point de résultat. Même, on eut l'idée de Saint-Marcellin, le fils de Fontanes : ce n'est pas lui. On soupçonna le comte de Marcellus, ce diplomate qui fut à Londres le secrétaire d'ambassade de Chateaubriand : ce n'est pas lui. Son fils, peut-être? Non. Alors? On formula bien d'autres hypothèses, et quelques-unes ingénieuses, et quelques-unes saugrenues.

Soudain, l'on s'avisa que Marceline s'appelait Marceline, oui; mais elle avait d'autres prénoms : elle s'appelait Marceline-Félicité-Josèphe. Or, on n'avait rien trouvé parmi les Marcel de 1809 : les Félix ne donnèrent rien. On crut se rattraper sur Josèphe.

Ce ne fut pas commode. Mais, en fin de compte, Josèphe fit songer à M. de Latouche. Ce M. de Latouche, on le désigne habituellement sous le nom d'Henri de Latouche.

Mais Marceline ne s'appelait pas Henriette!.. M. de Latouche, pareillement, ne s'appelait pas Henri. Non; il s'appelait Hyacinthe. Marceline ne s'appelait pas Hyacinthe. Il est vrai; seulement, comme Marceline s'appelait Marceline-Fécilité-Josèphe, M. de Latouche s'appelait Hya-

cinthe-Joseph-Alexandre. Joseph?... C'est lui!...

Quand on eut trouvé cela, on fut très content. D'ailleurs, on découvrit ensuite d'autres preuves; ou bien on formula d'autres soupçons.

Célébrons Hyacinthe de Latouche. Il nous est deux fois précieux, pour avoir été le jeune homme de Marceline et aussi le premier éditeur d'André Chénier. Ainsi cet Hyacinthe de Latouche eut la chance, ou l'heureuse adresse, d'associer son obscurité pitoyable à deux glorieuses renommées. Cependant, il composa des romans, des poèmes, des pièces de théâtre, des articles de revues et de journaux, toute une œuvre, et considérable. Toute une œuvre, qui n'intéresse plus personne au monde; et il ne serait plus du tout question de ce polygraphe, s'il n'avait publié les vers admirables d'un autre et animé d'amour le cœur tumultueux d'une autre. Telles sont les fines manigances et les réussites imprévues de ce grand maître, de ce malicieux despote des existences humaines : le hasard.

C'était un garçon très bizarre, et qui mériterait une étude particulière, si l'on était juste : mais comment l'être, quand les hasards, ou bien les destinées, ne le sont pas?...

Il avait un an de plus que Marceline. Bah! en 1809, cela lui faisait vingt-quatre ans.

Il n'était pas beau. Mais il prouve, par son exemple, qu'il n'est pas nécessaire d'être beau pour être aimé magnifiquement; et qui est en

mesure de ne lui avoir aucune gratitude pour ce renseignement précieux?

Il était délicieusement intelligent. On le voit, quand on sait qu'il devina André Chénier, quand on apprend qu'il devina aussi, sous une apparence imparfaite, notre charmante Marceline. Ce n'est pas tout; mais il devina Stendhal. Du moins, l'aima-t-il de très bonne heure. Le 22 mars 1842, Henri Beyle mourut, frappé d'apoplexie, sur le boulevard des Capucines. Les journaux lui consacrèrent de petites notices. Les uns l'appelèrent « M. Bayle », les autres lui attribuèrent le pseudonyme de « Frédéric Styndal ». A cette époque-là, Hyacinthe de Latouche annonçait la gloire de Stendhal.

Il avait une intelligence très fine, perspicace, ingénieuse, philosophique, profonde, spirituelle, étincelante. Marceline l'assure; mais elle était si folle de lui ! D'autres, et qui ne l'aimaient pas beaucoup, l'assurent aussi : et il faut les croire. Avec cela, une voix enjôleuse, une voix mélodieuse et alarmante, une voix qui était une caresse et qui vous enchantait. Ah! Marceline y succomba...

Mais ce charmeur était, en outre, détestable. Détestable pour les autres, sans doute, et pour lui d'abord. Les bonnes fées lui avaient tout donné, tous les agréments et maintes séductions : une méchante fée s'était vengée en le gratifiant de ce défaut : l'absurde et mortelle complication de l'esprit.

Il était d'esprit si compliqué, vraiment, que cela gâtait sa merveilleuse intelligence : et il ne pouvait pas écrire. Il eut peut-être une sorte de génie; et son œuvre ne vaut rien : l'on ne peut pas s'y reconnaître, lui-même se perdait dans la stérile confusion de ses phrases.

Et il était d'esprit si compliqué, vraiment, que cela gâtait son cœur : et il ne pouvait pas aimer. Il eut peut-être une âme tendre et il eut certainement la maîtresse la mieux éprise; mais il ne fit que la tourmenter et il se tourmenta lui-même, sans plaisir.

Quand il fut mort, en 1851, Marceline, qui avait soixante-cinq ans et qui se souvenait, écrivit à Sainte-Beuve. Le lundiste s'était, sans barguigner, adressé à elle, pour quelques indications un peu précises, s'il vous plaît : on sait comme il était friand de ces petits détails qui assaisonnent et relèvent la critique. Marceline tâcha de lui expliquer « cet esprit incompréhensible », disait-elle. Et elle ajoutait : « D'ailleurs, je n'ai pas défini, je n'ai pas deviné cette énigme obscure et brillante. J'en ai subi l'éblouissement et la crainte. C'était tantôt sombre comme un feu de forge dans une forêt, tantôt léger, clair, comme une fête d'enfant... Il semblait souvent gêné de vivre; et, quand il se dégoûtait de l'illusion, quelle amertume revenait s'étendre sur cette fête passagère!... Admirer était, je crois, le besoin le plus passionné de sa nature malade,

car il était bien malade, souvent, et bien malheureux ! Non, ce n'était pas un méchant, mais un malade, car l'apparition seule d'un défaut dans ses idoles le jetait dans un profond désespoir... Il souffrait beaucoup, croyez-le, et ne l'oubliez jamais. Il s'attendrissait d'une fleur et la saluait d'un respect pieux. Puis il s'irritait d'oublier qu'elle est périssable. Il levait les épaules et la jetait dans le feu. C'est vrai. » Et elle raconte qu'il travaillait trop, avec une patience et une minutie dont l'œuvre, au total, souffrait. Sa tête s'emplissait d'une fumée qui « étouffait l'élan, l'abandon, le fluide de l'inspiration » . En somme, il ressemblait à « une lampe qui n'a pas d'air », dit Marceline, qui n'écrit pas à merveille, on l'a vu, et qui soudain trouve de parfaites images.

George Sand, qui connaissait les hommes, a écrit d'Hyacinthe de Latouche : « Cette âme n'était ni faible, ni lâche, ni envieuse ; elle était navrée, voilà tout. »

Comme la lettre de Marceline à Sainte-Beuve est admirable ! Quel amour l'anime encore ! et quelle souffrance elle résume ! Ce Latouche, lui, est bien pathétique ; nous lui donnerons ce surnom : l'*Héautontimorouménos*, — ou l'homme qui se torture lui-même, — l'imprudent !...

Tel que nous le décrit Marceline, avec clairvoyance, amour et pitié, il nous apparaît comme un romantique éperdu, comme l'un de ces terribles « enfants du siècle » dont Musset a écrit la

confession, ou bien comme un René, comme l'une de ces imaginations ardentes, quasi affolées, morbides, qui sont les filles de la grande débâcle de 1789 et 1793. Leur malheur fut de survenir dans une société terrifiée, après que s'étaient écroulés toutes les croyances, tous les principes, toutes les vérités et toutes les habitudes. Il y a en elles un germe de démence ou, si l'on veut, un commencement de neurasthénie, qui s'épanouira dans le romantisme de 1830, qui continuera de florir ou de végéter jusqu'à nous et qui, par une extraordinaire transformation de toutes choses, devint ensuite, de maladie qu'elle était, l'idée même de l'art : il serait vain de le nier, l'art est, de nos jours, une corruption, mettons une ravissante et précieuse perversion de l'esprit.

Marceline aussi était romantique. Elle l'était de tout son cœur : et quel cœur elle avait!... Mais elle était romantique bien différemment, elle si expansive, elle si chantante, elle qui ne rêvait que d'aimer, elle qui se consolait avec la simple harmonie des mots, des rythmes et des rimes.

Qu'ils sont dissemblables, ces deux amants! Ils se martyrisèrent. Ou plutôt — Marceline était si douce, bonne et résignée! — Hyacinthe martyrisa Marceline. Toute femme eût été malheureuse, auprès de ce mélancolique; mais, principalement, Marceline, qui l'adora sans mesure, car

elle n'eut jamais de mesure, et qui était le lyrisme même, le lyrisme abondant, facile, négligé, souvent magnifique.

Leur liaison ne dura que plusieurs mois, dont je crois que seuls un petit nombre de jours furent gais. Il naquit un enfant. Et, avant même que naquît l'enfant, l'amant se sauvait, partait pour l'Italie ; des années passèrent, sans qu'on le revît.

Tout ce cruel roman d'amour est dans les poésies de Marceline, avec ses divers épisodes, jusqu'au jour d'effroi, de chagrin mortel où ils brûlèrent leurs lettres d'amants :

Les voilà, ces feuilles brûlantes,
Qu'échangèrent nos mains tremblantes...
De tant de mal, de tant de bien,
Il ne me restera plus rien !...

Abandonnée, Marceline chanta son désespoir. Et quels accents elle trouva !... Les journées lentes commencèrent, les journées mornes, les journées successives et pareilles, que rien n'amuse et que ne limite pas le terme naturel d'une attente. Elle n'attendit plus et elle envia l'impatience attristée et fébrile des amants...

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir ;
Tout tressaille, averti de la prochaine ondée.
Et toi, qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra te voir ?...

Que ces vers sont jolis ! Comme les premiers indiquent délicatement le moment précis où l'on

sent que la pluie est proche et où les jardins s'animent pour la recevoir! Il y a là une sorte de frémissement, qui est, tout à la fois, celui des feuilles remuées dans les arbres, celui des sentiments dans une âme alarmée. Et les deux autres vers sont doucement féminins. « Sur ton livre accoudée », — la pose est charmante; et la coquetterie du dernier vers, et la tendresse de tous les vers!...

Marceline songe à son bien-aimé; elle songe à la mort, dont l'idée est le seul asile où se réfugient son désespoir, son ennui, son regret :

Ah! j'aurais dû mourir, doucement endormie,
Dans cette erreur charmante où j'étais ton amie.

A force de lassitude, elle arrive à une douceur clémente et mortuaire. Elle se figure qu'elle est morte. On l'a couchée dans une tombe, au fond de la vallée. Et, qui donc approche? C'est le bien-aimé; c'est lui, qui descend des coteaux, qui pleure et qui appelle : Marceline l'entend et le voit, de la tombe où elle n'est point assez complètement morte et anéantie pour l'avoir oublié.

Déjà, je voudrais être au fond de la vallée;
Déjà je t'attendrais... Dieu, s'il ne venait pas!...

Cette Marceline qui ne savait pas grand'chose, qui n'était guère allée à l'école et qui ne lisait pas énormément, vient tout à coup de retrouver,

— comme un humaniste savant, mais seul est savant son cœur, — le thème du plus beau poème du plus mélancolique des élégiaques latins, Properce. Il y a un poème de cet écrivain subtil où, supposant qu'il est mort, il dit à la jeune Délie qu'il aime ce qu'elle devra faire. Elle devra venir en ce lieu où il dort, et pleurer, mais pleurer vraiment. Si tu triches, Délie, prends garde : *conscia terra sapit,* la terre est consciente, la terre où je serai s'en apercevra. Délie, prends garde... Dieu, s'il ne venait pas!...

Il est bien certain que jamais Marceline, ignorante et géniale seulement, n'a lu Properce. Tant mieux! Et ainsi, n'est-il pas touchant de voir s'allonger, de la Rome impériale jusqu'au dernier siècle de chez nous, la chaîne variée de l'amour, avec des anneaux pareils de place en place? La petite Douaisienne inculte a éprouvé soudain le même inquiétant émoi, le même souci d'amour posthume qui tourmentait l'âme du plus raffiné poète latin. Le perpétuel amour va et vient; il chante une chanson variée de plaisir et de peine, avec des refrains qu'au passage on reconnaît et que l'humanité reprend en chœur solennel et plaintif.

*
* *

En 1816, Marceline perdit l'enfant qui était né de ses amours. Elle en eut un cruel chagrin.

L'année suivante, elle commit, avec un air bien raisonnable, la deuxième et terrible erreur de sa vie : elle se maria.

Comme de tout ce qu'elle faisait, hélas! il ne lui advint de là que de nouvelles douleurs. Les douleurs arrivaient à elle, ainsi que les colombes à leur colombier.

Marceline était à Bruxelles, en 1817; et elle donnait des représentations au théâtre de la Monnaie : on l'appréciait, on l'applaudissait. Le sort, qui ne voulait pas qu'elle eût de repos, mit dans la même troupe qu'elle un jeune tragédien, du nom de Valmore, à qui elle plut et qui ne lui déplut pas. Il déolara sa flamme; il écrivit à Marceline. Et, d'abord, elle le repoussa. Mais elle mettait sa naturelle tendresse en toutes choses, et jusqu'en ses refus. De sorte que Valmore comprit qu'en le refusant elle l'agréait. On a conservé les deux lettres par lesquelles Marceline éconduisait premièrement Valmore; elles sont très cérémonieuses et, à ce titre, gentiment comiques, quand on sait ce qui résulta de tant de résolution; elles sont toutes tremblantes de la peur de l'amour, et ainsi ravissantes.

Bref, Marceline épousa Valmore, évidemment.

Valmore n'avait pas de génie. C'est un inconvénient, lorsqu'on va épouser Marceline. Et, en outre, il n'avait pas beaucoup de talent. Bien qu'il ne fût alors âgé que de vingt-quatre ans, on lui reprochait, au théâtre, des façons surannées,

une emphase qui n'était plus à la mode et que, même en province, voire à Bruxelles, on trouvait ennuyeuse.

Enfin, Valmore n'était pas intelligent comme Hyacinthe de Latouche. Seulement, il était beau.

Oui, Valmore était beau. Je crois que Marceline fut sensible à cette qualité. Il est permis de supposer encore que son expérience des hommes très intelligents ne l'engageait pas à recommencer l'épreuve et que l'esprit modeste de Valmore la tenta comme une promesse de repos, de vie calme et sûre. Elle épousait Valmore, ainsi qu'on se retire à la campagne lorsqu'on est fatigué des villes trépidantes; et, d'abord, le silence des champs, la tranquillité des plaines vous sont agréables.

Pauvre Marceline!... De toutes manières, il ne faut pas qu'on se figure qu'elle fit un mariage de raison : ce n'était pas dans sa nature; et jamais elle n'a rien fait de raisonnable, Marceline!... Puis les nombreuses lettres qu'elle adressa durant toute son existence au beau Valmore, ensuite à l'ancien beau Valmore, sont pleines de la plus vive affection. Et celles des premières années sont chaudes, câlines et amoureuses, très amoureuses.

Qui s'en étonnerait?... Imagine-t-on Marceline aimant à moitié?...

Je n'aime pas Valmore; et, même si je le plains, j'ai des reproches à lui faire. Valmore

était beau, Valmore n'était pas très intelligent : Valmore avait l'impérieux devoir d'être, pour Marceline, un mari excellent, paisible et, si j'ose dire, calmant. Marceline avait besoin de paix. Il ne fit que la tourmenter, à son tour, comme Latouche, et sans l'excuse de Latouche. Il l'aima bien; ou il l'aima beaucoup : il l'aima de tout son cœur un peu niais et prétentieux. Il la trompa, semble-t-il, une fois, mais tardivement, et ce n'est rien : Marceline elle-même, qui avait des trésors de mansuétude, considéra que ce n'était pas grave. Mais il avait une malheureuse vanité de vieil acteur qui ne réussit pas. C'était le diable que de le faire engager dans une troupe où il pût à peu près gagner sa vie et celle des siens. Il ne la gagnait pas; et il avait des scrupules. Ses scrupules lui font honneur; mais, inutiles et continuels, ils compliquaient encore l'existence de Marceline par leurs jérémiades. Il désira d'entrer à la Comédie-Française; seulement, on ne lui offrait que des seconds rôles ou des troisièmes : et lui, qui avait été, en province, empereur de tragédie, refusait de descendre au rang de ses sujets. Et voilà des lamentations, de l'amertume. Marceline passa des années entières à essayer de placer, ici ou là, ce cabotin qu'elle chérissait patiemment, à tâcher de le consoler, à lui persuader qu'il était magnifique, à intriguer pour lui, à essuyer de perpétuels refus et à se consumer de chagrin, dans une pauvreté lamentable.

Avec cela, il était jaloux; il revenait toujours sur le passé. Cependant il devint l[illegible]s, l'ami personnel de Latouche, amicalement et peut-être amoureusement revenu. Et c'est au point qu'on se demande s'il sut jamais que l'objet de sa jalousie était Latouche, précisément. Ses crises de jalousie et d'humeur noire, de mécontentement farouche et plaintif le prenaient avec plus de force quand Marceline publiait un recueil de poèmes.

Ces poèmes, il les lisait : et il y trouvait, à chaque vers, la trace brûlante de la passion que Marceline avait éprouvée pour un autre et, sans relâche, entretenait dans son cœur. Alors, il éclatait en reproches et, pis encore! il ne dissimulait pas son amer chagrin. Marceline ne savait que faire. Elle s'excusait en disant que ces petits volumes rapportaient, somme toute, un peu d'argent nécessaire, et qu'il fallait bien vivre. Quant aux sentiments fervents des poèmes, eh! bien, elle affirmait, quoi? qu'elle les inventait et, aussi, que c'étaient, avec exactitude, les sentiments d'une de ses amies : elle les observait chez cette autre et elle en faisait des livres, mon Dieu, comme Racine a écrit son *Britannicus,* sans avoir, pour cela, besoin de tuer sa mère!...

Pauvre Marceline, qui, après tout, se déguisait comme elle le pouvait!... La vérité, c'est que jamais elle n'oublia, même au profit du beau Valmore, l'intelligent Latouche. Elle ne cessa point de le regretter et de l'aimer. Et même, je

crois que, l'imagination poétique se mêlant à sa fidèle ardeur, elle l'aima de plus en plus.

En 1836, quand elle eut cinquante ans et quand Latouche l'avait abandonnée depuis plus d'un quart de siècle, elle écrivait à son amie Pauline Duchambge : « La seule âme que j'eusse demandée à Dieu n'a pas voulu de la mienne. Quel horrible serrement de cœur à porter cela jusqu'à la mort!.. » Cette âme difficile, c'était Hyacinthe de Latouche, le frivole trop aimé.

Deux ans plus tard, en 1838, Valmore était régisseur de l'Odéon. Mais, de divers côtés, le bruit courut qu'on allait fermer ce théâtre. Valmore eut peur de se trouver sans place et accepta d'entrer dans une troupe qui devait faire une tournée en Italie. Il partit, avec sa femme et ses deux filles. Elle connut ce pays où jadis Hyacinthe de Latouche s'était réfugié loin d'elle. Et la douce Italie la désola, parce qu' « un cœur triste corrompt tout ».

Durant toute sa vie, qui fut longue et qui dura soixante-quatorze ans, elle fut occupée de songer à Hyacinthe de Latouche. Elle le revit; et l'on ne sait s'ils redevinrent amants. En tout cas, il recommença de la torturer. Ne s'avisa-t-il pas d'être amoureux d'Ondine Valmore, la fille de Valmore et de Marceline? Et Marceline en souffrit horriblement.

Cela même ne la débarrassait pas de lui, de sa pensée constante, de son regret. Et elle con-

tinuait de le chanter, en ses vers d'adoration.

Tous les sentiments d'une âme féminine, amour, tendresse conjugale et maternelle, Marceline Desbordes-Valmore les a subis, et toujours en douleur. Elle les a subis et elle les a aimés; elle les a cultivés dans son cœur, avec une extraordinaire aptitude à souffrir. Et, s'il est vrai qu'il y ait, pour une âme de femme, moins de joie en ce monde que de tristesse, l'âme de Marceline est exemplaire, de la façon la plus poignante.

Elle avait le don poétique par excellence : l'harmonie et l'image. Ses moins bons vers sont musicaux; et la musique de ses vers, abondante et nombreuse, est quelquefois celle qu'ont cherchée Verlaine et enfin nos plus récents poètes. Il n'est pas jusqu'à la gaucherie de son style qui, de temps en temps, ne donne à quelques-uns de ses poèmes le son de ces vers « délicieusement faux exprès », auxquels se divertit l'oreille de nos contemporains, lasse du ronronnement des alexandrins classiques ou romantiques. Les images aussi, les symboles, les similitudes étranges, aperçues et vite notées, composent un ensemble bizarre et charmant.

Pour la tombe de Marceline, — pour sa tombe spirituelle, non pour l'autre, — je rêverais l'irréelle statue de quelque jeune femme en deuil, — en deuil de tout ce qu'elle aima, et en deuil d'elle-même. Je lui veux une lyre à la main, —

une lyre, mais oui, comme en ont les allégories des muses, sur les pendules de la Restauration. Et, si cette muse fait un geste un peu romantique, pour une fois je n'en souffrirai guère. Je désire pourtant qu'elle soit naturelle et que son geste soit excessif sans fausseté. Sur le socle, on mettra une colombe, en symbole de fidélité, une torche, en signe de brûlante ardeur, — et enfin des larmes, puisque les larmes ont coulé sur toutes les journées que vécut ici-bas Marceline, chantante et douloureuse.

OHÉ

Ohé, c'est la fille d'Hokusaï, le peintre japonais. Et Hokusaï était né en 1760. Il fut l'élève de Shunsho, peintre d'acteurs. Mais, à vingt-six ans, il se sépara de toute école, ce qui, dans le Japon d'alors, n'était pas une petite affaire. Il dessinait et il écrivait. Il signait ses œuvres de divers noms; c'est en 1796 qu'il prit celui de *Gwakiôjen Hokusaï* : Hokusaï fou de dessin.

Il est maintenant célèbre dans l'univers; mais, durant sa longue vie, il fut très misérable et même, au Japon, méconnu. Il habitait dans les quartiers pauvres d'Eddo et, comme ses créanciers ne montraient à un si grand artiste nulle patience, il déménagea, fuyant devant eux, quatre-vingt-treize fois... C'était un vieux bohème de là-bas.

Il y a un dessin de lui, où l'on voit un Japonais accoudé à une petite table. Il a le menton sur ses mains croisées; et il examine des papillons. Il est un sage : il adore « les symboles de la vie éphémère ».

Pour définir le génie d'Hokusaï, il y a encore

ces lignes de lui, drôles et touchantes; il les a écrites pour l'un de ses recueils, les *Cent vues du Fuji* : « Depuis l'âge de six ans, j'avais la manie de dessiner la forme des objets. Vers l'âge de cinquante ans, j'avais publié une infinité de dessins. Mais tout ce que j'ai produit avant l'âge de soixante-dix ans ne vaut pas la peine d'être compté. C'est à l'âge de soixante-treize ans que j'ai compris à peu près la structure et la nature vraie des animaux, des herbes, des arbres, des oiseaux, des poissons et des insectes. Par conséquent... » Et cette logique est admirable... « Par conséquent, à l'âge de quatre-vingts ans, j'aurai fait encore plus de progrès; à quatre-vingt-dix, je pénétrerai le mystère des choses; à cent, je serai décidément parvenu à un degré de merveilles; et, quand j'aurai cent dix ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant... » N'est-ce pas délicieux? Et avec quelle gaieté pensive, quelle mélancolie souriante, quel doux orgueil!...

Sa seconde femme lui avait donné un fils, et puis Ohé, qui devint son Antigone.

Comme son père — et mieux que lui, affirmait-il, — Ohé sut peindre. Elle prit, pour « nom de pinceau », Oï. Elle emprunta ce pseudonyme à une chanson qu'elle chantait pour appeler son père : « Oï, oï, oyadji dono. » Cela veut dire : « Venez, venez, monsieur mon père. »

Elle se maria. Elle épousa le peintre Minamiçaoua, qui avait, lui, pour nom de pinceau,

Tômé. Seulement, vive de nature, elle désobéit à sa belle-mère, aventure que les Japonais veulent bien considérer comme un crime. En outre, elle eut plus de talent que son mari. Et, pour ces deux raisons, Tômé renvoya la fille d'Hokusaï.

Elle déclara :

— Pourvu que j'aie un pinceau, je trouverai de quoi me nourrir et m'habiller.

Elle rentra chez son père et elle ne le quitta plus. Le vieil Hokusaï et la petite Ohé souffrirent du froid, de la faim. Un incendie les chassa de chez eux. Ils voyagèrent, en vagabonds, par les provinces.

Les voici tous les deux, tels à peu près que leur biographe, M. Michel Revon, les représente dans une de leurs habitations de hasard. Une chambre ; au milieu de la chambre, un petit brasier de charbon. Le dos à ce peu de chaleur, une couverture de lit sur les épaules, le vieil Hokusaï, penché, travaille dans le désordre des larges feuilles sèches qui ont servi à envelopper les portions de riz ou de poisson du repas. Auprès de lui, Ohé travaille aussi. Elle n'est pas très jolie, mais elle a l'air très bon. Dans une ancienne boîte à oranges, il y a une statuette de Nitchirenn, patron de la secte bouddhique à laquelle appartiennent Hokusaï et sa fille. A la porte, un écriteau indique que ce peintre ne fait pas les éventails ni les modèles d'élèves.

Ohé peint; elle réussit à merveille les gracieuses figures de femmes.

Un jour, un homme pieux vint lui commander une lanterne qu'il voulait offrir au temple d'Inari. Elle peignit sur la soie un petit chat jouant auprès d'un cerisier fleuri : cela seulement. Et ce fut si charmant que le donateur ne put se séparer d'un tel chef-d'œuvre : il le garda, pour s'amuser à le voir sans cesse. Et il porta au temple d'Inari un présent moins délicieux : il comptait sur l'indulgence divine ; et, s'il eut tort, il ne le sut pas.

Ohé, plus tard, imagina de sculpter des poupées minuscules, des késhininniô, « poupées graines de pavot », et des maméninniô, « poupées petits-pois ». Elle y gagna de l'argent. Et puis, elle inventa un savant breuvage où entre la feuille du fkouré, une plante qui n'existe pas au Japon. Ensuite, elle s'occupa de magie.

Hokusaï, l'année qui précéda sa mort, composa un petit volume « pour apprendre, aux enfants qui aiment à dessiner, la manière facile de colorier ». Et il mit le petit volume à bon marché, « dans l'espoir que tout le monde pourrait l'acheter, et pour donner à la jeunesse l'expérience de ses quatre-vingt-huit ans ».

Il disait, quant à lui :

— Si le ciel m'accordait encore cinq ans de vie, je pourrais devenir un vrai grand peintre !...

Mais, comme il était au bout de son âge, il

tâchait d'enseigner aux jeunes son laborieux et long usage, afin qu'un jour, par d'autres après lui, fût peinte dignement l'exacte image de la nature et qu'au moins fût noté, selon la vérité, le vol du cygne sauvage.

Quand il fut tout près de mourir, il écrivit une petite poésie d'adieu à la vie. Il disait : « Oh! la liberté, la belle liberté, lorsqu'on va se promener aux champs de l'été, l'âme seule, dégagée de son corps... »

Le dix-huitième jour du quatrième mois de la deuxième année de Kaé, — 10 mai 1849, disons-le, — Hokusaï, qui accomplissait sa quatre-vingt-dixième année, mourut. On le mit, accroupi, dans une boîte de sapin et on le conduisit au monastère de Sékiôdji. Sur sa tombe, il avait commandé qu'on inscrivît ces mots : *Gwakiôjen Manjino Haka*, tombe de Manji, vieillard fou de dessin.

Ohé tomba dans une grande mélancolie. Puis elle se mit à voyager, alla en différents lieux voir les amis et les disciples d'Hokusaï et enfin quitta Eddo, qui ne lui était plus un séjour possible. On la vit partir, emportant seulement un pinceau dans un pli de sa robe de deuil. Et on ne la revit plus jamais.

ADÈLE

Le soir d'*Antony*, Dumas était content. Il avait senti, avant le lever du rideau, la salle déjà frémissante; et il avait (dit-il en son langage un peu hâtif) flairé « cette atmosphère imprégnée d'émotion qui fait les grands succès ». Puis Alfred de Vigny lui prédisait un triomphe : il y croyait très volontiers.

Mme Dorval fut magnifique. Au troisième acte, par exemple, elle fit frissonner tout le monde en prononçant, à sa belle manière, ces deux phrases :

— Mais elle ne ferme pas, cette porte!...

Et :

— Il n'est jamais arrivé d'accident dans votre hôtel, madame?...

Après ce troisième acte, il y eut un moment de silence, et bientôt une « immense clameur », des applaudissements que, dans ses *Mémoires*, Dumas compare à l'élan d'une cataracte. Il ajoute : « On applaudit et on hurla pendant cinq minutes. »

Le dénouement : « Elle me résistait, je l'ai assassinée!... »

Et Dumas : « On poussait de tels cris de terreur, d'effroi, de douleur, dans la salle, que peut-être le tiers des spectateurs à peine entendit ces mots, complément obligé de la pièce, qui, sans eux, n'offre plus qu'une simple intrigue d'adultère dénouée par un simple assassinat. Et cependant l'effet fut immense. » Il le fut. Et Dumas s'élança hors de sa baignoire pour aller complimenter ses interprètes; il les trouva délirants : Bocage, « joyeux comme un enfant », et Dorval « comme folle ».

Dumas, ce soir-là, portait un habit vert. Ses admirateurs le lui déchirèrent, afin d'en posséder des morceaux. Et Catherine Labay, que Dumas aimait sans dissimulation, ne dissimulait pas son orgueil.

Cependant, il y avait, dans une loge, une mélancolique jeune femme. Dumas lui avait donné cette loge; et il lui avait promis de l'y aller voir. Seulement, le temps lui manqua. Et peut-être n'y pensa-t-il pas, ayant la tête ailleurs, dans le succès.

Or, parmi les spectateurs, aucun n'écouta plus passionnément l'histoire d'Antony et d'Adèle que cette jeune femme, qui était Mélanie Waldor, — et qui était aussi Adèle, l'Adèle d'Antony, l'Adèle de Dumas.

Mélanie Waldor : ce nom n'est plus célèbre. On en connaît encore les syllabes et la claire sonorité; mais on ne lit plus les *Poésies du*

cœur, André le Vendéen, ni *le Moulin en deuil.*

Pourtant, Mélanie Waldor figure, en qualité de muse, dans une phrase de Chateaubriand : « Mme Tastu marche au milieu du chœur moderne des femmes poètes, en prose ou en vers : les Allart, les Waldor, les Valmore, les Ségalas, les Révoil, les Mercœur : *Castalidum turba.* »

Nos contemporains oublient Mélanie Waldor, un peu comme l'oubliait Dumas le soir d'*Antony* ; mais, Dumas, c'était de l'ingratitude.

Mélanie Waldor était mariée. Seulement, — si l'on peut ainsi parler, — seulement, son mari, capitaine d'infanterie, faisait son métier dans des garnisons lointaines ; on ne le voyait pas souvent à Paris. Pourquoi Mélanie Waldor, au surplus, ne suivait-elle pas le capitaine Waldor? Elle avait une mauvaise santé.

Et elle demeurait, à Paris, chez ses père et mère. Son père, Théodore Villenave, écrivait pour le théâtre. L'Odéon avait donné, de lui, un *Wallenstein.*

Un soir, à l'Athénée, il y avait « séance littéraire » . Le jeune Dumas fut présenté à Villenave. Villenave présenta le jeune Dumas à Mme Villenave et à Mme Waldor. Puis il le pria de venir prendre le thé chez lui, rue de Vaugirard.

L'on partit, à pied. Dumas donnait le bras à Mme Waldor. Il avait choisi Mme Waldor, pour lui donner le bras, en l'absence du capitaine. Ils causèrent. Dumas trouva le chemin très court.

Il prit le thé. Puis il rentra chez lui, éperdu d'amour.

Néanmoins, reconnaissons-le, Mélanie Waldor n'était pas la beauté même. Maigre, de peau brune; mais de charmants cheveux et les yeux admirablement doux.

Le lendemain, Dumas adressait à Mélanie Waldor une déclaration des plus ardentes. Vertueuse, elle l'éconduisit.

Dumas ne se tint pas pour battu. Le père Villenave était bibliophile et collectionneur. Dumas lui apporta un autographe intéressant; et, avant de conquérir la fille, il sut conquérir le père. Ce gros homme était ingénieux. D'ailleurs, il sut aussi parler à Mélanie. Il lui raconta son ardeur et son désespoir. Douze jours plus tard, Mélanie devenait Adèle, enfin l'Adèle des premiers actes.

Dumas venait, rue de Vaugirard, deux fois par jour. Il lisait à Mélanie le début de son drame, *Christine*.

Et il dit, dans ses *Mémoires* : « Quand je fis *Antony*, j'étais amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux : jaloux parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux que l'on soit de ce mari. »

On dira que le capitaine n'était pas là. Mais, un beau jour, il annonça qu'il arrivait.

La jalousie animait Dumas : elle ne l'aveuglait pas et elle lui laissait un remarquable discernement.

Dumas ne voulait pas du capitaine Waldor à Paris. Comment faire? Dumas ne perdit point la tête. Il avait un ami, employé au ministère de la guerre. Il ne fit qu'un bond jusqu'à lui; et le congé du capitaine Waldor, congé qui allait être envoyé à la garnison de ce militaire, fut bel et bien supprimé : déchiré d'abord, et l'on brûla les morceaux.

Cela, trois fois. Et l'on imagine le capitaine Waldor qui, dans sa garnison, s'étonne de ne pas recevoir le congé qu'on lui a promis. Il attend. Le congé ne vient pas. Il attend avec impatience. Mais il demeure fidèle au poste que lui assigna premièrement le ministre de la guerre et que lui conserve obstinément l'ami d'Alexandre Dumas.

On le voit, l'auteur d'*Antony* pouvait aussi bien faire, avec les éléments que la réalité lui fournissait, une comédie des plus gaies, un très aimable vaudeville. Les choses tournèrent autrement. C'est que Dumas était jaloux, lyrique et, pour le moment, très éloigné de toute plaisanterie.

D'ailleurs, *Antony*, tel quel, est amusant.

Dumas écrit, dans ses *Mémoires* : « Le mari ne vint pas. » Et nous plaignons Waldor. Mais Du-

mas se plaint lui-même : « Ce que je souffris, pendant cette période d'attente, je n'essayerai pas de le dire, maintenant que cet amour s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes du poète Villon... » Il ajoute : « Mais lisez *Antony*; ce que j'ai souffert, *Antony* vous le racontera. *Antony* n'est point un drame, *Antony* n'est point une tragédie, *Antony* n'est point une pièce de théâtre. *Antony* est une scène d'amour, de jalousie, de colère en cinq actes. » Enfin l'aveu : « Antony, c'était moi, moins l'assassinat. » Moins l'assassinat, par bonheur! Et, pareillement, le jeune Werther, c'était Gœthe, moins le suicide, par bonheur. Les écrivains ajoutent à la réalité divers condiments, qui laissent la réalité plus facile à vivre que leurs histoires.

Dumas était fort amoureux de Mélanie Waldor. Il lui écrivait avec entrain. Même, en 1830, la mode étant qu'un amoureux fût délicat de la poitrine, le colossal Dumas crut pouvoir accomplir ce rite. Et il écrivait à sa bien-aimée : « Rassure-toi sur ma santé... » Il suffisait de le voir!... « Il y a deux ans que ce léger accident ne m'était arrivé, et mon mouchoir était à peine coloré. Comment veux-tu que je meure tant que tu m'aimeras? Oh! c'est alors, mon ange, que je deviendrais athée et blasphémateur, car je ne pourrais croire à Dieu sans le maudire. Dieu me séparerait de toi!... Et si c'était pour toujours!... Oh! ma vie, plains plutôt mon doute que de le blâ-

mer : personne n'en souffre plus que moi !... » Une délicatesse de la poitrine et une grande incertitude touchant l'existence de Dieu : telle était la mode amoureuse, vers 1830. On embrouillait tout.

Dumas écrivait encore à Mélanie : « Quand nous sommes ensemble devant ta mère, il me prend des moments de rage où je voudrais te serrer dans mes bras et dire : Elle était à moi avant qu'elle ne me connût. Oh ! non, tu te trompes, jamais mon amour à moi n'a été doux, paisible ; et je ne comptais tant sur son influence que parce qu'il me semblait aussi impossible que tu y résistasses qu'il est impossible au bois de ne pas être brûlé par le feu... » Ce n'est pas le langage d'un anémique.

Dumas écrivait : « Tu m'as enfin compris, tu sais ce que c'est que l'amour puisque tu sais ce que c'est que la jalousie... Connais-tu quelque chose de pareil ? Et ces imbéciles de faiseurs de religions qui ont inventé un enfer avec des souffrances physiques ! Qu'ils se connaissent bien en tortures ! Cela fait pitié ! Un enfer où je te verrai continuellement dans les bras d'un autre ! Malédiction ! Cette pensée ferait naître le crime !... » Et voilà Antony, tout simplement.

Quand on lit de telles lettres qu'adressait, pour de bon, Dumas à Mélanie Waldor, on arrive à concevoir qu'*Antony* ne fût pas, pour un Dumas et pour ses amis, une extravagance. Et l'on se dit que ces romantiques étaient, ou peu s'en faut, la

sincérité même, qui mettaient au théâtre ou dans leurs romans des toqués tout pareils à eux. Toutefois, ils ne se tuaient pas, et ils ne tuaient personne. Ils réservaient le dénouement. Et c'est ainsi que nous eûmes un romantisme durable.

Dumas, amoureux de Mélanie Waldor, écrivit son *Henri III*. Et, à la première, Mélanie Waldor était dans une baignoire où l'auteur vint plus d'une fois recevoir ses éloges tendres.

Dumas, jaloux de Mélanie Waldor, écrivit son *Antony*. Seulement, à la première d'*Antony*, Dumas n'était plus jaloux. Il avait, en écrivant ce drame d'un jaloux, perdu sa propre jalousie. En perdant sa jalousie, il avait perdu son amour. Et il oublia d'aller voir, dans la loge où elle pleurait, Mélanie Waldor, Adèle qu'il oubliait d'assassiner.

Antony et Adèle s'étaient aimés trois ans. Et Dumas eut d'autres ardeurs. Il eut, pour Mélanie, de l'amitié.

Mélanie écrivit des vers et des romans. Elle n'avait pas beaucoup d'art; mais elle avait beaucoup de cœur. Et il paraît qu'en lisant ses livres on s'en aperçoit. Les personnes qui en ont fait l'expérience l'affirment : nous les croyons sur parole, car la vie est courte.

Les salons reçurent Mélanie Waldor. On la vit chez la duchesse d'Abrantès, avec Anaïs Ségalas, avec Mme Tastu, avec Élisa Mercœur, de qui Lamartine disait : « Cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes », et avec Cons-

tance Aubert, fille de la duchesse d'Abrantès et qui publiait *les Abeilles illustrées*. Mélanie Waldor et la jolie Ségalas collaboraient au *Cabinet de lecture*. Et l'on racontait qu'au bagne de Brest un jeune forçat s'était converti au bien pour avoir lu des vers de la jolie Ségalas.

On vit Mélanie Waldor chez Mme Récamier, Juliette immuablement belle.

Lorsque Dumas se fut éloigné de Mélanie, il ne la négligea pas tout à fait. Par exemple, un jour, il lui envoya un géranium. Mais, en chemin, la tige du géranium se cassa. Mélanie en eut beaucoup de chagrin. Dumas lui écrivit : « Pourquoi ton géranium cassé te tourmente-t-il? Il datait d'une autre époque, il devait se briser. Mais, pour revivre comme notre amour, soigne sa tige, mon ange, et tu lui verras pousser de nouvelles feuilles que, dans des années, tu me donneras avec un baiser dessus. »

Mélanie ne donna point à Dumas des feuilles de géranium avec un baiser dessus. Mais, pour se consoler, elle composa des vers relatifs à la « pauvre plante », à sa « tige chancelante » et, de ce géranium cassé, elle fit une sorte de petite allégorie de son regret, où il y a un joli vers :

La vie a le secret de faire aimer la mort!...

Du reste, elle survécut à sa peine, n'étant morte qu'en 1871, à soixante-quinze ans. Et, si je le dis, ce n'est pas pour le lui reprocher.

20

ADÈLE SCHOPENHAUER

Arthur Schopenhauer, le joyeux philosophe de l'universelle souffrance, avait une sœur, qui n'était pas belle et dont le sort fut extrêmement triste. Adèle Schopenhauer écrivit son journal, qu'a révélé aux lecteurs français Mme Nelly Melin.

Pauvre Adèle! Très mal portante, et si laide que les enfants de Weimar lui trouvaient une ressemblance avec un lion de pierre moussue qui décore une fontaine de la ville. Peut-être le lion de Weimar est-il beau, comme lion; pour une femme, c'était horrible.

Le poète Lewin Schücking a tracé d'elle un terrible portrait. Il indique un grand corps osseux, qui portait une tête d'une laideur peu commune. Cette tête eût rappelé le type des Tartares, si elle avait appartenu à un genre ethnique plutôt qu'à un autre; mais cette tête « se moquait de tous les types ». Après cela, Lewin Schücking assure qu'elle avait des yeux sérieux et loyaux; il assure qu'on ne pouvait pas connaître Adèle Schopenhauer sans être attiré par

la droiture et la modestie de son caractère, par son esprit, son intelligence très cultivée et profonde. Oui!...

Elle était laide au point de le savoir et d'en souffrir. Fière, avec cela; aimante et jalouse. Il n'en faut pas tant pour être par trop malheureuse.

Très intelligente. Et Gœthe lui faisait part de ses projets littéraires; il lui montrait sa collection de gravures italiennes. Bel hommage! Et flatteur. Mais Adèle aurait donné, pour être seulement un peu plus jolie, l'estime de Gœthe.

Elle avait le goût de l'art. Elle découpa des silhouettes, — « amoureux enlacés parmi les roses, sous les arbres, guirlandes d'amour ou danses de sabbat, dessinés en noir avec esprit et fantaisie, d'une main sûre et légère » ; — Gœthe trouvait cela charmant; et il la complimentait avec obligeance.

Elle avait une voix qu'Arthur, son frère, a déclarée « singulièrement douce et pleine d'âme ».

Elle écrivait, pensant à l'une de ses amies : « Elle sait moins de choses, mais elle est plus que moi. En elle brille une flamme claire et qui lui est toute personnelle; pour moi, j'ai vécu avec de grands esprits, et voilà tout. » Car elle avait imaginé cette façon dédaigneuse de ne tirer ni orgueil ni plaisir de l'admiration qu'avaient pour elle Gœthe et Arthur Schopenhauer.

En 1806, Johanna Schopenhauer, sa mère, qui venait d'être veuve, alla s'installer à Weimar.

Adèle avait neuf ans. Après Iéna, les rues de Weimar furent toutes pleines de soldats; Johanna Schopenhauer transforma sa demeure en ambulance. Les jeunes filles, Adèle Schopenhauer, Ottilie von Pogwisch et d'autres, fondèrent une Ligue patriotique contre la domination étrangère. Un bel officier de chasseurs de Lützow, Ferdinand Heinke, beau, brave et blessé, fut recueilli par la Ligue. Il en devint le héros. Ottilie l'aima. Ce roman, des larmes en sont l'ornement précieux. Adèle aussi aima le héros. Et, plus tard, quand l'oublieuse Ottilie épousa le fils de Gœthe, Adèle nota sur une page de son journal : « Ottilie est satisfaite, presque heureuse. Mais qu'est cela, à côté du paradis perdu? Et pourtant *il* l'a aimée; elle a tenu les plus belles fleurs de la vie... Et moi, je n'ai rien fait... que, peut-être, les lui mettre dans la main! » C'est un peu énigmatique, très touchant ainsi.

Heinke, si beau, si héroïque, s'en alla de Weimar. A Breslau, il se maria. Adèle Schopenhauer écrivit : « Heinke est l'accompagnement de toute ma vie terrestre. Son image ne s'évanouira jamais de mon cœur. »

Et, à toute occasion, elle signale « la présence de la chère âme ». Elle aime Weimar, où elle a connu Heinke : « J'aime ces murs, ces pierres, tous les lieux où il a vécu, aimé; j'aime les personnes qui prononcent son nom, qu'il a connues et qui lui ont parlé... » Toutes choses n'existent

plus, pour elle, qu'en souvenir et honneur de lui. Et, quand elle dit qu'elle aime les lieux où il a aimé, non pas elle, mais une autre, on voit jusqu'où son amour mène l'abnégation : ce n'est plus elle, Adèle Schopenhauer, qui compte aucunement, même pour elle; c'est lui seul, et sans nulle considération d'elle. Voilà son paradoxal et sincère effacement.

Une fois, après le mariage d'Heinke, elle écrivit : « Toute la soirée, il m'a semblé que ma tête reposait sur sa poitrine et que sa voix me parlait doucement. Ah! si c'est folie, par Dieu, cette folie est plus belle que toute votre sagesse qui me laisse seule et pauvre dans les ténèbres. » Et elle organise avec soin son illusion.

Elle avait, en un mot, tout ce qu'il faut pour être délicieuse, et pour être jolie. Elle fut laide : et quelle injustice!...

Elle écrivait encore : « Es-tu content de moi?... » Et elle s'adressait ainsi à Heinke absent; à Heinke le frivole, qui semblait absent et qu'elle savait présent à jamais dans son cœur. Elle lui disait : « Ai-je bien agi, vécu, pensé comme tu le voulais?... » Et elle le consultait ainsi; la réponse, elle l'entendait, probablement, dans son cœur.

Et puis elle écrivait : « Bien que j'aie vingt-quatre ans et que je l'aie perdu depuis sept ans, je le retrouve partout encore. Comment la vie peut-elle m'être si pénible, puisqu'il me suffit de

rappeler le souvenir de mon ami pour ne plus sentir le présent?... » Et elle se blâmait ainsi.

Voilà aimer, je crois! Or, supposons qu'Adèle Schopenhauer ait été jolie, comme elle le méritait à merveille. Voilà le bel officier des chasseurs de Lützow qui s'éprend d'elle et qui l'épouse. L'aurait-elle aimé, l'ayant, aussi bien qu'elle l'aima ne l'ayant pas? Il y a du scepticisme à croire que non. Mais le bel officier des chasseurs de Lützow ne l'eût peut-être pas aimée si parfaitement bien. Et ainsi s'explique tout le malheur qu'on prévoit ou qu'on redoute.

A Weimar, la vie était brillante et gaie. Théâtres, concerts, soupers. Et des thés littéraires. Johanna Schopenhauer recevait. Il y avait des réceptions à la cour, des bals, des courses en traîneau. Il y avait, l'été, des goûters au Belvédère. Adèle Schopenhauer, avec Ottilie et Ulrike von Pogwisch, avec Auguste von Gœthe, avec des cousins et des amis, faisait des parties de campagne. On célébrait les anniversaires princiers, les passages de personnages importants : fêtes continuelles, et qui étaient l'occasion de cortèges, de charades, de tragédies, dont Gœthe, plus d'une fois, dirigea les répétitions. Et Adèle avait alors un grand succès.

La Ligue patriotique contre la domination étrangère était devenue la Société des Muses. Les jeunes filles, les jeunes muses, se réunissaient chaque semaine, parlaient d'amour, d'art et de

poésie, lisaient Platon, Sophocle, Byron, Gœthe, *la Nouvelle Héloïse,* et leurs écrits à elles. Adèle lut un essai sur les désirs!... Ceci, par exemple : « Les désirs sont comme des enfants; ils semblent appartenir à un autre monde que le nôtre et regardent sérieusement quelque chose au delà des fleurs et des étoiles. Mais qu'ils s'éveillent et s'excitent, ils veulent aussitôt toute la terre; ils courent, s'enfièvrent, et la vieille gouvernante les rappelle et les prêche en vain : elle ne peut plus les maîtriser ni les calmer. » Quand les désirs s'éveillaient, Adèle leur « chantait des berceuses » ; elle leur racontait des histoires pour les rendormir. Elle leur parlait : ils l'écoutaient ou bien ne l'écoutaient pas.

Et, au milieu de ces fins divertissements, Adèle notait sur son journal : « J'ai regardé tous mes trésors et me suis sentie, malgré eux, si pauvre, si pauvre... J'ai sangloté une partie de la nuit, jusqu'au matin peut-être. Et puis ce fut le jour, et je me retrouvai dans la vie, plus grande que jamais, fière et seule... »

Le sentiment de la solitude est très douloureux, dans les confessions d'Adèle Schopenhauer. Johanna Schopenhauer manquait de tendresse maternelle; ou bien, si elle était capable de tendresse, elle ne savait pas le montrer comme il l'eût fallu. Elle n'avait pas du tout compris son fils Arthur; elle ne comprit pas davantage Adèle sa fille.

Adèle inscrit, un jour, qu'avec beaucoup de grâce et de bonté sa mère ne comprend absolument rien de la même façon qu'elle. L'une et l'autre sont différentes; et Adèle souffre de le sentir. Alors, elle pense aux personnes qu'elle a vues et auprès desquelles elle a pu se reposer et pleurer. Qui, en somme? Ottilie... Oui, Ottilie, plus jolie qu'elle et qui, comme elle, aima le bel officier des chasseurs de Lützow, — l'aima un instant et l'oublia; — Ottilie, trop légère, la comprenait pourtant. Les autres, non; les autres ne la comprenaient pas et, tout de même, lui marquaient une gentille sollicitude : elle en gardait le regret.

Arthur Schopenhauer, si vif, s'était brouillé avec sa mère. Ne fut-ce pas la faute de Johanna? On trouve, dans le journal d'Adèle, cette remarque : « J'ai reçu une lettre d'Arthur, toute pleine du ravissement que lui a causé l'accueil des Gœthe. Cela seul donne une idée de ce que la tendresse eût pu faire de lui... » La tendresse l'eût-elle rendu optimiste? Peut-être. Mais moins gai.

En 1819, Johanna Schopenhauer fut ruinée par son banquier. Arthur offrit à sa mère et à sa sœur de partager sa fortune avec elles. Et c'était un garçon très allègre, excessivement primesautier. Sans doute ne fit-il pas cette offre avec toute la plus fine finesse. Johanna se mit très fort en colère. Mais, plus habile à entrer dans une âme,

la douce Adèle nota dans son journal que « les actes parlaient ici mieux que les mots ».

Entre Johanna Schopenhauer et ses enfants, il y avait une difficulté : c'était Gerstenbergk.

Attaché aux archives de Weimar, il avait, en 1813, pris pension chez les Schopenhauer. Quelle sorte d'amitié le liait à Johanna? si nous le devinons, du moins ne le savons-nous pas. Mais Mme Nelly Melin : « Sur la force même de ce sentiment, aucun doute n'est possible. Bien que les exigences et les caprices de son ami dussent la fatiguer, elle ne pouvait ni ne voulait s'en séparer. Et elle paraît même avoir désiré, entre Adèle et lui, une union qui l'eût définitivement fixé auprès d'elle. » C'est assez scandaleux, tout compte fait!... Et cette Johanna Schopenhauer semble avoir été une personne des plus singulières.

Dans son journal, Adèle donne à entendre les projets bizarres que sa mère avait eus. Elle écrit : « Je n'y puis plus tenir; je vis dans une mortelle angoisse et j'ai continuellement la fièvre. » Un peu plus tard : « Gerstenbergk est parti. » Mais Gerstenbergk revint. Et alors : « Je ne peux me décider à conter mon désespoir après les deux terribles scènes avec ma mère et Gerstenbergk... Cela est venu au sujet d'Arthur... Je suis résolue à en finir et à me marier dès que j'en aurai l'occasion. Que ma mère garde son ami et qu'elle ne me répète jamais, jamais ce qu'elle m'a dit hier.

L'épouser, lui, serait peut-être le plus sage. Mais je ne le peux pas. Si seulement il se comportait toujours comme aujourd'hui... Mais hier on m'a torturée d'une façon si cruelle que je frissonne encore en y songeant... »

C'est une horrible histoire.

Il n'y avait, pour Adèle, qu'une chose à faire : c'était de se marier, et non avec le scandaleux Gerstenbergk. Mais épouser qui? Les jeunes hommes ne manquaient pas, à Weimar. Auguste von Gœthe, le baron von Konneritz, l'acteur Rebenstein, les frères Nikolovius, neveux de Gœthe, s'éprirent successivement, non d'Adèle Schopenhauer, mais de l'âme d'Adèle : et ce n'est rien!... Ils causaient avec elle, la trouvaient fort intelligente, lui écrivaient, touchant la philosophie. Aucun d'eux ne demanda sa main.

Le baron von Konneritz épousa l'une des muses, Lulu von Werther. Adèle n'en fut pas étonnée.

Elle n'en fut pas étonnée, ayant accoutumé de subir toutes les avanies du hasard. Mais elle avait une sorte de chagrin vague, qui ne dépendait pas exactement d'une cause plus que d'une autre et qui, à certains jours, sans qu'elle sût comment, se déterminait et lui faisait grand mal. Aimait-elle donc le baron von Konneritz? Non : à vrai dire, elle ne l'aimait pas de réel amour; seulement, elle profitait de son amitié, elle en jouissait « comme d'une fleur qui sera bientôt flétrie »...

Et toutes fleurs se flétrissaient, dans ses doigts, trop vite. Elle songeait que nulle autre fille n'aurait été plus heureuse qu'elle. Elle soupirait : « Qui pouvait mieux aimer que moi et, je le dis sans orgueil, donner plus de bonheur en aimant? Cependant, cela encore est passé pour toujours; et je demeure dans ma grave solitude!... » Naguère, elle avait été pareillement déçue, à propos du bel Heinke. Deux ans plus tard, elle aima, elle crut aimer Heinrich Nikolovius. Mais Heinrich Nikolovius, sans dédaigner l'intelligence d'Adèle Schopenhauer, courtisait la jolie Ottilie von Gœthe.

Le journal d'Adèle Schopenhauer s'arrête au moment où cette pauvre jeune fille achève sa vingt-cinquième année. Alors, la maladie et la tristesse l'ont déjà vieillie. Et, si un jour elle est un peu moins triste, elle écrit avec surprise : « Suis-je donc encore jeune? Je ne le pensais pas. »

A cette époque, ses amis de Weimar sont dispersés. Depuis la faillite du banquier, la famille Schopenhauer manque d'argent. Frau Johanna bougonne et regrette éloquemment de n'être pas noble. Arthur, sans revoir sa mère ni sa sœur, est parti pour l'Italie. Gerstenbergk est de plus en plus désagréable. Adèle a dit adieu « au gai matin fleuri, au midi si lourd ». Elle se tourne vers le soir et le prépare soigneusement par l'étude et par la bonté, de sorte qu'il soit « calme

et clair comme la fin d'un jour d'été, mélancolique et beau comme l'automne ».

Ensuite, en 1829, Adèle avec sa mère quitta Weimar et s'installa près du Rhin, à Unkel. En 1838, Johanna mourut. Adèle s'établit à Bonn. Et elle voyagea. Pendant les dernières années de sa vie, elle publia les *Souvenirs* de sa mère, des *Contes de la maison, des bois et des champs,* deux romans. Et elle mourut en 1849, à cinquante-deux ans.

Sa vie est perpétuellement douloureuse, — douloureuse au point de justifier le pessimisme de son joyeux frère.

Adèle Schopenhauer n'est connue que parce que son frère est illustre. En lisant son histoire, on pense à tant d'autres destinées qui furent également douloureuses et qui n'ont laissé aucun souvenir, — des millions de destinées telles. Et l'on se dit qu'il y a trop de chagrin sur la terre.

MARIE DE LA MORVONNAIS

La vie des femmes illustres est belle et charmante; on la lit avec un sentiment d'admiration mélancolique. Mais peut-être est-on plus touché encore, quand un hasard bienvenu fait soudain renaître, du passé où elles dorment, l'une de ces mémoires qui, jusque-là, languirent sous la cendre de l'oubli et qui n'ont pas été célèbres. On éprouve, à les rencontrer, l'illusion d'un privilège où l'on met une tendresse jalouse. Puis, les femmes illustres sont, comme les héros, l'exception sublime de l'histoire; on est plus ému de croire qu'avec leurs humbles sœurs on entre dans l'intimité modeste et souffrante des siècles abolis.

L'on ne connaîtra pas sans plaisir et sans amitié Marie-Anne Macé de la Villéon, qui était née en Bretagne, à Plendiheu, le 26 octobre 1804, qui épousa son cousin, le bizarre poète Hippolyte de La Morvonnais, et qui mourut dans sa trente et unième année, après une existence de tristesse. Les lettrés se souviennent de son nom, qui est plus d'une fois cité dans les écrits de Maurice et d'Eugénie de Guérin. Mais ils trouveront

tous les éléments, un peu épars, d'une monographie de Marie de La Morvonnais dans une étude abondante que M. l'abbé Fleury a consacrée à cet Hippolyte de la Morvonnais.

De son enfance, on ne sait pas grand'chose. Elle était sensible, timide, gaie pourtant; et elle avait l'esprit clair : voilà tout ce qu'affirment les témoignages. Mais, à vingt-deux ans, elle aima son cousin le poète et l'épousa.

Ce poète, il faut le voir, en portrait, dans le livre de M. l'abbé Fleury. Il a une drôle de figure, toute rasée, pâle, très longue, avec un grand nez droit, un menton pointu et des lunettes. Ses cheveux noirs, séparés sur le sommet de la tête et sur le front par une raie médiane, sont encore beaucoup plus longs que le visage. Ils ne sont pas frisés; mais ils tombent à droite et à gauche, en papillotes et volutes féminines. Les papillotes cachent absolument les oreilles et vont se perdre dans le col très haut d'une redingote noire. On ne voit pas de linge; mais une cravate importante engonce extrêmement ce romantique. Et, somme toute, Hippolyte n'est pas beau. Mais il est étrange; et, à cette époque-là, les grands cheveux étaient, pour les écrivains en vers, des sortes d'auréoles apolliniennes. Marie de la Villéon, en tout cas, approuva l'aspect d'Hippolyte.

Ses parents ne l'approuvèrent pas tout de suite. M. de la Villéon le père fit des objections. Certes, il avait de l'estime pour Hippolyte; mais

il n'en avait pas du tout — et il l'indiqua — pour le métier de poète, qu'il regardait comme une oisiveté dangereuse. Il désira d'empêcher ce mariage ; et, s'il l'autorisa, ce ne fut pas sans la promesse qu'Hippolyte, enfin sérieux, ferait son droit. Et, alors, Hippolyte épousa Marie ; mais aussitôt il répudia tout projet d'être aucunement juriste. Le jeune ménage s'établit au Val de l'Arguenon, dans une solitude que seule habitait son amour.

Ce fut un mariage d'amour ; et les moralistes disent qu'il n'est rièn de plus périlleux. L'aventure d'Hippolyte et de Marie serait pour leur donner raison ; mais il y a là, pour gâter le bonheur d'un couple innocent, un autre ingrédient plus redoutable que l'amour : c'est la littérature. C'est la littérature romantique, un peu morbide ; et c'est la littérature contrariée, on le verra ; c'est, en outre, la littérature d'un garçon qui aimait la gloire et, en attendant, cherchait avidement la notoriété et qui, avec un talent gracieux, n'avait pas de génie.

***

Marie eut bientôt à souffrir. Et, il faut l'avouer, ses parents ont quelque responsabilité. M. de la Villéon, homme clairvoyant, avait bien deviné que son gendre n'était pas, de nature, un extra-

ordinaire porteur de lyre. Et il fit, avec acharnement, tout ce qu'il put pour le détourner de la muse. Voire, il en fit trop. Et il eut le tort d'associer à son entreprise Marie elle-même. La pauvre Marie fut chargée de donner à Hippolyte les meilleurs conseils ; Hippolyte se fâcha. Plus exactement, c'était pire que s'il se fût fâché : il eut un épouvantable et manifeste chagrin.

Un chagrin tout mêlé de vanité malheureuse et d'amour-propre déconfit. On lui avait dénigré son idéal et on l'avait privé de sa confiance. On lui avait enlevé le dieu qu'il portait dans ses bras un peu gauchement, — avec une gaucherie dont il ne s'apercevait pas. Et puis, son drôle de visage, dont il soignait la singularité, ne pouvait convenir qu'à un poète. Il se trouva bien dépourvu. Sa femme, au lieu de l'accompagner dans la difficile voie où la renommée l'appelait, croyait-il, voulait qu'il rebroussât chemin. Pauvre Hippolyte, plein d'amertume ! et plus pauvre Marie, éperdue entre les exigences paternelles et la complaisance conjugale !

Cependant, le triste Hippolyte ne renonçait point à son rêve. Il s'y entêtait, et avec une patience digne d'un meilleur sort. Il écrivait *Pharamond*. Or, il avait conçu *Pharamond* comme un poème épique : c'est déjà audacieux. Mais il ne craignit pas d'agrandir le sujet, de sorte que ce poème épique eut, hardiment, ses trente-neuf chants.

Les trente-neuf chants de *Pharamond* ne furent jamais publiés. Ce n'est pas l'excuse d'Hippolyte. Car les trente-neuf chants de *Pharamond,* Marie dut les copier d'un bout à l'autre. Si on lui avait dit que ce roi de France n'avait point existé, sans doute ne l'eût-elle pas cru volontiers.

Avec cela, Marie était mal portante. La naissance d'un enfant qui ne vécut presque pas la laissa blessée. Mais elle gardait son infinie douceur. Elle se prêtait aux poétiques rêveries de son absurde époux et à tout ce fade romantisme breton. Hippolyte, un peu sot, finit par la trouver un peu niaise. Il avait tort.

La solitude du Val de l'Arguenon, de jour en jour, enchanta moins Marie qu'au temps de la lune de miel. Ainsi tournait la vie; et elle tournait mal assez vite. Les journées, les unes après les autres, se couvraient de nuages qu'on n'avait pas vus venir et qui cachèrent tout le ciel. Hippolyte n'était content que s'il s'entourait de poètes, de littérateurs touchés comme lui de la grande manie.

Au commencement de l'année 1833, Hippolyte avait eu chez lui, pendant quelques semaines, le poète du Breil de Marzan. Il lui raconta toute sa poésie; il lui raconta ses ambitions magnifiques et lui récita ses vers avec entrain. Mais, quand du Breil de Marzan partit, l'auteur de *Pharamond* redouta de rester seul en sa poésie. Durant toutes ces semaines, il n'avait guère été

attentif à Marie. Il songea qu'il n'aurait plus qu'elle et voulut qu'elle devînt la digne compagne de ce poète qu'il était. Il résolut de la pourvoir de la littérature dont elle semblait dénuée; et l'infortunée s'y prêta le plus gentiment du monde, avec une obligeance douloureuse.

Pour exercer Marie, Hippolyte insensé lui commanda de noter par écrit ses impressions.

Elle obéit. Et voici ce qu'elle écrivit : « Il me serait bien doux, mon cher et bien bon Hippolyte, de t'accorder ce que tu me demandes; mais je sens en moi tant d'impuissance et de faiblesse que je suis toute découragée d'avance. J'apprécierais cependant bien vivement le bonheur de faire passer dans ton âme les faibles impressions que la mienne ressent; et, si quelques replis de mon cœur ne t'étaient pas connus, j'aimerais à te les dévoiler. Mais non, mon poète chéri, ta Marie ne réussira pas. Dis-moi pourquoi déjà elle tremble. Si j'avais eu le bonheur de te connaître plus jeune, ou du moins si nos premières années de mariage n'avaient pas été des années de douleur, tu aurais pu, en guidant un cœur que la crainte a toujours retenu et même rendu quelquefois bien malheureux, le faire tout autre. Je te comprendrais mieux; ma conversation ne serait pas pour toi si vide; j'aurais pu peut-être même t'être de quelque utilité; du moins, j'aurais adouci cette tristesse qui s'empare quelquefois de ton âme lorsque tu songes combien peu la

comprennent. Oui, ces regrets sont bien vifs pour moi, aujourd'hui surtout que tu es à la veille de voir s'éloigner l'ami que tu chéris si tendrement, que tu nommes souvent ton frère, qui partageait tes travaux et te faisait partager les siens, qui remplissait si bien ta solitude et te la rendait toujours gaie. Oh! oui, mon ami, je veux consacrer mes jours à t'adoucir cet isolement où tu vas te trouver. Tu me parleras souvent de ce que tu fais, de tes projets; tu me liras toutes tes poésies »... Pauvre petite, si bien courageuse!... « Je rêverai avec toi à l'avenir qui semble s'éclaircir; nous nous promènerons sur nos côtes, sur nos grèves, dans notre joli petit bois, où le chant d'un oiseau, une fleur nous arrête. Nous parlerons de ceux qui sont loin. Nous redirons ensemble ce qu'ils nous ont confié de joli, de si doux à notre souvenir; et tu atteindras l'instant du retour plus vite peut-être que tu ne l'espères. » Cette page ravissante et qui vous met les larmes aux yeux, Hippolyte de la Morvonnais l'avait soigneusement transcrite sur un album de famille. C'est là que M. l'abbé Fleury l'a retrouvée.

Et l'on se demande comment Hippolyte de la Morvonnais reçut, et lut, et puis copia cette lettre qui, sans le vouloir, avec cette infinie douceur, le condamne. Comme on l'y aperçoit, terriblement infatué, terriblement malheureux! mais aussi, comme c'est Marie, et non lui, qu'on plaint!...

Ces lignes, qui résument toute la douleur quotidienne de sa vie, Marie les a écrites avec beaucoup d'application, un peu comme un devoir de style. Et, sans étude, son style a toutes les grâces. Entre les mots passent l'émoi, le sentiment naturel. Et, jamais Hippolyte, de qui *la Thébaïde des grèves* n'est cependant pas méprisable, n'a rien écrit de tel.

En 1832, Marie de la Morvonnais eu une fille, Élisabeth.

L'année suivante, dans l'hiver, Maurice de Guérin, qui avait dû quitter la Chênaie à la dispersion de l'école mennaisienne, vint au Val de l'Arguenon. Il y passa quelque temps.

Et il se promenait, avec Hippolyte, au bord des flots; il regardait les vagues, leurs batailles; et, dans son journal, il décrivait le spectacle de la nature. Il exaltait, avec son génie, les velléités imparfaites d'Hippolyte. Le pauvre Hippolyte, vêtu d'une longue redingote noire et chaussé de sabots de hêtre, accompagnait parmi les rochers ce poète : il ne l'accompagnait pas jusqu'au bout de sa poésie et restait en chemin, vaniteux et morfondu. Le soir, après le dîner modeste, on se réunissait auprès du feu, pour la causerie et la lecture. Marie était chargée de lire à haute voix Ronsard, Victor Hugo, Lamartine ou Sainte-Beuve.

A divers indices, on croit découvrir que Maurice de Guérin fut amoureux de la douce jeune

femme. Mais il est impossible de savoir s'il fit l'aveu de son amour et même si Marie le devina. On se plaît à supposer qu'ils s'aimèrent silencieusement, fidèles à n'en rien dire l'un à l'autre.

Le 21 janvier, Maurice de Guérin s'en allait. Maurice et Marie se dirent adieu. Puis Maurice descendit l'escalier, « croyant que Marie n'avait point passé le seuil de la porte et que tout désormais était fini ». Quand il fut dehors, il entendit encore un adieu. Il leva la tête; et il vit Marie de La Morvonnais, qui se penchait sur le balustre et qui répétait : Adieu, adieu!... Maurice écrit, une semaine plus tard, à l'un de ses amis : « Je répondis sans être entendu, car l'émotion m'ôtait la voix; mais j'emportai au fond de mon âme la vibration de ce mot fatal qui me tira bien des larmes. »

Ainsi expirait, avec douleur, une tendresse furtive.

Un an et un jour après la séparation, le 22 janvier 1835, à neuf heures du soir, Marie de la Morvonnais mourut. Elle fut, soudain, prise d'une fièvre cérébrale. Elle s'éteignit « si doucement que les personnes qui veillaient auprès de son lit crurent qu'elle s'endormait ». Elle s'endormait du grand sommeil qui n'a point d'éveil ici-bas. Elle entrait dans un repos où il n'y a personne pour vous lire interminablement des vers médiocres et pour se plaindre, en jérémiade sempiternelle, d'une destinée sans gloire.

*
* *

Hippolyte de La Morvonnais l'a pleurée; il l'a pleurée en vers et en prose. Il a fait, en l'honneur de Marie, appel à toute la littérature qu'il tenait des romantiques français et des lakistes anglais.

Sa première idée, romantique et lakiste, fut de creuser pour Marie un tombeau dans les rochers de la grève. Il abandonna ce projet. Marie fut inhumée à Saint-Potan. Mais Hippolyte, plus tard, reprit ce poétique projet : et, par un extravagant détour du hasard, c'est Chateaubriand qui en fut le bénéficiaire. L'auteur d'*Atala* dut à l'initiative de La Morvonnais sa splendide et orgueilleusement simple sépulture du Grand-Bé.

Telle est, en résumé, l'histoire d'Hippolyte et de Marie de La Morvonnais; une histoire extrêmement triste et innocente. Ils s'aimaient. Seulement, il y eut, pour séparer leurs âmes, la littérature et tout ce qu'elle comporte de vanité, de niaiserie et de dureté même, quand elle ne fleurit pas divinement.

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Comment ne pas aimer Eugénie de Guérin?

Si je ne l'aimais pas, j'en aurais beaucoup de peine. Ses vertus sont bien celles qui ont touché nos mères et qui doivent encore nous émouvoir. Ses lettres, son journal réunissent la sainteté avec la sensibilité.

Si je ne l'aimais pas, ce serait à cause de la terrible redondance de son style. Peu d'écrivains ont à ce point manqué de la concision la plus recommandable. Elle n'est pas chiche des mots; elle les prodigue. Elle prodigue aussi les sentiments; et, ainsi, elle se rattrape. Mais que de sentiments il faudrait pour suffire à tant de mots!... Quelquefois, souvent même, le sentiment — qui est simple, très simple, en dépit de sa frénésie — est exprimé depuis longtemps : et Mlle de Guérin continue d'écrire; alors, l'esprit du lecteur baguenaude, en attendant que Mlle de Guérin revienne avec un nouveau sentiment.

Ses lettres sont énormément bavardes. Elle commence d'écrire avec un tel entrain qu'on se

demande comment elle gardera cette allure? Elle la gardera, sans repos. D'ailleurs, elle a, dans la négligence, une grâce jolie. Quand, par chance, elle n'a pas trop abusé de son idée, les phrases ont une particularité agréable; et elle trouve de ces arrangements de mots où l'on dirait que la voix est restée.

Mais elle écrit sans relâche. La lettre finie, on ne sait pourquoi la lettre est finie en ce point justement. On imagine très bien, ici encore, Eugénie continuant d'écrire, avec noblesse, avec un zèle fougueux, avec son esprit, avec son cœur, et avec sa plume, qui court sur le papier, qui court et ne semble jamais fatiguée.

***

Il n'y a pas de destinée plus étrange que celle d'Eugénie de Guérin; et il n'y en a guère de plus intimement tragique. Pour donner à cette âme si tourmentée une compagne de douleur, il faut songer à Lucile de Chateaubriand. Ce sont, l'une et l'autre, des âmes qui se consument de leur propre feu. Leur existence les a martyrisées; mais elles ont elles-mêmes donné à leur existence l'instrument de leur supplice et elles se sont offertes à la torture avec une sorte d'extravagance.

Les bizarres personnes!... Je crois qu'il n'y en eut pas de telles, jadis, aux temps que nous nom-

mons classiques et qui, tout bien considéré, nous apparaissent comme des époques de raison calme. Cette exquise La Fayette, qui a laissé dans ses écrits peu nombreux le témoignage de la plus fine et vive sensibilité, ne s'abandonne pourtant pas aux poétiques folies d'une ardente imagination. Elle se garde ; elle observe une discrétion volontaire et elle est souveraine au moins sur les manifestations de ce qu'elle éprouve. La souffrance qui l'agite, elle l'a malgré elle : on ne voit pas qu'elle l'ait cherchée, aimée, favorisée. Une Lucile de Chateaubriand et une Eugénie de Guérin sont d'une autre sorte, des romantiques.

Cela, indépendamment de toute littérature. Non que la littérature, certes, soit étrangère à ces jeunes femmes et à leur tourment. Elle les occupe, de la façon la plus constante. Mais je veux dire que le romantisme n'est pas seulement le caractère de leurs écrits : il a pénétré jusqu'à leurs âmes. Et il n'a pas seulement donné à leurs âmes une couleur superficielle : il les a imprégnées.

C'est là le propre du romantisme. La littérature antérieure était, si l'on peut ainsi parler, un divertissement. Depuis Rousseau et par Chateaubriand, la littérature devint une morale ; c'est-à-dire qu'elle exerça une influence sur les mœurs : elle modifia l'habitude de l'âme.

Mais venons à Eugénie de Guérin. L'étonnante fille était déjà bien connue. Elle l'est, désormais,

mieux encore et plus parfaitement, d'une manière plus indiscrète. Le comte de Colleville a publié, en un petit volume qui sera l'un des bréviaires de l'inquiétude sentimentale, *Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin*.

Ce cahier date des derniers mois de Maurice de Guérin, du moment de son mariage malheureux et qu'il avait rendu malheureux lui-même, comme à plaisir. Occupé d'un amour passionné, il épousa cependant une petite Caroline de Gervain, qui avait dix-neuf ans, qui était née à Batavia et que Barbey d'Aurevilly déclare belle à massacrer tous les cœurs. Assez riche, en outre. Et Eugénie, d'abord, avait désiré pour son frère ce mariage; ensuite, mais trop tard, elle changea d'avis, et très amèrement.

Elle écrivit ce cahier « pour Maurice, quand il sera guéri ». Maurice était malade, et atteint déjà de la maladie qui devait l'emporter. Les dernières lignes de ce cahier, les voici : « Tout ce qui est contenu dans ce petit cahier ne doit jamais voir le jour. Ceci est sacré comme le secret de la confession. » Eugénie de Guérin comptait sans notre curiosité.

Là-dessus, nous n'évitons pas de nous demander s'il convenait de publier ces pages « sacrées comme le secret de la confession ». Et c'est au point que l'éditeur lui-même a posé la question. La poser, pour un éditeur, c'était la résoudre. Il l'a posée, avec scrupule; et il l'a résolue, avec

confiance. « Qu'on ne nous reproche pas, dit-il, de manquer au vœu d'une mourante en donnant au public ces pages si intimes. Ce serait bien injuste... » Serait-ce bien injuste? Car, enfin, le vœu de la mourante n'est pas douteux. Mais le comte de Colleville réplique : « Mlle Marie de Guérin (c'est la sœur de Maurice et d'Eugénie), malgré l'ordre positif d'Eugénie, a livré les douze autres cahiers du journal à Trébutien. Mme la baronne de Maistre (c'est elle qu'aima Maurice, passionnément) a autorisé Barbey d'Aurevilly à publier les lettres d'amour que lui écrivait Maurice. » Ce sont des précédents, en effet; ce ne sont, tout de même, que des précédents. Mais le comte de Colleville conclut : « N'était-ce pas un devoir pour nous de faire la lumière sur les premiers jours du mariage de Maurice, sur le caractère difficile de sa jeune épouse, sur bien des points qui éclairent singulièrement cette période si importante de la vie de Maurice?... » Un devoir, c'est peut-être beaucoup dire.

Quoi qu'il en soit, le mystérieux cahier d'Eugénie de Guérin appartient désormais au public. Et, cédant au goût de nos contemporains pour ces écrits qui ne leur étaient pas destinés, profitons-en. Ajoutons qu'au surplus on ne voit guère pourquoi et comment Eugénie, si elle voulait absolument que son cahier ne fût connu de personne, négligea de prendre la seule précaution valable et qui était de mettre au feu tout ce

papier. Au lieu de quoi, elle confia ce papier secret à la baronne de Maistre. Il est probable qu'Eugénie était sincère quand elle défendait qu'on publiât son journal; mais il est probable aussi qu'elle eût pardonné à l'éditeur. Car elle avait la passion de la littérature. Puis, il est juste de le reconnaître, ce cahier le plus intime du journal d'Eugénie de Guérin n'est offensant pour aucune mémoire; il ne diminue aucun des héros dont il raconte la poignante histoire. S'il n'épargne pas tout à fait la pauvre petite Caroline, il laisse voir aussi que, par jalousie quasi maternelle, Eugénie n'est pas admirablement équitable pour sa belle-sœur. Ainsi, le lecteur met exactement les choses au point. Tout est pour le mieux.

Et l'âme d'Eugénie est, ici, fervente, brûlante, magnifique, plus encore que dans les autres cahiers de son extraordinaire journal.

D'abord, elle est heureuse. Elle a deux joies : le mariage de Maurice et puis le retour de Maurice à la pratique religieuse. Il s'était, en vérité, quelque peu éloigné du catholicisme, pour adorer, au détriment du créateur, la nature. Le panthéisme l'avait tenté, l'avait séduit. Maintenant, il va se confesser, mettre son âme dans l'ordre, dans le chemin du ciel. Et c'est, pour la pieuse Eugénie, un sublime événement : elle chante des « magnificat intérieurs ».

Elle est à Paris et elle note au jour le jour ses

impressions; au jour le jour, sauf empêchement : elle n'a point, en ce Paris, la calme vie et l'aimable régularité du Cayla. « Les choses, dit-elle, m'entraînent le temps ! » Cette incertitude des heures ne suffit point à lui gâter son allégresse : « Tu seras mon paradis sur la terre, avec ton Ève charmante », écrit-elle à Maurice.

Elle a une merveilleuse finesse d'émotion; et, pour indiquer son trouble, de ravissantes trouvailles d'écrivain. Ceci, par exemple : « Oh! qu'hier j'avais de choses à te dire, à te laisser, à faire sortir de moi ! Et cela est rentré, s'en est allé je ne sais où dans mon âme, comme ces eaux qui se perdent sous terre faute de trouver une issue... » Puis, ces eaux éveillent en elle l'idée des larmes. Car elle a, infiniment, l'amour des larmes; et tel est son romantisme : elle adore de diviniser la tristesse.

L'on n'a pas encore tourné beaucoup de feuillets du nouveau journal d'Eugénie de Guérin; et déjà l'on aperçoit les premiers signes de la jalousie méticuleuse qui, auprès du lit de Maurice malade, anima l'une contre l'autre et sa jeune femme et sa sœur. Eugénie note la « charmante figure aux yeux bleus » ; elle note aussi le désir obstiné qu'elle a de posséder, avoue-t-elle, « une part de ce petit cœur indien où tu vis ». Et c'est évidemment là un désir obligeant; mais, le petit cœur indien, ce n'est qu'au sujet de Maurice qu'il

l'intéresse : on le devine et on l'entend au son même de la phrase.

De jour en jour, Eugénie est de plus en plus alarmée. Elle arrive à une sorte de quasi énigmatique exaspération des sentiments et des idées. Elle n'a plus de repos. Elle en cherche, frénétiquement, — et avec une frénésie qui ne vaut rien pour cette quête. Elle en attrape des bribes dans les églises, à prier, ou bien dans sa chambre close, à écrire. Mais elle prie trop fiévreusement et elle écrit trop nerveusement pour gagner, à ces deux occupations, la tranquillité... « Je ne comprends pas, s'écrie-t-elle, comment les femmes qui n'ont pas de piété ne meurent pas toutes folles. Que devenir, sous tant d'impressions détruisantes? Tout nous est fer et feu, nous déchire ou nous brûle, pauvres femmes que nous sommes!... » D'ailleurs, elle goûte avec délice cette brûlure et ce déchirement.

La maladie de Maurice fait des progrès inquiétants. Il crache et il vomit le sang. Eugénie passe des journées et des nuits de mortelle angoisse. Et elle écrit, non à son frère, mais à la pensée de son frère : « Je vois toujours plus combien tu as besoin d'une sœur, d'une arrière-amie où se puisse retirer ton âme... » Sans doute! Mais n'y a-t-il pas Caroline, déjà?... Eugénie y songe; elle ne dissimule pas qu'elle y songe; et elle écrit : « Celle (l'âme) de Caro est encore trop petite pour cela ; la vie ne l'a pas encore assez ouverte. » Elle

confie au papier cette idée, au papier que personne ne devra lire. Mais, cette idée, Caro ne sera-t-elle pas assez fine pour la deviner? Elle le sera. Et la rivalité anormale des deux belles-sœurs ira s'exacerbant.

Eugénie perd le sommeil. Elle note : « Inquiétude sur toi, pauvre poitrine qui s'est rouverte! Du sang, encore du sang vomi! Martyre de voir cela... » Dans une chambre voisine, on tousse. Ce n'est pas Maurice, qui tousse; mais, comme si c'était lui, Eugénie frissonne : cette toux est pareille aux coups perpétuels d'un marteau qui la frapperait. Elle a des hallucinations. Son manteau, qu'elle a posé sur le bois du lit, évoque à ses yeux la forme d'un cercueil : sa jupe blanche s'arrange avec la couverture pour figurer un squelette. Alors, elle jette sur sa tête son drap et se met à prier.

Enfin, voici : « Deux aiguillons de guêpe me seraient moins cuisants au cœur que ces regards que j'ai surpris dans la glace nous pointant, comme je te parlais... » Ces regards : ceux de la pauvre petite Caroline. Son crime insupportable, c'est de gêner l'intimité spirituelle de Maurice et d'Eugénie. Sans doute le sait-elle; mais que faire? Plus elle sent qu'elle est importune et moins elle évite de l'être. Mais Eugénie ne l'épargne pas : « Rien n'est impertinent comme l'espionnage; tout est fouillé jusqu'à l'intime. On veut, elle veut savoir ce qui se dit, ce qui se

pense entre nous... Pauvre femme incomprenante!... » Seulement, c'est Caroline que nous excusons, je crois; et nous avons pitié d'elle, qui ne comprend pas : il y aurait trop à comprendre! L'implacable Eugénie continue : « Je la défie de saisir le moindre petit bout de fil de nous deux, et cela sans chercher à lui échapper, sans le vouloir; c'est par leur nature que certaines âmes échappent à d'autres... » Voilà trop d'orgueil. Et la sublime Eugénie, — vraiment sublime, — devient peu agréable; ou bien elle ne l'est plus du tout. C'est Caroline que nous aimons!... Eugénie s'acharne : « Il n'y aura jamais prise d'elle à nous; et je suis loin de m'en plaindre. Mon Dieu, je n'envie pas toutes les sympathies!... » Eugénie n'a pas de cesse; et nous adorons Caroline.

Eugénie se demande ce qu'elle a bien pu faire, pour motiver, de la part de Caroline, cette suspicion. Mais, en même temps qu'elle se le demande, elle nous le dit, sans le vouloir.

Cependant, elle se le demande avec bonne foi. C'est une merveille! Il faut des jours et des jours, avant qu'elle arrive à résoudre le difficile problème qu'elle s'est posé... « Jalousie », peut-être Elle y est!... Nous y étions déjà.

Dans tout cela, nous serions sur le point de ne pas trouver Eugénie charmante. Mais elle souffre assez pour que toutes les manigances de sa tendresse envieuse prennent une beauté pathétique. Le *Cahier* est une plainte douloureuse, éloquente

et, en maints passages, une agonie fraternelle.

Maurice de Guérin mourut bientôt. Sur sa tombe, Caroline « offrit ses beaux cheveux en holocauste ». Et Eugénie pleura d'attendrissement.

Trois ans plus tard, les cheveux de Caroline avaient-ils repoussé? Elle se remaria. Eugénie en fut indignée.

L'indignation d'Eugénie n'étonnera personne. Le nouveau mariage de Caroline n'indignera personne. Infortunée petite Indienne, délicieusement belle et merveilleusement jeune! On l'avait accablée de sublime; elle s'aperçut qu'elle était, dans une étrange communion d'âmes superfines, une intruse très malheureuse.

LA MODE SOUS LE DEUXIÈME EMPIRE

La futilité est une vertu modeste ; une sorte de vertu, charmante, et que sa fragilité rend, à mon avis, jolie et précieuse.

Robes, rubans et falbalas, — petites choses, — qui étaient dans leur fraîcheur il y a un demi-siècle et qui, maintenant, sont fanées !... Il semble que ces petites choses n'aient pas beaucoup de résistance contre l'hostile acharnement du temps. Les étoffes que nous retrouvons dans les armoires ou les coffres, et qui ont une odeur mêlée de poussière et de violette, se cassent quand on les déplie ; elles s'en vont en bribes : la main n'ose pas les toucher. Et leurs couleurs sont à moitié perdues, éteintes. Plus triste encore est leur petit air suranné : il ressemble au timide sourire des femmes qui ne sont plus aimées. Et l'on se dit que la désuétude vient vite, que peu d'années suffisent à rendre singulières ou ridicules nos préférences de beauté.

Ces drôles de robes sont touchantes, qui, après avoir été la coquetterie de jeunes femmes, vieillissent et, en vieillissant, restent roses et bleues,

jaunes ou vertes, pimpantes comme la jeunesse et, avec leur fausse gaieté, absurdes.

C'est de la mort peinte et parée.

Pour que nous les aimions davantage, ces robes du deuxième Empire, il y a encore le fait qu'elles soient si récentes. Si elles nous étonnent, c'est justement pour cela : leur souvenir n'est pas installé dans le lointain des âges; elles ne sont pas devenues antiques. Et nous les avons vues, aux dernières années de l'Empire, vivantes, sur de chères épaules, — aux dernières années de l'Empire, ou bien un peu plus tard, aux premières années de cette République, en province où les modes durent un peu plus longtemps. Ce sont les robes de nos mamans.

Puis, admirons le caractère éminemment social de la mode. On remarque sa brièveté : il convient aussi de noter ce qu'elle a d'universel et d'impérieux. A des époques anarchiques où les croyances les mieux autorisées ne réussissent plus à réunir les âmes éparpillées d'un pays et où même les indispensables préjugés, — c'est-à-dire l'excellent choix qu'ont fait, pour nous, nos ancêtres, parmi les idées et les goûts, — sont à vau-l'eau, la mode au moins compose une soudaine et abondante unanimité. Il y a des jours où l'on se demande si ce n'est pas là tout ce qui reste, dans notre pays, en fait d'unanimité : la mode. Un évangile vaudrait mieux? Je le trouve. Mais enfin, quand nous sommes si peu d'accord, les uns et

les autres, qu'à peine avons-nous l'air d'être les gens d'une même patrie et d'une même époque, ne méprisons pas nos rares occasions de bonne intelligence.

Une troupe de mauvais idéologues, sots et actifs, s'est acharnée à détruire l'ancienne communauté française. Les opinions foisonnent; la mésentente est partout; les petites femmes, à chaque instant, posent des questions d'espèce.

Pour réagir contre un tel désordre, il faudra qu'intervienne je ne sais quoi, ou bien je ne sais qui. En attendant, il y a cette petite chose : la mode.

Les charmantes femmes qui, ayant lu Nietzsche, se sont promis de vivre dangereusement, refusent toute discipline. Elles disent qu'il ne leur est plus possible de croire et elles ne veulent plus dépendre que de leur caprice autonome. Elles ont mené l'esprit de libre examen jusqu'à l'impressionnisme le plus hardi. C'est périlleux.

Ces mêmes charmantes femmes, si révoltées, obéissent à l'exigence despotique de la mode, avec une docilité parfaite. Ainsi, la mode restitue, en notre pays, la plus utile des vertus et la plus menacée : l'obéissance. Les mauvais idéologues feraient d'une nation qui fut policée une horde étrange de « réfractaires » : la mode est notre dernière et frêle sauvegarde.

La mode commande; et il n'y a plus guère qu'elle, pour commander. Ses commandements

sont rudes. Elle n'a pas soin d'être commode. Les entraves qu'elle avait une fois inventées, je ne vois presque rien de plus laid, s'il faut le dire. Mais il est bon qu'il y ait des entraves. Autrement, où ne courrait-on pas?

La mode est un pouvoir énergique. Elle ne donne pas ses raisons. Elle est tyrannique : tant mieux. Nous avons besoin de tyrannie. Les Parisiennes qui ont accepté de porter des jupes si étroites qu'à peine, durant des mois, purent-elles, au risque de choir, sauter de leurs automobiles, offrirent à l'universelle anarchie un bel exemple de soumission : c'est la première qualité sociale. Quand elles ont refusé la jupe-culotte, elles ont prouvé qu'elles ne voulaient pas être libres. Nous serons sauvés par elles!



Le deuxième Empire fut une époque de grande élégance et de grande gaieté, une époque heureuse et brillante.

Quand j'étais adolescent, il y avait beaucoup de vieux moralistes pour flétrir, comme ils disaient, la corruption impériale. D'ailleurs le signe de cette fameuse corruption, c'était, à les entendre, l'opérette. Depuis lors, j'ai vu les spectacles de cette République : et il m'a semblé que l'opérette de l'Empire était gentille et innocente.

L'Empire apparut tout de suite avec son allégresse. Il donna des fêtes splendides. Or, on venait de s'ennuyer extrêmement. Les dernières années de Louis-Philippe n'avaient pas été amusantes. Le roi-citoyen aimait la simplicité. Il allait aux revues de Compiègne en tapissière, conduisant lui-même : les princesses étaient empilées sur les banquettes. Au château de Neuilly, M. Guizot, M. Cousin, M. Villemain venaient en redingote; le grand maître de l'Université, en fait de bagages et de toilette, apportait, dans un rouleau de papier, un col et son rasoir.

La République de 48 n'eut même pas besoin de rasoir : elle porta la barbe. Elle fut assommante, à cause de ses philosophes, à cause de ses infatigables doctrinaires.

En 1852, on eut envie de se divertir. Comme Épiménide, avec des rites sacrés, purifia autrefois Athènes de la peste, on eut confiance que le prince allait, avec des plaisirs, purifier Paris de son ennui. Lamartine avait dit à la Chambre des députés : « Messieurs, j'ai l'honneur et le regret de vous avertir que la France s'ennuie! » La France s'amusa.

L'empereur le voulut. Et, pour le vouloir encore, il y eut la belle jeune femme qui devint Sa Majesté l'Impératrice.

Elle donna le ton de la toilette; et, dans la gaie vivacité des couleurs qui plurent, il faut peut-être

voir l'influence de son imagination que le soleil d'Espagne avait animée.

Dès le jour de son mariage, le 30 janvier 1853, on admira l'exquise merveille de sa robe. Une robe de velours blanc uni, à longue traîne. La jupe était couverte de volants de dentelle. Le corsage, à basquines, avait des épis de diamants placés comme des brandebourgs. Le voile, en point d'Angleterre, était attaché sur la tête par une couronne de fleurs d'oranger que surmontait un diadème de saphirs. Les cheveux étaient relevés sur le front. Et quelle grâce incomparable, quelle dignité d'un divin sourire!...

On imita l'impératrice comme on put, et pour la grâce et, plus facilement, pour la somptuosité.

L'on dépensa beaucoup d'argent; les économies qu'on avait lentement faites pendant les années fastidieuses s'en allèrent en prodigalités de bijoux, d'étoffes et de toutes parures. Peut-être manqua-t-on de réserve, et peut-être une juste élégance se passe-t-elle d'un si grand nombre de colifichets. Quand nous regardons aujourd'hui les tableaux ou les gravures de mode du deuxième Empire, il nous semble que voilà beaucoup de dentelles, et de rubans, et de volants; il nous semble que c'est un peu trop. Dans mon enfance, il y avait de ces stéréoscopes où l'on me montrait des bals de la cour. Les lumières, et aussi les diamants dont les magnifiques dames étaient couvertes, étincelaient d'autant mieux

qu'on avait piqué l'image à coups de canifs : et au travers brillait la lampe. Je me rappelle que les dames avaient l'air de lustres. Elles portaient, dans leurs cheveux, des couronnes de fleurs qui tombaient en guirlandes sur les amples jupes; et elles avaient l'air de jardins. Leurs petites têtes et leurs bras nus, chargés de bracelets, indiquaient pourtant qu'elles étaient, au milieu de ces folles splendeurs, des femmes.

Ce qu'on a dit de l'éloquence, on peut le dire de l'élégance, peut-être : la véritable élégance se moque de l'élégance.

Oui!... Seulement, cet excès de luxe, il ne faut pas se contenter de l'apercevoir, immobile et suranné, sur les images anciennes. Il faut l'imaginer vivant, remuant, symbole d'une heureuse allégresse.

Comme on s'amusa! Et comme on fut gai!...

Lorsque fut reprise, l'autre année, au théâtre des Variétés, *la Vie parisienne,* le spectateur cédait d'abord au persuasif entrain de cette aimable comédie : comment résister à cette fougue de plaisanterie aventureuse?... Puis, il songeait à la date où fut représentée cette extravagante *Vie parisienne* : 1867, trois ans avant la guerre!...

Ainsi, trois ans avant la guerre, il y eut, à Paris, cette gaieté-là, cette gaieté sans inquiétude, cette gaieté insolente et qui offrait au monde Paris comme le rendez-vous du plaisir; cette gaieté imprudente!...

Deux époques nous étonnent par leur gaieté, si nous lisons l'histoire : c'est le deuxième Empire; et c'est, avant cela, les années qui précédèrent immédiatement la Révolution. La France fut, à ces deux époques-là, le parc enchanté des fêtes galantes, le port joli des embarquements pour Cythère, la closerie des futilités; et, sur les portraits du deuxième Empire comme sur les portraits de La Tour, les femmes sont plus ravissantes que jamais, elles sourient mieux et plus étourdiment que jamais.

Soudain, elles ne sourirent plus.

On dirait que la destinée, comme le sermonnaire, leur a crié : « Malheur à vous qui souriez!... C'est à ne plus savoir si la gaieté est permise; c'est à ne plus savoir s'il n'y a pas une malédiction sur la gaieté.



Ce qui caractérise tout de go la mode féminine, sous le deuxième Empire, c'est la crinoline.

Le deuxième Empire ne l'a pas inventée. Il l'a reprise. Et il l'a perfectionnée; ou bien, si l'on veut, il l'a menée à l'absurde. L'origine de la crinoline, les auteurs compétents la cherchent dans les paniers d'autrefois et dans les vertugadins. Voire, certains archéologues ont trouvé, dans le sol de l'antiquité la plus lointaine, des

statuettes ou des poupées qui ont bien l'air de porter la crinoline. Car nos inventions les plus singulières, on les a faites avant nous : la terre n'est pas jeune.

La crinoline est premièrement, de par son étymologie, une étoffe de crin. Et c'est pour cela qu'au début de l'Empire, une jeune femme qui n'approuvait pas la nouvelle mode, une petite rebelle, disait : « La crinoline? C'est bon pour les sacs à raisin et pour les cols de militaires!... »

Il s'agissait de faire bouffer la jupe, de lui donner une belle ampleur. D'abord, on eut recours à des jupons empesés, à des jupons à volants, à des jupons que soutenait cette dure étoffe de crin, puis à des jupons baleinés. On amidonnait et l'on fortifiait de toutes manières ces « dessous » abondants. Même, on les multiplia : et l'on ne craignit pas de superposer trois, quatre ou cinq jupons aussi raides que possible. Admirons la patience des femmes et leur gracieux courage : ce n'est pas une petite chose, que d'avoir les jambes emmitouflées sous de telles épaisseurs.

Le subtil génie des industriels imagina les cerceaux : et les aimables jambes furent délivrées; des cerceaux concentriques, disposés un peu comme les cercles qu'on met sur la panse des tonneaux, si j'ose dire. Bientôt, les cercles furent en acier souple. Et commença le règne de la crinoline.

Il y eut de l'opposition. Les partisans de la jupe tombante et plate ne renoncèrent pas tout de suite à protester. Le théâtre, qui en a vu bien d'autres, fut la tribune de leurs revendications.

En 1854, Commerson, Clairville et Cordier donnèrent, au Palais-Royal, une petite comédie intitulée : *les Binettes contemporaines*. Le vicomte Pharamond de Bois-Rosé rencontre la vicomtesse de Patchouli. Le vicomte porte une longue redingote qui traîne jusqu'à terre; et son chapeau est surmonté d'un voile de femme : c'est qu'il est sportsman et son voile le garantira de la poussière du *turf* ou du *torf;* l'anglomanie commence. La vicomtesse a un tout petit chapeau, qui lui descend sur la nuque, et une énorme robe, en forme d'hémisphère, couverte de volants qui montent si haut que le dernier lui sert de collerette. Il n'est pas facile de marcher, avec une robe de ce genre, et d'autant plus que les travaux d'embellissement de Paris mettaient la ville sens dessus dessous...

« Venez, venez, charmante », dit le vicomte.

LA VICOMTESSE. — Mais où me conduisez-vous donc, cher? Je barbote dans des gravats!...

Alors Piffard, — c'était l'acteur Hyacinthe, célèbre pour son grand nez, — Piffard s'écriait : « Oh! c'te robe! Décidément on fait bien d'élargir les rues!... »

Il est remarquable, en effet, que le triomphe de la crinoline coïncidait avec les travaux du

baron Haussmann; et il semblait qu'en l'honneur du caprice exubérant des femmes, la vieille cité galante eût résolu de se transformer.

En 1855, on joua, aux Folies-Dramatiques, et avec un éclatant succès, *la Foire aux plaisirs*. 1855, c'est l'année du siège de Sébastopol, dont les lenteurs et les difficultés donnèrent à Paris plus d'un jour d'angoisse. Mais le pays avait confiance dans sa belle armée; en outre, l'étonnante guerre de Crimée avait une allure si chevaleresque, un si romanesque attrait qu'on l'aima. Et puis 1855, c'est l'année de l'Exposition; et Paris fut alors une ville des Mille et une Nuits, — la foire aux plaisirs.

Dans la revue des Folies-Dramatiques, la commère s'appelle « l'Exposition de 1855 ». Elle s'adresse aux loges, aux fauteuils et au parterre; et elle demande :

— Y aurait-il, dans la société, une dame très maigre?...

Évidemment, personne ne répond. Il faut que personne ne réponde. Et l'Exposition de 1855 — c'était Mlle Birout; je crois que son nom n'est pas resté illustre dans l'histoire du théâtre : évoquons-la, un instant, hors de l'oubli où dort à tout jamais sa pauvre petite renommée! — Mlle Birout se tournait résolument vers ses camarades de la scène. Avec une remarquable intrépidité de logique, elle disait :

— Alors, apportez-moi un manche à balai!...

On lui apportait, sur-le-champ, ce qu'elle avait demandé : les reines de revues sont vite obéies; leur protocole ne souffre pas de retard. Et elle annonçait :

— Vous allez voir les prodiges que la crinoline peut opérer!...

Sur le manche à balai, Mlle Birout plaçait une robe « à tournure exagérée », un corsage, puis une tête coiffée d'un chapeau à la mode; sur le tout, elle jetait un châle.

— Ah! c'est incroyable! s'écriait Gobemouche.

Et, sur l'air *Ah! le bel oiseau, maman,* toute la figuration chantait ces vers dénués d'arrogance :

Ah! quel prodige étonnant!
Quel spectacle!
Quel miracle!
Ce changement
Est vraiment
Étourdissant!

Et Mlle Birout, « l'Exposition de 1855 », concluait sans plus de modestie :

D'un simple bloc, Pygmalion
Fit une femme charmante.
Grâce à notre invention,
Un manche à balai vous tente.

— Que d'attraits! C'est à s'y méprendre! disait le loyal Gobemouche. Un dandy arrivait,

lorgnait la Galatée à crinoline et, plein de naïve admiration, déclarait :

— Ah! la jolie femme!...

Là-dessus, toute la figuration recommençait de chanter :

Ah! quel prodige étonnant! etc...

Et le rideau tombait : n'est-ce pas ce qu'il avait de mieux à faire?...

Ce bout de revue n'est pas un chef-d'œuvre incomparable, non!... Cependant, *la Foire aux plaisirs* fut le triomphe de l'année 1855, où les divertissements ne manquèrent pas. On avait vu, dans la cour des Tuileries, le 9 janvier, l'empereur passer la revue de la garde qui partait pour l'armée d'Orient. Berlioz avait donné, au concert spirituel de l'Opéra-Comique, la première audition de *l'Enfance du Christ*. L'exposition avait été inaugurée le 15 mai. La reine Victoria était venue; et son séjour avait été l'occasion de fêtes splendides, réceptions, bals, feux d'artifice. A Notre-Dame, un *Te Deum* et, à l'Opéra-Comique, une cantate d'Adolphe Adam, *Victoire,* avaient célébré la prise de Sébastopol. L'Hippodrome exhibait les nains mexicains. Un négociant organisait, avenue Montaigne, la première exposition chinoise et lançait le goût des colifichets d'Extrême-Orient. Au Salon, il y avait la *Lecture* de Meissonier, le *Pifferaro* de Gérôme, la *Vue de Capri* d'Harpignies, la *Fenaison en Auvergne* de

Rosa Bonheur, la *Bacchante* de Cavelier. Balzac publiait les *Paysans*, Lamartine le *Voyage en Orient*, Victor Cousin *Madame de Longueville*, Edmond About *Tolla*. Au théâtre, Émile Augier donnait le *Mariage d'Olympe*, Alexandre Dumas le *Demi-Monde*, Offenbach avec Jules Moineaux les *Deux Aveugles*. Le Théâtre Italien présentait Mme Zenco, dans le rôle de Desdémone. A la salle Ventadour, Adélaïde Ristori, — *Mirrha*, *Françoise de Rimini*, *Marie Stuart*, — appelait tout Paris. Pourtant, on aima beaucoup *la Foire aux plaisirs*, emblème du Paris d'alors; et l'on applaudit passionnément la bien modeste parodie de la crinoline que j'ai modestement résumée.

L'esprit d'une époque est plus fragile encore et plus tôt fané que la mode. L'esprit n'est que la lueur d'une minute. Ce qui reste d'une époque, c'en est le tragique. Aussi, du gai Empire, se rappelle-t-on surtout la catastrophe... Parlons seulement de ces toutes petites choses qu'on touche à peine et qui vous tombent en poussière grise dans la main.

Peut-être ne manquait-il à la crinoline que d'être moquée pour que florît son règne, pour que s'épanouît sa gloire. En France, c'est ainsi, où tout ne finit pas, mais où bien des choses commencent, par des chansons. Les couplets narquois et les vives satires consacrèrent sa vogue. Alors, elle perdit toute retenue. Elle s'élargit et elle s'amplifia. Elle étendit au delà de

toute raison ses rotondités magistrales. Elle se gonfla comme une voile qui a pris le vent; elle se balança, comme une cloche en volées; elle flotta et tourbillonna comme une fleur que l'eau emporte en ses remous. Et, sur ses réseaux secrets d'acier, elle soutint des volants légers qui se firent plus petits pour être plus nombreux et pour ressembler davantage aux pétales d'une fleur extraordinaire; elle soutint un attirail de dentelles rares, des touffes de nœuds cerise, ou verts, ou jaunes, des rubans aux détours desquels se joignaient maintes pierreries, des feuillages, des fleurs; elle fut un massif de joyaux et de chefs-d'œuvre. Et de petites mains s'y appuyaient, à peine, tenant au bout des doigts l'éventail, le mouchoir brodé, les petites mains qui avaient l'air, parmi tout cela, de vouloir cueillir une rose ou un bijou.

Il fallait que, de la crinoline, sortît la taille, souple et fine. Et le corsage était à la Vierge, ou bien à la Pompadour, ou bien à la Watteau. Un corsage très simple, et qui dégageait le buste : un corsage qui, parfois, tombait à droite et à gauche comme les deux ailes d'un fichu ; ou bien un corsage dont les volants, venus des épaules, suivaient, en l'abaissant un peu, la ligne de la crinoline. De toutes manières, on voulait que le cou et les épaules fussent libres, — les jolies épaules de l'Empire, un peu tombantes; — et, avec elles, le cou formait une sinuosité de cygne :

le cou, un peu penché en avant, comme s'il avait à supporter élégamment le poids du chignon qui s'appuyait sur la nuque. Et autant la crinoline dissimulait le corps depuis les hanches, autant le buste émergeait fin, cambré, svelte, avec une grâce que favorisait la lourdeur d'en bas.

Ce contraste, à mon avis, était charmant.

Sinuosité de cygne, disais-je : et c'est bien cela. Quand le cygne soulève un peu ses grandes ailes, pour que la brise les gonfle et le pousse, elles lui font comme une large robe à crinoline; et le duvet y frissonne, comme une légère dentelle blanche : la courbe longue et mince du cou sort délicatement de cette ampleur et de cette opulence.

Dans un bassin de parc illuminé, des cygnes qui vont et viennent, avec une lenteur silencieuse, évoquent assez bien l'image, l'emblème, le fantôme de ces bals défunts où des formes pareilles viraient, à la musique de la redowa.

Est-ce offenser le goût, que de parler avec aménité de la crinoline?... Je ne la trouve pas laide. Et je ne la trouve point absurde. Il est possible que j'aie tort... J'en serais désolé, parce qu'en définitive on ne se résout pas sans peine à croire que toute une époque de femmes délicieuses, et qui nous sont chères de si près, et qu'aime notre souvenir au moins, se trompèrent, commirent au sujet de leur beauté une erreur à

jamais irréparable et gâtèrent ainsi leur douce jeunesse, qui est tombée dans le néant. Non, la crinoline ne fut pas laide ni absurde, — la crinoline, leur trouvaille un peu paradoxale, amusante et jolie!...

*
* *

Le décolletage qui était à la mode sous le deuxième Empire est celui que réclamait l'esthétique de la crinoline. Il fallait que l'ampleur d'en bas allât s'amenuisant, par la ligne des épaules nues, jusqu'à la petite tête; et, quelquefois, les papillotes des cheveux accompagnaient la ligne dont je parle, adoucissaient l'angle de l'encolure. Et il fallait aussi que, de l'extravagance, de l'irréalité chimérique d'en bas, sortît enfin, après l'indication première et l'aveu déjà loyal du corsage, la femme authentique. On se décolleta, beaucoup, mais surtout en largeur, si j'ose dire : on eut les bras et les épaules nus. Ce fut l'étiquette de la cour. Et l'impératrice y veillait. On connut ce mot d'ordre : « L'épaule ou l'épaulette. » Et les « civils », hommes laids, hommes noirs, qui n'avaient à porter ni l'épaulette ni, évidemment, l'épaule, étaient relégués fort loin.

Il paraît que certaines dames, qui avaient dépassé le temps où il est le plus agréable de montrer ses épaules, ou bien certaines dames qui

possédaient une beauté un peu ascétique, trouvaient assez pénible et gênante cette obligation. Elles tentèrent d'un malin stratagème : la gaze, la fine gaze, — fine, fine, extrêmement fine, — qui est comme une légère vapeur et comme un nuage de diaphane mystère derrière lequel se dissimule une divinité pudique ou circonspecte. L'impératrice n'en voulut pas entendre parler. Elle interdit l'usage de ces voiles, même aériens. « L'épaulette ou l'épaule » : les chambellans eurent à faire observer cette consigne.

Il en résultait, assurément, quelques inégalités dans le spectacle que donnait l'assemblée nombreuse des femmes. Les regards avaient à choisir, ou bien à s'abaisser, en désespoir de cause, modestement vers les splendides jupes.

A Compiègne, pendant les séjours de la cour, le théâtre fut l'un des meilleurs divertissements. Le parterre était réservé aux officiers de la garnison ; l'amphithéâtre, aux chefs de corps et aux dignitaires. La première galerie formait, presque entièrement, la loge impériale. Et, dans la seconde galerie, le premier rang appartenait aux femmes ; elles cachaient leurs tristes maris.

Mais il était à souhaiter qu'elles eussent de belles épaules. Le duc de Bassano rencontrait, là-dessus, maintes difficultés. Le maire et le sous-préfet de Compiègne lui présentaient la liste des notabilités locales, femmes de fonctionnaires, petite noblesse du pays. Il y avait plus de de-

mandes que de places. Quel protocole suivre? Et, surtout, comment résoudre ce problème? Il arrivait, — parfois : ce n'est pas une règle, certes! — que maintes femmes accomplies, honorables, parfaites de cœur et de réputation, fussent affligées d'épaules médiocres ou lamentables. Or, l'empereur ne pouvait pas souffrir que la courbe élégante de la seconde galerie fût déparée, endommagée par des laiderons, même vertueux. Et il se plaignait, assez vivement, au duc de Bassano. Alors, la prochaine fois, le duc de Bassano veillait à la beauté de la seconde galerie. Seulement il arrivait, — parfois : ce n'est, certes, pas une règle! — que de très jolies femmes, douées d'un charmant visage et de sublimes épaules, fussent affligées d'une réputation médiocre ou lamentable. Or, l'impératrice ne pouvait pas souffrir ce léger scandale. Et elle s'en prenait au duc de Bassano, lequel avait à déplorer ce désaccord où sont, de temps en temps, les âmes et leur terrestre figure.

Pourquoi ne ressemblons-nous pas toujours à nos âmes?... Au surplus, cela vaut peut-être mieux.

*
* *

Tandis que triompha la crinoline, les femmes étaient comme si elles n'avaient pas eu de jambes.

Elles cheminaient tout de même que si elles eussent été montées sur roulettes.

Et il en résulta que les jambes prirent, en quelque sorte, l'attrait du mystère. J'en ai la preuve dans le fait suivant. Les petits théâtres, qui avaient, ainsi qu'aujourd'hui, tant de complaisance pour le goût et la curiosité de leur clientèle, lui offraient un spectacle de petites actrices très court vêtues, et porteuses de crinolines, certes; mais les crinolines des petites actrices, dans les petits théâtres, étaient aussi de petites crinolines, qui avaient soin de ne pas descendre plus bas que les genoux et, parfois même, n'allaient pas jusque-là. Ce n'est pas tout; mais, chez les marchands de bric-à-brac, dans un désordre lamentable de vieilleries, on trouve, assez fréquemment, des photographies toutes jaunies et piquées de points blancs, de ridicules et touchantes photographies des « demoiselles » du deuxième Empire : Mlle Armande, des Variétés; Mlle Clémentine, des Délassements; Mlle Finette, Mlle Aline, Mlle Alix Roger, Mlle Colombat, Mlle Rose Deschamps, et bien d'autres roses qui maintenant se fanent, en effigie, et s'effacent, parmi les faux bijoux, les pendeloques détraquées, les montres qui ne marquent plus l'heure, les ferrailles et les bribes de toute espèce. Eh! bien, ces « demoiselles » du deuxième Empire ne se contentent pas de laisser voir, à la faveur d'une courte jupe, leurs jambes : elles les mon-

trent. Elles ont les poses qu'il faut pour mettre le mieux leurs jambes en valeur. Ainsi, Mlle Finette, quasi étendue sur le dos, élève ses bottines à la hauteur de sa jolie tête; Mlle Clémentine a, sur le genou gauche, sa bottine droite : et sa robe, haut levée, fait une auréole, une gloire autour de ses épaules; Mlle Colombat croise les jambes, de fines jambes, avec une rude gaillardise. Blâmons ces demoiselles pour l'évident excès de leur loyauté; mais l'audace de leur tenue, répréhensible, constatons-la comme le signe de l'intérêt très vif qu'eurent les jambes, à l'époque où les cachait la crinoline.

On a dit que la parole avait été donnée aux hommes et aux femmes pour dissimuler leur pensée. Peut-être aussi devrait-on dire que la toilette fut donnée aux femmes pour dissimuler leurs beautés : pratique ingénieuse! Je me demande si les modes qui ne les dissimulent guère — et, par exemple, les sincères modes d'à présent — ne pèchent pas contre ce principe. Mais enfin, les modes du deuxième Empire ont des ennemis très ardents, qui leur reprochent d'avoir obnubilé la forme féminine. Remarquons-le. Seulement n'induisons pas de là qu'alors on n'aimait pas beaucoup les femmes, quand à leurs séductions naturelles on ajoutait le charme et le prestige du mystère. « Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses », a écrit Chateaubriand qui connaissait bien son plaisir.

*
* *

Le châle est un des éléments principaux et caractéristiques de la mode impériale, le châle de l'Inde, le cachemire. Il coûtait fort cher; les jeunes mariées l'avaient dans leur corbeille. Il durait longtemps. Il est resté dans les familles, comme une petite part du patrimoine. Ainsi nous l'avons vu qui survivait à sa nouveauté. Nous l'avons vu, gardé dans des cartons jaunes, verts ou blancs, parmi des odeurs de lavande. De temps en temps, on le tirait de sa cachette, afin de le secouer, de l'aérer; la multitude de ses couleurs, juxtaposées selon la fantaisie orientale, reconnaissait un instant le jour; et sa souplesse conservée s'amusait à faire, comme autrefois, de beaux plis. Et puis, on le rangeait, à plat, soigneusement; et il oubliait qu'il eût jamais suivi l'ondulation de jeunes épaules.

Quelquefois, on l'utilisa. Il devint, sur des guéridons ou des tables, un tapis. Même, il eut de furtifs réveils de vogue et, de nouveau, servit à la parure des femmes. Seulement, alors, on le coupa, on le tailla, on le soumit à l'esclavage de coutures impérieuses, lui qui était caprice et remuement. Ce fut sa mort.

Je le regrette : il était charmant.

On ne l'aime plus, maintenant. Il me semble

que j'aime en lui le passé d'où il vient : plus il est suranné, plus je me sens, pour lui, cette tendresse un peu sentimentale et mêlée de souriante pitié que nous demandent, je crois, les choses mortes et qui est, sans doute, leur petite et muette consolation. Si nous négligions de regretter le menu détail du temps défunt, nos minutes s'en iraient en poudre impalpable!... Et le châle est précieux à mon souvenir, pour avoir, en somme, eu la beauté que lui donnaient des femmes, jadis.

Une robe bien faite vaut ce que l'a faite la couturière ou le couturier. Mais le châle n'a pas de forme; il n'a pas d'autre forme que celle que lui impose votre fine habileté. Il suit vos gestes; et, à chacun de vos gestes, il bouge. Il est, entre vos mains, sur vos épaules, autour de vous, docile, obéissant. Vous le tournez à votre guise. Il a justement les plis que vous désirez. Il est le signe de votre coquetterie adroite; et il est le signe de votre grâce, le signe de la grâce de chacune de vous, le signe de la grâce de chacune de vos heures. Il est de vous; et il est vous-mêmes. Une femme qui portait le châle parfaitement avait quelques-unes des qualités du statuaire; et elle était elle-même la statue. Ajoutez la mobilité du châle et enfin sa perpétuelle variété d'expression.

Nous avons eu, ces dernières années, dans l'écharpe, un aimable rappel du châle; l'écharpe

longue, qui parfois enveloppe les mains : et puis elles s'en échappent.

Le châle de l'Inde eut son triomphe après l'exposition de 1855. Paris, cette année-là, s'éprit d'exotisme. Il vit affluer, pour sa joie, une étonnante profusion d'objets de toutes sortes, et que les plus lointains pays lui envoyaient comme un hommage et comme une tentation. Le châle plut.

Il y eut maintes façons de le porter, en carré ou en pointe, avec les deux pointes superposées; et il partait de la nuque ou bien on laissait les deux pans glisser des épaules sur les bras, dégager le dos et dessiner, à la hauteur de la taille, une ample courbe.

Telle fut la vogue du châle de l'Inde, qu'à Paris, Lyon, Nîmes, on l'imita. Et, bientôt, on importa de Tunisie le châle mouzaïa, qui était à rayures vertes et rouges, bleues et blanches. D'Algérie arriva le châle burnous, qui avait des glands en poil de Thibet. Et le manteau impératrice fit fureur : c'était un grand burnous terminé en pointe.

Avant de condamner le châle, qu'on veuille observer comme il accompagne bien la crinoline. Elle donnait à la retombée du châle une belle ampleur; et ensuite, le châle allait s'amenuisant vers les épaules. Il enveloppait le buste et il le dissimulait, comme la crinoline cachait les jambes. Et, bref, pour emprunter le langage des

pédants, le châle appartient à la même esthétique que la crinoline.

Il y a une infinité d'esthétiques, pour le vêtement des femmes : tant mieux! Il y en a deux, principalement. L'une est résumée dans ces jolis vers de Théophile Gautier :

> Que tu me plais, dans cette robe
> Qui te déshabille si bien!...

Et l'autre esthétique, je l'indiquais, à propos de la crinoline. Elle est plus cachottière ; elle est, si l'on veut, plus hypocrite ; elle est, à sa manière, prude et voluptueuse ; elle est secrète, elle est jalouse, comme une tendresse attentive à garder son trésor.

Les femmes du deuxième Empire, avec les amples volants de la robe étalée sur la crinoline et avec le châle qui les emmitouflait et qui, voire, les engonçait un peu, ressemblaient à ces déesses des périodes archaïques, dont les jambes, la taille et les bras sont encore engagés dans la pierre. Puis, le châle ôté, se manifestait la déesse, avec son immense jupe, son buste svelte et sa tête petite.

*
* *

La crinoline et le châle, voilà les deux caractères de la mode impériale ; et voilà le dessin,

la forme générale des femmes qui alors parurent les plus jolies. Pour commenter le menu détail de cette élégance abolie, il faudrait un volume : d'ailleurs, quelle tristesse ne serait-ce pas, si l'on pouvait raconter en quelques pages vingt années de coquetterie! Allons vite, et avec la même hâte qu'a le temps pour faner les exquises trouvailles des coquettes ingénieuses.

Les chapeaux?... Les chapeaux furent, presque toujours, petits. Ils devaient l'être, pour continuer et terminer cet amincissement qui, de l'ample jupe, monte aux épaules et suit leur ligne d'amphore gracieuse. On aima les toquets. On les posait fort en avant, un peu sur le front, de telle sorte que ne fût pas caché le chignon lourd et luxueux. On aima aussi les capotes, les capelines garnies de rubans, les capulets. Or, capulets, capelines et capotes sont, je l'avoue, des appareils de grosse dimension. Au total, oui; mais capotes, capelines et capulets s'appliquent sur toute la tête, y adhèrent et, ainsi, n'augmentent guère son volume.

Sous l'Empire, la tête des femmes fut petite; du moins, — car la nature n'y était pour rien, — on veillait à ne la point exagérer par la coiffure.

Les chapeaux de paille, à grands bords souples, eurent leur moment de vogue ; des chapeaux de bergère Marie-Antoinette, ravissants. Mais, alors même, on eut soin de laisser la calotte basse : il le fallait.

Pour aller avec les tout petits chapeaux, on inventa ces toutes petites ombrelles, des ombrelles de poupées et dont le manche d'ivoire était articulé. Le geste, pour se garantir du soleil, avec de si petites ombrelles, était gentil.

Plus tard, à une époque où les crinolines furent considérées comme des engins ridicules, nous avons vu les femmes arborer, entre le soleil et leurs fines personnes, des ombrelles vastes, si vastes que les femmes avaient un peu l'air de porter, au bout de la canne de leurs maris, leurs crinolines. Et, précisément, à cette époque-là, les chapeaux avaient une exubérance de crinolines ou d'ombrelles.

La mode impériale n'est pas absurde. Il n'est pas absurde, vraiment, de mettre en bas ce qui est large et lourd et d'achever en finesse le chef-d'œuvre féminin, tandis que plusieurs de mes contemporaines, chargées du monument de leurs chapeaux, gainées aux jambes et perchées sur des talons pointus, évoquent parfois le croquis de la maison à l'envers.

Je sais bien que je suis injuste. Mais qu'est-ce que cela fait? La mode actuelle se défend toute seule; et, mieux, pour la défendre avec un évident succès, il y a la vivante jeunesse des femmes les plus belles et persuasives; — tandis que, la mode passée, j'ai pitié d'elle et de sa désuétude.

*
* *

Pendant les vingt années de l'Empire, la mode évolua; mais, il me semble, un peu moins vite qu'à présent. J'ai parcouru, au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, maints recueils de gravures de mode : le changement, d'une année à l'autre, n'est pas très sensible; et même, du commencement à la fin de l'Empire, il y a beaucoup d'unité, — si je ne me trompe.

Il conviendrait pourtant de marquer, dans cette aimable histoire, des étapes. Un meilleur annaliste dirait la date de ces inventions précieuses : les vestes-zouave, les vestes grecques et turques, les Figaros, les Ristoris, etc.

Il me semble que, du commencement à la fin de l'Empire, la mode est peu à peu devenue, sinon moins riche, plus sérieuse. Les vêtements de drap, bordés de fourrure et brodés de soutache, furent des vêtements graves. Et l'on abusa de la passementerie. Les couleurs s'assombrirent. Elles étaient, d'abord, si claires, si éclatantes, si gaies! On délaissa la nuance *théba,* le jaune aventurin, le vert... Mais on garda une vive prédilection pour les rubans orange, le velours bleu royal, le satin groseille des Alpes. Vers la fin de l'Empire, ces nuances s'éteignirent; elles tournèrent au brun.

Peut-être la mode, à laquelle présidait la plus belle souveraine, suivit-elle le conseil des années qui vous mènent, silencieusement, de la première jeunesse à la seconde.

La crinoline perdit de son envergure; elle se dégonfla, elle s'abaissa. En 1866, au bal de la cour, Mme X... fut très admirée. Les journaux racontèrent sa toilette comme ceci : « Robe blanche, à bandes alternées de tulle et de satin; dessus, une jupe de tulle lamée d'argent, avec des guirlandes de roses, et semée de petites étoiles ou étincelles de velours noir; une traîne très longue, en velours noir, bordée de satin; ceinture d'émeraudes et de diamants; coiffure poudrée d'or, ruban de velours noué dans les cheveux et retenant une aigrette de diamants... » Et puis, ces trois simples mots : « Pas de crinoline!... » En 1866, Mme X..., qui refusait la crinoline, était audacieuse; du moins, on remarquait sa paradoxale gracilité. Puis, on l'imita. La crinoline disparut.

Mme X..., au bal de la cour, en 1866, avait les cheveux poudrés d'or. On faisait grand cas d'une chevelure éclatante. La nuance préférée fut le jaune Titien. Et c'est une nuance que la nature ne vous a pas toujours donnée; mais on recourait aux stratagèmes de l'art.

Une revue de 1855, *le Royaume du Calembour,* par Cogniard et Clairville, nous introduit dans les salons de Mlle Jouvence, « embellissement à

l'usage du beau sexe ». Les coiffeuses teignent et fardent les clientes. Mlle Jouvence veille à leur fin manège.

« Mlle JOUVENCE. — Palmyre, appliquez la seconde couche de blanc à mademoiselle; et vous, Nichette, soignez mieux les cils de madame.

» PREMIÈRE DAME. — Mademoiselle Nichette, je vous serai obligée de faire joindre mes sourcils. Je veux avoir l'air jaloux, pour faire peur à mon mari.

» Mlle JOUVENCE. — C'est facile, madame... Nichette, mettez de la terre d'ombre sur le bord des paupières : ça donne un petit air andalou... et ça fait bien...

» PREMIÈRE DAME. — Il faut être si habile pour charmer nos époux; le mien surtout!... »

La « première dame » se lève; et sur l'air *Mon cheval galopait* (un air que j'ignore), elle chante :

Je pare avec soin son idole,
Pour qu'il soit toujours amoureux.
Tantôt je me fais Espagnole,
Tantôt la créole aux doux yeux.
Grâce à la peinture nouvelle,
Chez moi je fixe les amours.
Mon mari, sans être infidèle,
Change de femme tous les jours,
Car je me change tous les jours!...

Elle se rassied. Alors, la deuxième dame :

« — Ah! Mademoiselle Jouvence, j'ai à me plaindre de votre rouge végétal!

» — De mon rouge végétal? s'écrie Mlle Jouvence.

» — Oui, mademoiselle. Hier, en embrassant mon cousin, qui revient de Crimée, mes lèvres lui sont restées sur la joue.

» Mlle Jouvence. — Bien désolée, mademoiselle; mais je ne réponds pas des baisers... Prenez garde, Hortense, vous faites à madame un œil plus grand que l'autre!...

» La dame. — Mais je vais être affreuse!...

» Mlle Jouvence, *réparant le dommage.* — Rassurez-vous... vous avez un peu trop de koheul sous l'œil gauche, ça le rapetisse... Là, voilà qui est réparé... »

A ce moment, par le fond de la pièce où Mlle Jouvence procède à l'embellissement des jolies dames, arrive un dandy.

« — Ciel, un homme! » s'écrient les jolies dames.

Mlle Jouvence les rassure : c'est un habitué!...

« Le dandy. — Mademoiselle Jouvence, voulez-vous dire à Mme de Saint-Albe que ma calèche l'attend en bas pour la mener au bois?

» Mlle Jouvence. — Oh! impossible en ce moment : elle sèche.

» Le dandy. — Elle sèche! Mme de Saint-Albe?...

» Mlle Jouvence. — Oui, elle est au séchoir... Mais c'est l'affaire d'un petit quart d'heure... »

En 1855... Déjà!... Nos contemporaines futiles

n'auraient-elles rien inventé, — pas même le délai d'un quart d'heure : — ce n'est pas moins de vingt minutes!

« Le dandy. — Ah! fort bien... Je vais l'attendre en fumant un brésilien... (*Il salue.*) Mesdames... (*Il sort.*) »

Il sort et les dames se rasseyent. Quand il est sorti, Mlle Jouvence, qui connaît la vie et qui connaît le cœur des hommes et des femmes, s'écrie :

« Ah! ces scélérats d'hommes! Ils ne se doutent pas du mal qu'on se donne pour les charmer!... »

Telle était la philosophie de Mlle Jouvence; telle, peut-être, celle des aimables Cogniard et Clairville, les auteurs de cette revue.

La mode impériale fut assez tapageuse; elle admit le clinquant, le fard, les teintures; elle fut la mode d'une époque joyeuse.

Elle ne rencontra pas unanimement l'indulgence que lui accordent Cogniard et Clairville. De très bonne heure, elle éveilla la sévérité de penseurs qui, en même temps, faisaient de la politique de gauche et trouvaient bon de taquiner l'Empire. Et puis, les moralistes s'émurent. Parmi eux, Dupin aîné.

Au mois de juillet 1865, Dupin aîné prononça, au Sénat, un discours dont le titre seul est impo sant : « Contre le luxe effréné des femmes!... » Le sujet parut aux pères conscrits de 1865 si

redoutable que, pour entendre ce discours, ils ordonnèrent le huis clos. Il est vrai que, peu de jours après, Dupin fit imprimer son discours et le mit en vente. Aussi Rochefort écrivait-il dans *le Figaro* du 16 juillet : « Le mot huis clos n'a évidemment pas au Sénat la même signification qu'ailleurs. »

Le chaste *Moniteur* n'avait pas publié le discours de Dupin aîné. Or, devant les graves sénateurs, assemblés et enfermés, Dupin s'écria : « Messieurs les sénateurs, on parle de courtisanes qui s'étalent dans les lieux publics. Oui, telle sera dans un équipage brillant, capable d'attirer les regards. Mais, que fait la grande société? Elle regarde, elle prend modèle; et ce sont ces demoiselles qui donnent les modes, même aux dames du monde : ce sont elles qu'on copie. Voilà l'exemple que donne la haute société. »

— C'est vrai! c'est vrai!... s'écrièrent, dit la brochure, plusieurs sénateurs.

Encouragé par cet assentiment, Dupin continua, flétrissant « l'exagération du luxe » et « l'excès des toilettes », qui, assure-t-il, « jette tout le monde hors de ses voies ». Il affirma que maintes fortunes, chaque hiver, tombaient « en atermoiements et en liquidation ».

Il fut énergique. D'ailleurs, il avait de l'esprit : « Cela (l'exagération d'un luxe effréné) descend dans les classes inférieures par imitation. Chacune veut avoir la même toilette que les autres. La

Fontaine, dans une de ses fables, se moque de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Mais, avec les modes d'aujourd'hui, la grenouille y parviendrait. Il suffirait à cette pécore d'ajuster autour de sa taille ces dimensions élastiques qui la feraient aussi grosse que le modèle qu'elle veut atteindre. » Ce n'est pas mal. La phrase est un peu lourde; mais enfin, le trait s'en dégage, et part.

Dupin continua : « Quand on va ou qu'on doit aller à une fête, qu'on veut y faire quelque figure et qu'on n'a pas de quoi, l'amour-propre l'emporte. On répugne à le dire au mari. La caisse conjugale est vide. On s'habille à crédit, on signe des billets, des lettres de change... pour lesquelles on cherche des endosseurs et dont l'échéance est toujours fatale à la vertu!... »

Tel fut le langage de ce rude Caton. Et, s'il nous fait sourire, ce n'est peut-être pas un très bon signe : peut-être son langage nous semble-t-il démesuré, le tort qu'il signale anodin, parce que nous avons dépassé les excès de 1865. Pourtant, les vertueux ennemis de l'Empire, que le luxe effréné de l'Empire indignait, nous promettaient une république simple et, à leur exemple, vertueuse. Mais quoi! ils nous en ont promis bien d'autres!...

Pour remédier au condamnable état de choses qu'il avait éloquemment dénoncé, que proposait Dupin?... Des lois somptuaires?... Non. Qu'est-

ce qu'il proposait?... Rien. Il était un moraliste sage : un moraliste sage est éloquent et puis laisse les gens tranquilles.

Tout au plus, à la péroraison, Dupin aîné, — mais timidement, et sans garder dans le conseil la véhémence qu'on a dans la critique, — se permettait-il d'énoncer un vœu. Nous avons, remarquait-il, des sociétés de tempérance : pourquoi les mères de famille ne formeraient-elles — les mères de famille les plus raisonnables — une société du genre que voici? Elles ne renonceraient pas au monde ; et même, elles conserveraient le luxe qui convient à la fortune. Mais elles jureraient de retrancher de leur toilette, et de la toilette de leurs filles, le « superflu ».

Le superflu, c'est un peu vague. Et Dupin ne précisait pas davantage. Il souhaitait seulement qu'on vînt à quelque simplicité. N'y allait-on pas, quand apparut, vers la fin de l'Empire, Sainte-Mousseline? Mais alors, il était trop tard : l'Empire touchait à la catastrophe.



Je ne suis pas un moraliste ; et je ne sais pas ce qu'il y avait de juste, ou non, dans les réclamations de Dupin. Je ne veux pas conclure avec sa rudesse.

Le « luxe effréné de l'Empire » eut de la

beauté, de la grâce et une allégresse poignante. Et puis cette gaieté eut son échéance, terrible, et qu'elle a durement payée, et qu'elle n'était pas seule, sans doute, à mériter, si elle la mérita.

L'éloignement du temps favorise un juste regard. A la distance où nous sommes de la fête impériale, aujourd'hui, nous la voyons avec un sentiment de poésie, de curiosité amicale et de tristesse émerveillée.

A la lumière des bougies passent, vont et viennent de charmantes femmes et des hommes spirituels. Les uniformes d'Italie et de Crimée frôlent les robes à crinolines. Les épaules nues sont blanches. Les diamants scintillent. Et les orchestres répandent une musique de naguère, — une musique qu'on n'entend pas, — et ce sont des ombres qui dansent. Les éventails battent, dans le silence de cette vision.

Nous imaginons, aux lèvres de ces fantômes, un imprudent sourire, qui nous étonne; un sourire sans inquiétude, qui nous effraye pour eux. Et nous allons, à chaque instant, leur dire : « Prenez garde !... »

Mais ils dansent, et ils ne devinent pas.

Ce sont des fantômes récents, des fantômes d'hier; ce sont à peine des fantômes. Et plus d'un continue de vivre parmi nous, n'ayant laissé, au bal des ombres, que son image. Et ces fantômes nous sont chers, d'une tendresse toute proche.

APPENDICE

I. Jacqueline Pascal. — Il y a, au sujet de Jacqueline Pascal, une excellente étude de M. Victor Giraud, dans son *Blaise Pascal, études d'histoire morale* (Paris, Hachette, 1910). Voir aussi l'édition (définitive) de Pascal, que publie, dans la collection dite « Les grands écrivains de la France » (Paris, Hachette), M. Léon Brunschvicg, avec la collaboration de M. Pierre Boutroux : six tomes ont paru, trois autres sont annoncés. Voir aussi *Pascal et son temps,* par M. Fortunat Strowski (Paris, Plon 1910), et un très délicat chapitre, « l'enfance de Pascal », dans *l'Ame des enfants, des pays et des saints,* par Mme Lucie Félix-Faure Goyau, (Paris, Perrin, 1912).

II. Mademoiselle de Roannez. — Dans ses *Mélanges de littérature et d'histoire* (Paris, Colin, 1906), M. A. Gazier a donné une monographie de Mlle de Roannez. Il a, en outre, publié (Paris, Plon,) les précieux *Mémoires de Godefroi Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, ancien recteur de l'Université, sur l'histoire ecclésiastique du dix-septième siècle* (1630-1663), cinq volumes.

III. Mademoiselle Magdelon. — L'étude du comte Marc de Germiny a paru dans *le Correspondant* du 25 août 1912.

IV. La comtesse de Sabran. — La *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Bouf-*

flers (1778-1788) a été publiée par MM. E. de Magnieu et Henri Prat (Paris, Plon, 1855). M. Paul Bonnefon a publié le *Journal du chevalier de Boufflers au Sénégal* (Paris, édition de la *Revue bleue*, 1905). Voir aussi : Pierre de Croze, *la Comtesse de Sabran* (Paris, Calmann-Lévy); et les livres de M. Gaston Maugras, *la Cour de Lunéville au dix-huitième siècle, les Dernières années de la cour de Lunéville, la Marquise de Boufflers et son fils le chevalier de Boufflers* (Paris, Plon). Et voir enfin le très intéressant article qu'a publié, dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1912, M. Fernand Baldensperger, sur l'émigration du chevalier de Boufflers.

V. Lucile de Chateaubriand. — Les documents relatifs à M. de Caud ont été découverts par M. F. Saulnier et publiés par lui, sous ce titre : « Lucile de Chateaubriand et M. de Caud », dans la *Revue historique de l'Ouest*, Nantes, 1885. Voir aussi la notice de M. Anatole France et les *OEuvres de Lucile de Chateaubriand*, publiées par M. Louis Thomas (Paris, Société des Trente, Messein, éditeur, 1912).

VI. Mmes de Staël et de Beaumont. — J'ai tracé un premier portrait de Mme de Beaumont dans *Trois amies de Chateaubriand* (Paris, Fasquelle, 1910). Il y a, dans cette esquisse, plus d'une erreur, que je corrigerai dans une nouvelle édition de ce volume.

VII. Rahel. — M. Jean-Édouard Spenlé, qui est un érudit très remarquable et un écrivain subtil, a consacré tout un excellent volume à *Rahel, Mme Varnhagen von Ense*, « histoire d'un salon romantique en Allemagne » (Paris, Hachette, 1910). Et, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1911, M. Bossert a résumé très agréablement le travail de M. Spenlé.

VIII. Marceline Desbordes-Valmore. — Voir le livre charmant de M. Jacques Boulenger, *Marceline Desbordes-Valmon, d'après ses papiers inédits* (Paris, Fayard, s. d.).

IX. Ohé. — Cf. Michel Revon, *Hoksaï* (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1898), et une gracieuse petite étude qu'en a tirée Mme Gabrielle Miraben, sous ce titre : « Une Antigone japonaise », *Revue du mois* du 10 août 1909. Voir aussi un très bel article, sur *Hokusaï*, par M. Louis Aubert, dans la *Revue de Paris* du 15 février 1913.

X. Adèle. — Dans la *Nouvelle Revue* du 1er mai 1912, Mme Marie-Charlotte Croze a consacré à Mélanie Waldor un article qu'elle a composé avec les *Mémoires* de Dumas et les documents publiés par M. Henry Lecomte dans son *Étude sur Alexandre Dumas* et par M. Glinel dans son *Dumas*.

XI. Adèle Schopenhauer. — L'article de Mme Nelly Melin a paru dans le *Mercure de France* du 15 juillet 1911.

XII. Marie de la Morvonnais. — Voir le gros et précieux volume de M. l'abbé E. Fleury, *Hippolyte de La Morvonnais, sa vie, ses œuvres, ses idées,* « étude sur le romantisme en Bretagne, d'après des documents inédits » (Paris, Champion, 1911).

XIII. Eugénie de Guérin. — Voir *Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin,* publié par le comte de Colleville (Paris, édition du *Mercure de France,* 1911).

XIV. *La Mode sous le deuxième Empire.* — Les détails relatifs à la comédie de Commerson, Clairville et Cordier, *les Binettes contemporaines,* et à tout ce théâtre du deuxième Empire, je les emprunte à la charmante *Petite Histoire de la revue de fin d'année*, de M. Robert Dreyfus (Paris, Fasquelle, 1910); voir aussi *Un Anglais à Paris,* « notes et souvenirs », traduits de l'anglais par J. Hercé, (Paris, Plon, s. d.).

NOTE

LA MORT DE LUCILE DE CHATEAUBRIAND

Depuis qu'a paru la première édition du présent volume, le tome III de la *Correspondance générale de Chateaubriand* a été publié, par M. Louis Thomas, à la librairie Champion. Il apporte de nouveaux renseignements, incomplets encore et cependant précieux, sur la mort de Lucile de Chateaubriand.

L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* a beaucoup parlé de sa sœur énigmatique. Tantôt, ce qu'il dit révèle une nature étrange et dans le secret de laquelle on a peine à entrer. Tantôt, ce qu'il dit manque tout à fait de précision, et l'on soupçonne qu'il laisse à dessein des voiles sur la vérité; parfois même, il altère la vérité, semble-t-il, résolument. C'est au sujet de la mort de Lucile que l'inexactitude est le plus évidente. Le récit de cette mort se trouve, dans l'édition originale des *Mémoires*, au tome V. Chateaubriand l'a écrit en 1839, trente-cinq années après l'événement; et ce long espace suffit à expliquer divers oublis et des erreurs. Mais il ne s'agit pas seulement d'erreurs, on le verra. Presque tous les détails de ce récit sont faux.

La lettre de Joseph Joubert à son ami Molé, que j'ai citée, donne à penser que, contrairement aux dires de Chateaubriand, Mme de Chateaubriand, au mois de novembre 1804, n'était pas malade ou qu'elle n'était pas assez malade pour que Chateaubriand ne pût aller à Paris. Joubert invite des amis : il ne les inviterait pas s'il y avait une malade dans la maison. Il dit à Molé : « Venez aussitôt que vous le pourrez... Arrivez donc, arrivez vite. Je vous verrais volontiers

tout seul, mais je vous verrai sans peine mêlé à cette société. » Il ajoute : « M. Guéneau doit nous venir d'ici à deux jours; je ne sçai s'il s'arrêtera; je le désire pour honorer son beau côté des soins de l'hospitalité. » Malade quelques jours plus tôt, Mme de Chateaubriand était guérie le 18 novembre? Mais alors, cinq ou six jours plus tôt, elle ne devait pas être « dangereusement malade » ; elle ne devait pas être dans un « état périlleux ». En tout cas, il est inexact que, pour rentrer à Paris, Chateaubriand n'ait attendu que la fin des « souffrances » de sa femme. Sa femme est guérie : et il reste à Villeneuve.

Ce simple fait nous engage à mettre en doute le récit de Chateaubriand. Mais nous n'allons plus nous contenter de le mettre en doute : il nous faudra le démentir.

Chateaubriand dit qu'il n'avait à Paris, au moment de la mort de Lucile, aucun parent. Or, il avait à Paris sa sœur, Mme de Marigny. Et il le savait; et il correspondait avec elle.

Les lettres de Chateaubriand à Mme de Marigny étaient inédites jusqu'à présent. Elles appartiennent au comte de Durfort, qui les conserve au château de Combourg et qui les a communiquées au regretté Honoré Champion. Or, le 13 novembre 1804, Chateaubriand, de Villeneuve, écrit à Mme de Marigny, laquelle est à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle : « Je gémis comme toi, chère amie, et d'autant plus que je n'ai pas eu comme toi le triste plaisir de rendre les derniers devoirs de l'amitié à notre malheureuse sœur; tout pénibles qu'ils sont, ils consolent; pour moi, je ne me consolerai de ma vie. Reçois tous mes remerciements, toutes mes tendresses [*quelques mots illisibles*], que je voudrais au prix de mon sang avoir partagées... » Donc, Chateaubriand reçut, dès la mort de Lucile, une lettre de sa sœur Marigny, et il est impossible qu'il n'ait pas connu par elle toutes les circonstances de cette mort.

Dans sa lettre du 13 novembre il demande à sa sœur de lui rendre un service. Lucile avait « une foule de papiers

inutiles qu'elle écrivait le matin et qu'elle ne brûlait pas toujours le soir » ; elle possédait aussi un portrait de Mme de Farcy. « Voudrais-tu me donner tout cela et le portrait de notre chère Lucile, s'il se trouve, à moins que tu ne le voulusses pour toi-même? » Chateaubriand ajoute : « Mon vieux Saint-Germain ira chez toi prendre l'adresse du médecin où Lucile est morte, il se fera conduire au cimetière et montrer la fosse afin qu'on la recouvre et que je fasse mettre une pierre dessus en arrivant à Paris... » Renseignement nouveau : Lucile est morte chez un médecin; elle est morte dans une maison de santé. Assurément son étrange neurasthénie était devenue folie caractérisée. Et Saint-Germain, contre le dire des *Mémoires d'outre-tombe,* n'était plus auprès d'elle : Saint-Germain ne savait pas l'adresse du médecin; il ne savait ni le cimetière ni la fosse. D'ailleurs, peut-être Saint-Germain mourut-il sur ces entrefaites. L'adresse du médecin, le nom du cimetière et l'emplacement de la fosse : tout cela, Chateaubriand pouvait encore l'apprendre par Mme de Marigny. D'autre part, comment se fait-il que Mme de Marigny, laquelle rendit à sa malheureuse sœur les derniers devoirs de l'amitié, n'ait point elle-même donné des ordres pour que la fosse fût « recouverte » et pour qu'on y posât une pierre?

Comme dans ses *Mémoires,* Chateaubriand dit, dans sa lettre du 13 novembre, que sa femme est « très malade ». Seulement il ajoute : « et cela pourra achever de la mettre au lit ». Donc, cette femme « très malade » n'est pourtant pas alitée. Il ajoute : « Je ne sais quand je pourrai me rendre à Paris; si rien ne me contrarie, ce sera à peu près dans trois semaines ou un mois... » On le voit, ou bien on le sent, la maladie de Mme de Chateaubriand n'est qu'un prétexte; et, pour quelque raison, Chateaubriand ne veut point aller à Paris incontinent.

La vérité est qu'il y eut des difficultés de famille, des froissements, des affaires d'argent. Le détail en est assez énigmatique. Mme de Châteaubourg, l'une des sœurs de

Lucile, était naturellement l'un des héritiers. Chateaubriand écrit, le 13 novembre, à Mme de Marigny : « Il serait juste que Mme de Chateaubourg, qui va jouir d'un bien si facilement acquis, contribuât à honorer la mémoire de notre chère Lucile. D'ailleurs, Lucile n'était point domiciliée à Paris ; ce serait à Boulogne qu'il faudrait mettre les scellés et où et sur quoi? N'est-ce pas Mme de Chateaubourg qui a tort? Pour moi, tu peux le lui mander, je déclare que, comme héritier, je me refuse à prendre la succession sous bénéfice d'inventaire. Je ne veux pas faire cet affront à la mémoire de ma chère Lucile; j'accepte tout ce qui m'en reviendrait, purement et simplement, voulant courir tous les risques de dettes, s'il s'en trouvait... » Ainsi Lucile est morte dans une maison de santé, à Boulogne, près de Paris. Elle laissait huit ou neuf cents livres de dettes; plus exactement, il est probable que ces huit ou neuf cents livres étaient ce qu'il fallait payer au médecin. Chateaubriand, Mme de Marigny et aussi M. de Tocqueville (allié à la famille par son mariage avec l'une des filles du président Rosanbo, dont une autre fille avait jadis épousé le frère aîné de Chateaubriand) se déclaraient tout prêts à faire ce payement. Mme de Châteaubourg s'y refusait provisoirement, ne voulait accepter la succession que sous bénéfice d'inventaire et, méfiante, réclamait une apposition de scellés.

Et le fond de cette histoire douloureuse, c'est que Chateaubriand devait 10 000 francs à Lucile.

Que Lucile ait prêté à son frère ces 10 000 francs, il n'y a point à le reprocher au frère. Mais on peut s'étonner alors que, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il insiste si complaisamment sur la pauvreté de Lucile et sur les ingénieux services qu'il lui rendait : « Elle n'avait rien; je lui avais choisi un appartement rue Caumartin, en la trompant sur le prix de la location et sur les arrangements que je lui fis prendre avec un restaurateur... » Plus loin : « Je vis le bonhomme Saint-Germain; je lui donnai des ordres et de l'argent pour qu'il baissât secrètement les prix de toutes les

choses dont elle pourrait avoir besoin... » Et, avec tout cela, il lui devait 10 000 francs. Le 28 novembre, quinze jours après la lettre que je viens d'analyser, il écrit derechef à Mme de Marigny, laquelle semble un peu effarée : « De quoi s'agit-il? D'une somme de 10 000 francs que Mme de Caud a cautionnée pour moi... » Mais il payera!... Inutile de « mettre la justice là-dedans », de poser les scellés sur « trois guenilles »... Les 10 000 francs, Lucile, pour les prêter à son frère, les avait empruntés à M. de Morrand (la lecture du nom reste incertaine). Si M. de Morrand réclame cette somme, et « si les autres héritiers refusent de faire honneur à la mémoire de Lucile », eh! bien, « jamais je ne nierai une dette ni ne refuserai de la payer ».

Sans doute! Mais, à cette époque de sa vie, ayant quitté la légation de Rome et refusé la légation du Valais, il n'avait pas le sou. Il aurait à rendre les 10 000 francs; il aurait à s'acquitter, auprès de Mme de Marigny, d'une partie de ce qu'elle avait déboursé à l'occasion de la mort de Lucile. Bref, il ne se hâtait point de retourner à Paris, où de si durs tracas l'attendaient. Il dut cependant y passer quelques jours au mois de décembre; et il y rentra décidément au mois de janvier 1805.

Qu'advint-il de tout cela, et de la dette et aussi de la querelle de famille? Je n'en sais rien. Il est impossible, de toutes manières, que Chateaubriand n'ait pas appris par Mme de Marigny la place où Lucile était enterrée. Tout ce qu'il raconte à ce propos est invention manifeste. Et, si Lucile n'eut pas une tombe décente, ne croit-on pas deviner que c'est le résultat de ces bisbilles auxquelles les 10 000 francs prêtés à Chateaubriand par Lucile donnèrent lieu?

Cruelle aventure! Chateaubriand se console et nous invite à nous consoler, en écrivant : « Puisque le ciel l'a voulu, que Lucile soit à jamais perdue! Je trouve dans cette absence de lieu une distinction d'avec les sépultures de mes autres amis... » Quel homme!... Et, cette cruelle aventure

